

* Gall. com. *

402

n



GESCHENK



8^o Gall. com.

402ⁿ

Montpensier

MÉMOIRES

DE

MADemoiselle

DE

MONTPENSIER.

TOME SEPTIÈME

MÉMOIRES

DE

MADemoISELLE

DE

MONTPENSIER.

TOME SEPTIEME



MÉMOIRES

DE

MADemoISELLE

DE

MONTPENSIER,

FILLE DE GASTON D'ORLÉANS,

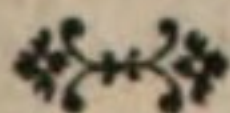
FRERE DE LOUIS XIII,

ROI DE FRANCE.

NOUVELLE ÉDITION,

Où l'on a rempli les Lacunes qui étoient dans
les Editions précédentes, corrigé un très-grand
nombre de fautes, & ajouté divers Ouvrages
de MADemoISELLE, très-curieux.

TOME SEPTIEME



A MAESTRICHT,

Chez J. EDME DUFOR & PH. ROUX,

Imprimeurs & Libraires, associés.

M. DCC. LXXVI.

GESCHENK
FRESENIUS



MEMOIRES

D E

MADemoISELLE

D E

MONTPENSIER.

SEPTIEME PARTIE.



Es affaires de M^r. de Lauzun m'ont fait oublier d'en mettre d'autres dans leur temps. Le Roi maria Mademoiselle, fille de Monsieur, au Roi d'Espagne ; le détail de tout ce qui se passa en cette cérémonie sera assez écrit ailleurs sans que j'en parle : tout ce que j'en dirai , c'est que Monsieur eut bien voulu qu'elle eût épousé M^r. le Dauphin. Je disois à Monsieur : Ne menez pas votre fille si souvent ici , cela lui donnera des dégoûts pour tous les autres partis ; &

Tome VII.

A

si elle n'épouse pas M^r. le Dauphin, vous lui empoisonnez le reste de sa vie par l'espérance qu'elle en aura eue. M^r. le Dauphin ne donnoit aucune marque qu'il souhaitoit ce mariage, ni le Roi non plus. Quand on déclara celui d'Espagne, M^r. le Dauphin lui vint dire : Ma Cousine, je me réjouis de votre mariage ; quand vous serez en Espagne, vous m'envoyerez du Tourou, je l'aime fort ; cela la mit au désespoir, & elle ne l'oublia pas. Après avoir pris congé du Roi, qui l'étoit allé conduire dans la forêt de Fontainebleau, elle monta vite en carrosse sans dire adieu à Monseigneur ; la Princesse d'Harcourt l'accompagna, qui est une femme fort forte, & qui en usa fort ridiculement en bien des circonstances qui ont nui à cette pauvre Princesse, qui étoit fort enfant, & qui eût eu besoin de quelques personnes prudentes pour relever mille fautes légères que les gens de son âge pouvoient faire par l'imprudence de la jeunesse, où il n'y a nul mal. Les Espagnols ne pardonnent rien : M^r. & M^e. de los Balbazes étoient fort bonnes gens ; il y avoit un Grand d'Espagne qui vint après, qui s'appelloit le Duc de Pastranne, qui parla bien mal-à-propos, & ses discours ont bien contribué à son malheur & à sa fin

tragique. J'ai oui-dire à des Dames qui étoient auprès de lui au bal, que l'on ne lui fut jamais faire louer la Reine, qui étoit fort belle, & qui dançoit à merveille. Il dit en Espagne, à ce qu'on a su depuis, qu'il n'y avoit pas une seule femme en France qui valût quoi que ce soit. Il en trouva quelques-unes de bonne volonté. En ce temps-là il falloit l'être beaucoup pour qu'il pût plaire; il paroissoit assez mal fait: il donna beaucoup de parfums & de pastilles à Fontainebleau, à ce que j'ai entendu dire; il arriva fort peu de temps après. J'allai à Eu. Le Comte de Mauselle est celui qui fut cause de sa mort, à ce qu'on m'a dit; je ne fais rien de certain sur cela, sinon qu'elle est morte, & que j'en ai été fort fâchée; elle m'écrivoit souvent, & me témoignoit beaucoup d'amitié.

L'hyver d'après on parla fort que Monseigneur se marieroit. Un jour le Roi l'entretenoit devant dîner chez la Reine, comme il avoit accoutumé; il tenoit un portrait à sa main, qu'il attacha sur la tapisserie, & dit: Voilà la Princesse de Bavière; il l'avoit montré à Monseigneur chez M^e. de Montespan, qui étoit fort contente. Le Roi dit: Quoiqu'elle ne soit pas belle, elle ne déplaît pas, elle a beaucoup

de mérite. Tout le monde approuva ce choix ; pour moi qui aimois fort sa mere sans l'avoir jamais vue , j'en fus fort aise. Elle étoit de Savoye , & ma cousine germaine ; elle avoit pris une amitié pour moi fort grande , elle m'écrivoit souvent , je lui faisois réponse , elle me faisoit des présents , je lui en envoyois de plus beaux ; elle me faisoit tenir les livres de tous les Ballets qu'elle dançoit , dont elle avoit fait les Vers , elle avoit l'esprit un peu romanesque. On dit que la Cour de Savoye avoit fort de cet air , & celle de Baviere peu de politesse. Ce qu'elle avoit trouvé à la Cour de Baviere , & la maniere dont on y vivoit , qui tenoit beaucoup de celle d'Espagne , l'avoit confirmée dans ces manieres ; elle ne faisoit que lire tous les Romans en toutes langues , & des Vers ; elle m'écrivoit fort civilement , ce qui n'est pas ordinaire en Allemagne où ils sont fort fiers. Une fois que l'on parloit d'elle devant le Roi , M^r. le Maréchal de Grammont , qui l'avoit vue & qui en disoit du bien , me demanda comment elle m'écrivoit. Je lui dis , au commencement M^{lle}. ma cousine , & au bas , votre très-humble cousine & servante , & qu'elle me traitoit d'Altesse Royale , & la suscription à son Altesse Royale M^{lle}. ma cousine , &

que je lui avois écrit de même. Il me demanda : A-t-elle fait réponse ? Je lui dis : Nous nous sommes écrit souvent, & sur les derniers temps sans commencement ni fin. Il en douta, & qu'en tout cas c'étoit sans la participation du beau-pere ; à quoi j'ajoutai que M^r. l'Electeur Palatin, qui étoit mon parent du côté de ma mere, m'avoit écrit de même. Pendant que je suis sur les rangs, j'ai oublié de dire que la Reine d'Espagne me donna une chaise à bras, & aux Princesses du Sang une à dos ; & quand on demanda à los Balbazes si elle n'en useroit pas ainsi, il n'en fit aucune difficulté. Le feu Roi d'Angleterre, dernier mort, en usoit de même ; pour la Reine sa mere, elle ne me donnoit qu'un siege ; elle étoit ma tante, & par cette raison je lui portois tout le respect imaginable. Je faisois plus de cas d'une fille de France, que des Reines de quelque pays qu'elles pussent être.

Comme on étoit à Versailles un carême au temps de Pâque, (l'année sera marquée en tant d'endroits dans l'histoire & mémoires de ce temps-là, que je n'ai que faire de la mettre ici) M^e. de Montepan s'en alla, on fut fort étonné de cette retraite, le Roi en parut fort affligé ; il ne fit pas la Cene, même on le vit peu ce

jour-là; il vint chez la Reine les yeux rouges comme un homme qui avoit pleuré. On parla différemment de cette retraite. J'allai à Paris, & fus la voir en cette maison où étoient ses enfants, M^e. de Maintenon, que l'on commençoit alors d'appeler ainsi, parce qu'elle en avoit acheté la terre, étoit avec elle. Je lui demandai si elle ne reviendrait pas bientôt; elle se mit à rire, & ne me répondit rien. Comme je l'aimois fort, je ne savois que souhaiter pour elle, elle ne voyoit personne. Comme tout le monde étoit fort alerte sur son retour, quoique personne ne parût s'en mêler, on fut que M^r. de Bossuet, lors Précepteur de Monseigneur, & à présent Evêque de Meaux, y venoit tous les jours avec un manteau gris sur le nez; M^e. de Richelieu y vint aussi. Enfin elle revint, & le Roi l'alla voir à Clagnay, & M^e. de Richelieu disoit : Je suis toujours en tiers, apparemment ce tiers ne durera pas long-temps. M^e. de Montespan eut M^{lle}. de Blois, & M^r. le Comte de Toulouse, qui furent nourris chez Madame d'Arbon, femme de l'Intendant de Monsieur le Tellier, & on les y tint fort cachés.

On alla au-devant de M^e. la Dauphine jusqu'à Châlons; le Roi alla coucher

à Vitry-le-François où elle coucha ; la Reine demeura à Châlons, fâchée que le Roi l'eût vue avant elle. Livry revint à Châlons pour dire à la Reine l'heure qu'elle devoit partir le lendemain : la Reine lui demanda comme il l'avoit trouvée ; il lui dit : Le premier coup d'œil n'est pas beau. La Reine n'alla pas bien loin de Châlons : on trouva le Roi qui descendit de carrosse, & présenta M^e. la Dauphine à la Reine ; elle étoit habillée de brocard blanc, des rubans blancs à sa coëffure, les cheveux noirs ; le froid l'avoit rougie. Elle a une fort belle taille, & n'étoit pas en beauté, & Livry avoit raison de dire que le premier coup d'œil n'étoit pas beau. Elle salua la Reine, ensuite Madame & moi, elle me fit mille amitiés ; dans le carrosse elle me parla de celle que M^e. sa mere avoit pour moi, & qu'elle lui disoit toujours : Si vous êtes mariée en France, faites votre premiere amie de Mademoiselle. Comme elle ne fut point embarrassée, elle causa beaucoup. Si je ne me trompe, il n'y avoit dans le carrosse que le Roi, la Reine, M^e. la Dauphine, Madame & moi au-devant, Monseigneur & Monsieur aux portieres. Dans l'autre carrosse étoient M^e. la Princesse de Conti, M^{lle}. de Bourbon, & les Dames de la Reine. On arriva à Châlons,

où l'on mena M^e. la Dauphine dans sa chambre : elle voulut se confesser, on l'alloit marier ; la premiere cérémonie avoit été faite à Munick ; on fut fort embarrassé, il n'y avoit personne qui fût l'Allemand, & elle ne savoit pas se confesser en François ; on trouva heureusement un Chanoine de Liege, nommé Viarset, qui étoit venu voir le Cardinal de Bouillon, qui pour lors songeoit à être Prince de Liege. Celui qui siégeoit étoit fort vieux ; & comme cette dignité est élective, il ménageoit les gens du pays. Elle se confessa donc à ce Chanoine ; & ce qui nous paroissoit un peu surprenant, fut son habillement ; les Chanoines de ce pays-là, comme j'ai dit ailleurs, sont habillés comme les autres gens avec de grands cheveux, & n'ont pas l'air à donner de la dévotion à se confesser à eux. Comme en Allemagne on y est accoutumé, cela fit moins de peine à M^e. la Dauphine qu'à une Francoise. On demanda à ce Chanoine s'il vouloit confesser M^e. la Dauphine, il dit qu'il n'avoit jamais confessé qu'une fois à un siege un soldat qui avoit été blessé, & qui se mouroit ; je crois qu'il fut aussi embarrassé que M^e. la Dauphine. Quand tout cela fut fait, on alla à la Chapelle de M^r. de Châlons, où on les maria. Le Roi,

la Reine & toutes les Princesses allerent la coucher après souper ; la Reine lui donna la chemise. Le lendemain on alla à sa chambre , & on la mena à la messe à la Cathédrale , où on fit la cérémonie du poële, qui ne se fait qu'à la messe. L'après-dînée on lui porta un présent que nous avions vu ranger chez M^e. de Montespan ; il y avoit des pierreries & toutes sortes de jolis bijoux , & en grande quantité , de tout ce que l'on peut s'imaginer. M^e. de Montespan est la femme du monde qui se connoît le mieux en bijoux , & qui y avoit pris plaisir. Lorsqu'elle montra tous les bijoux , elle disoit : M^e. la Dauphine vous en donnera , ce lui fera un grand plaisir de vous en donner ; ce qu'elle ne fit point ; à mesure qu'elle les voyoit , elle disoit : Serrez cela , & n'offrit rien à personne , pas même à la Reine , qui auroit été fort aise d'en avoir , & qui avoit dit quand on lui montra le présent : Le mien n'étoit pas si beau , quoique je fusse plus grande Dame , on ne se soucioit pas tant de moi que l'on fait d'elle.

La Reine avoit toujours dans la tête qu'on la méprisoit , & cela faisoit qu'elle étoit jalouse de tout le monde ; & surtout quand on dînoit , elle ne vouloit pas que l'on mangeât. Elle disoit toujours : On

mangera tout, on ne me laissera rien : le Roi s'en moquoit. Au voyage que je fis avec elle où nous demeurâmes long-temps à Arras, & celui où l'on fit un long séjour à Tournai, je mangeai souvent chez moi, parce que quand le Roi n'y étoit pas, elle ne mangeoit que des mets à l'Espagnole, que l'on lui faisoit chez la Molina, une femme-de-chambre qu'elle avoit amenée d'Espagne, qui avoit été à la Reine sa mere, qu'elle aimoit beaucoup, & qui avoit une très-grande autorité sur elle. Puisque l'occasion se présente d'en parler, je dirai qu'elle se donnoit de grands airs de gouverner; tout le monde lui faisoit la cour, ma sœur de Guise lui baisoit les mains, & l'on dit qu'elle l'appelloit Maman, & lui faisoit mille présents, & toutes les femmes lui en faisoient aussi pour être bien traitées de la Reine. Pour moi, je ne lui faisois ni la cour ni des présents, je ne l'ai jamais fait qu'à mes maîtres, je n'ai pas le vol pour les subalternes, cela n'est pas bon en bien des occasions. Dieu m'a fait naître dans une grande élévation; il y a proportionné mes sentimens, & on ne me l'a jamais vu de bas, Dieu merci. Les Dames se pressoient à la collation de la Reine à attraper quelques morceaux des mets à l'Espagnole, pour louer ce qui ve-

noit de chez la Molina, qui étoient souvent fort mauvais, & c'étoit ce qui faisoit que quand le Roi n'y étoit pas, je n'allois guere manger chez la Reine, & qu'elle me reprochoit: Est-ce que vous ne trouvez rien de bon chez moi? Je lui répondis: Madame, j'aime les mets à la Françoisé. Elle grondoit les gens qui ne la traitoient pas bien. Villacerf, son premier Maître-d'hôtel, me demandoit quand j'y allois, afin que l'on prît soin que les mets fussent bien apprêtés: quand il n'y avoit que la Reine, comme elle ne mangeoit que ce qui venoit de la Molina, ses Officiers ne se mettoient pas fort en peine de ce qu'ils servoient, ils le faisoient avec plaisir quand j'y étois, je ne me plaignois jamais de rien. M^e. de Guise n'étoit pas de même; elle trouvoit toujours tout mauvais, & faisoit que la Reine grondoit & se mettoit en mauvaise humeur. Ce grand goût pour tout ce qui venoit de chez la Molina, me fait souvenir qu'un jour à Compiègne la Reine avoit été indisposée, elle prit médecine; & comme il faisoit fort chaud, elle la voulut prendre le soir à huit heures; elle la prenoit d'une manière un peu extraordinaire, c'étoit dans du jus de pruneaux, & par cuillerées; M^e. de Bade les lui mettoit dans la bouche.

A vj

Quand le temps fut venu que l'on prend un bouillon, on lui en apporta un qui avoit la meilleure mine du monde; la Reine dit qu'il lui faisoit mal au cœur, & qu'il ne valoit rien. L'Officier qui l'avoit porté étoit au désespoir, & Villacerf aussi; nous en goûtâmes toutes, il étoit fort bon, & elle n'en voulut pourtant pas, & il fallut aller chez la Molina en querir un; on en porta un vieux du matin. Ce bouillon étoit noir, sentoit le roui, & par sa qualité n'étoit guere propre pour un jour de médecine; il étoit fait avec du poivre long & toutes sortes d'épiceries, des choux & des navets. En Espagne les mêts durent quelquefois huit jours. La bonne Molina se donnoit de grandes libertés à parler, elle decidoit surtout. Dans les commencements on croyoit qu'elle se corrigeroit, enfin le Roi s'en lassa; elle chagrinait la Reine contre tout le monde, & même contre le Roi; ainsi on la renvoya en Espagne accablée de biens & de présents. On a su que depuis qu'elle y est, elle peste autant contre l'Espagne, qu'elle faisoit contre la France quand elle y étoit; c'étoit la plus laide créature que l'on ait jamais vue; cela faisoit toujours appréhender que la Reine, qui la voyoit souvent, ne fît quelque enfant qui lui ressemblât. La Reine

avoit aussi amené une Naine qui étoit une
 monstrueuse créature ; il y en a pourtant
 quelquefois de jolies , j'en ai eu plusieurs
 qui l'étoient fort. La Molina ne m'é-
 pargnoit pas à l'affaire de M^r. de Lauzun.
 Elle dit : Si en Espagne il y avoit eu un su-
 jet qui eût osé prétendre à la fille du Roi ,
 on lui auroit coupé le cou ; le Roi en de-
 vroit user ainsi : son insolence fut trouvée
 fort mauvaise , & l'on vit bien qu'elle
 étoit fort mal instruite des coutumes de
 son Pays , où l'on fait plus de cas des
 Grands du Royaume que des Princes
 étrangers. La Reine avoit encore avec elle
 une petite fille qui n'avoit que 15 ou 16
 ans , qu'elle appelloit Philippa ; elle de-
 meuroit avec la Molina ; elle n'étoit pas
 belle , elle avoit beaucoup d'esprit , sa fa-
 veur croissoit comme elle ; la Reine la
 maria à son Porte-manteau , nommé de
 Vizé , de sorte qu'elle porta ce nom. La
 Reine l'appelloit toujours Philippa , & di-
 soit que c'étoit un enfant que l'on avoit
 trouvé dans le Palais , que son pere avoit
 fait nourrir toujours avec soin , & qu'il
 falloit qu'elle fût fille de quelque Dame
 du Palais , & peut-être du Roi son pere.
 Depuis le départ de la Molina , elle fit
 faire l'oille chez elle , & le chocolat de la
 Reine , qui ne vouloit pas que l'on fût

qu'elle en prît ; elle en prenoit en cachette , & personne ne l'ignoroit.

Quand Baraille fut de retour de Pignerol , il vit M^e. de Montespan qui commençoit il y avoit long-temps à témoigner vouloir servir M^r. de Lauzun quand elle trouveroit l'occasion ; jamais il ne m'a paru qu'elle eût aucune aigreur contre lui. Comme c'est une femme de beaucoup d'esprit , elle fait ce qu'elle veut , & dit de même. Baraille venoit à St. Germain , & causoit long-temps avec nous ; il ne venoit chez elle que les soirs , & cela avoit une maniere de mystere. Quand on fut de retour du mariage de la Dauphine , elle avoit la grace de la nouveauté ; le Roi alloit souvent chez elle , & la Reine aussi ; elle ne venoit chez la Reine que pour dîner & souper. M^e. de Richelieu fut sa Dame-d'honneur , & la Maréchale de Rochefort sa Dame-d'atour , & M^e. de Maintenon sa seconde Dame-d'atour , M^e. de Créquy fut Dame-d'honneur de la Reine en la place de M^e. de Richelieu. La Reine ne perdit pas au change ; M^e. de Créquy est la plus aimable & la plus sage femme du monde , sans intrigue ; M^e. de Richelieu avoit l'air bourgeois & tracassiere , qui ne savoit pas vivre : depuis sa mort , la Reine a dit qu'elle n'étoit pas bonne ,

qu'elle rendoit de mauvais offices à tout le monde. Pour moi je vivois honnêtement avec elle, & sans aucun commerce particulier; depuis que son mari avoit promis & puis refusé sa maison à M^r. de Lauzun, j'avois su à quoi m'en tenir. Ce mouvement fit un grand bruit; M^e. de Soubise prétendit que le Roi lui avoit dit qu'elle seroit Dame-d'honneur, & pour cela il lui augmenta sa pension. On alloit faire des compliments à M^e. de Rohan, sur ce que sa fille avoit des entrées & des prérogatives pareilles à celles de la Dame-d'honneur. J'étois à Paris ce jour-là; lorsque j'arrivai à St. Germain, on me dit que l'on alloit faire des compliments à M^e. de Soubise; j'y allai, je la trouvais sur un petit lit, elle disoit qu'elle étoit fort malade. Je lui dis que je me réjouissois; elle me dit qu'elle ne savoit pas de quoi.

Le logement de M^e. la Princesse de Conti étoit trop petit pour elle & pour son mari, j'avois une chambre pour M^e. de Jarnac qui y étoit; le Roi me pria de lui donner cette chambre pour M^r. le Prince de Conti, & qu'il m'en donneroit une autre qui étoit de plain-pied à ma chambre; je le voulus bien, je ne trouvais rien à dire à ce changement. Pendant

que j'étois à Paris, j'allois & venois souvent; le Roi m'en avoit parlé avant que j'allasse à Paris; M^e. de Soubise me dit: Le Roi vous a demandé une chambre de votre appartement pour donner à la Princesse de Conti: je lui dis qu'oui, & qu'il m'en avoit donné une autre plus commode. Elle vouloit tourner cela d'une manière, comme si en cette occasion on m'avoit voulu maltraiter, & que j'eusse sujet de me plaindre: quand les gens sont chagrins, ils veulent que les autres le soient: comme elle est fort des amies de M^e. de Guise, qui est fort fâchée des distinctions qu'on fait d'elle à moi, je crois que l'on avoit tenu quelques discours désobligeants de moi, je me fâchai. On ne parla tout le soir que de ce que M^e. de Guise avoit été courir par toute la maison pour dire: M^e. de Soubise n'est pas Dame-d'honneur, elle en aura les distinctions qui vaudront mieux. Je contai à Madame de Montespan ce que M^e. de Soubise m'avoit dit; elle m'en trouva émue, elle le dit au Roi, qui me dit chez la Reine: Donnerez-vous toute votre vie dans les panneaux que l'on vous tendra pour vous fâcher? Je fais bien mettre la distinction que je dois entre la Princesse de Conti & vous, M^e. de Jarnac est mieux où je

la mets, & il faut bien que la Princesse de Conti soit logée. Sur cela il me fit mille honnêtetés, & dit qu'il apprendroit bien à M^e. de Soubise à ne pas parler mal-à-propos, & s'emporta fort contre elle. Elle lui avoit écrit une lettre fort emportée, à ce que l'on dit, qui avoit fort fâché le Roi; elle lui reprochoit qu'il lui avoit manqué de parole, & il lui fit dire ce jour-là de s'en aller. Comme nous revenions le soir de quelque dévotion avec la Reine, M^e. de Montespan & moi, la Reine entra dans son cabinet, & fut longtemps enfermée avec M^e. de Soubise, que la Reine avoit toujours fort aimée, & qu'elle préféroit à tout le monde. On dit qu'après cette conversation, elle en parla au Roi, & que le Roi lui dit : Elle vous trompe, & il y ajouta beaucoup de discours désobligeants. C'étoit pour lui dire adieu : elle alla à Paris où elle fit semblant d'avoir la rougeole pour ne voir personne, puis elle s'en alla à la Chapelle, maison de M^r. de Luynes, où elle passa tout son exil : quand elle revint, la Reine la reçut fort bien, elle étoit fort aimée de M^e. de Vézé.

Monseigneur tomba malade dans le temps que M^e. la Dauphine étudioit un ballet, il fut à l'extrémité d'un dévoie-

308

308

308

308

ment : la Reine étoit presque tous les jours dans sa chambre, où il n'entroît personne ; en l'état où il étoit, tout le monde l'incommodoit. M^e. de Montespan fut Surintendante de la Maison de la Reine à la place de la Comtesse de Soissons, qui s'en alla hors de France ; elle étoit mêlée dans les affaires de la Chambre Ardente de l'Arsenal. Je n'entreprendrai point de parler de cela, l'affaire est trop délicate : ce fut dans ce temps-là que M^r. de Luxembourg fut arrêté, mis à la Bastille pour cette sorte d'affaire. Il se passa une petite histoire de galanterie en ce temps-là. Un soir le Roi ne revint qu'à 4 heures se coucher, la Reine avoit envoyé voir ce qu'il faisoit, & s'il étoit chez M^e. de Montespan, on lui dit que non ; il n'étoit pas chez lui, tout le monde raisonnoit : enfin, on fut où c'étoit. On nomma la Dame, & on dit que le Roi, dans un chagrin qu'il avoit eu contre elle, le dit à la Reine, & que toutes les fois qu'elle vouloit qu'il allât chez elle, elle avoit des précautions à prendre, parce qu'elle avoit un mari ; elle mettoit des pendants d'oreilles d'émeraudes au dîner & au souper du Roi où elle se trouvoit. J'allai tous les jours chez M^e. de Montespan, & elle me paroissoit attendrie pour Monsieur de Lauzun ; je crois

qu'elle vouloit venir au point où je suis venue. Elle me disoit souvent : Songez à ce que vous pourriez faire pour plaire au Roi pour vous accorder ce qui vous tient tant au cœur : elle jettoit de temps en temps des propos de cette nature, qui me firent aviser qu'il pensoit à mon bien. Je me souviens que Pertuis, qui étoit fort des amis de M^r. de Lauzun, m'avoit dit une fois : Si vous leur faisiez espérer votre bien pour M^r. du Maine ? Je l'avois dit à Barraille : comme c'est un garçon circ onspect, quoiqu'il vît bien que leurs intentions pouvoient aller là par les manieres de M^e. de Montespan, il ne me répondit rien sur un chapitre si délicat, quoiqu'il vît bien que c'étoit le seul endroit pour parvenir à sa liberté : il ne prévoyoit pas ce qui est arrivé ; il ne me l'auroit pas conseillé ni laissé faire, après avoir eu si bonne opinion de M^r. de Lauzun ; il n'auroit jamais cru l'avoir si mal connu : je ne dois pas croire qu'il ait changé, il a été toujours le même, je ne le connoissois pas, & ma seule consolation est que le Roi qui est plus éclairé que moi, ne le connoissoit pas aussi. Depuis que M^e. de Montespan avoit ses enfants auprès d'elle, je les voyois souvent chez elle & chez eux ; on me les amenoit, ils étoient fort jolis,

& je m'en divertissois beaucoup : j'avois toujours fort aimé les enfants, & M^r. du Maine avoit un beau visage & beaucoup d'esprit. Il avoit eu des convulsions des dents, qui l'avoient rendu boîteux, il avoit une jambe plus foible que l'autre; la douleur qu'on avoit de le voir si bien fait d'ailleurs, avoit fait chercher tout ce qui pouvoit remédier à ce défaut; avant qu'il fût reconnu, M^e. de Maintenon l'avoit mené en Hollande pour le faire voir à un homme que l'on disoit avoir des secrets qui redressoient les boîteux. Comme il n'y a que Dieu qui fasse ces miracles, il en revint plus boîteux qu'il n'étoit lorsqu'il y alla, & après lui avoit fait de fort grands maux. Il a été deux fois à Barrege, d'où il écrivoit souvent, & même il m'écrivoit, & on faisoit fort valoir l'amitié qu'il avoit pour moi naturellement : enfin, je me résolus de le faire mon héritier, pourvu que le Roi voulût faire revenir M^r. de Lauzun, & consentir que je l'épousasse. Je fus quelques jours à dire à M^e. de Montespan : Il me passe dans la tête tant d'affaires dont je voudrois vous entretenir, & il faudroit que j'en eusse le temps, on nous trouble toujours. Elle me parut un jour l'être, & ne me disoit rien : comme elle est plus ha-

bile que moi, & que la passion qu'elle avoit d'aller à ses fins pour M^r. du Maine n'étoit pas cependant si violente que celle qui me faisoit agir; elle raisonnoit bien plus de sens froid, & elle prenoit bien plus de mesures pour aller à ses fins que moi aux miennes. Enfin, je dis un jour à Baraille de lui aller proposer de ma part, il le fit, & elle le reçut comme on peut juger. Le lendemain j'allai la voir, & elle me remercia, & me dit que, comme mes intérêts lui étoient plus chers que les siens, elle ne vouloit pas en parler au Roi que l'on n'eût pris pour cela toutes les mesures nécessaires pour parvenir où je voulois aller. Elle me loua fort de la constance avec laquelle j'avois persévéré à faire la fortune de M^r. de Lauzun, que les grands Princes & Princesses avoient des vœux dans des temps, & les oublioient dans d'autres, qu'elle n'aimoit point cela. Elle n'oublia pas de faire entrer M^r. de Lauzun dans les raisons que j'avois de n'avoir point changé, qu'elle croyoit que ce que je voulois faire plairoit au Roi, & que je voulois faire un si grand bien à M^r. du Maine, que le Roi aimoit tendrement, qu'elle ne pouvoit douter qu'après cela il ne fît tout ce que je voudrois. Le jour d'après elle me dit que le Roi s'étoit mal-

heureusement engagé à ne consentir jamais à mon mariage par des lettres qu'il avoit écrites aux Ambassadeurs dans tous les Pays étrangers, que c'étoit une œuvre des ennemis de M^r. de Lauzun, qu'ils croyoient par-là lui avoir lié les mains, que les conjonctures des temps changent les affaires. Je lui témoignai un grand gré de tout ce qu'elle me disoit, & il me sembloit qu'elle agissoit de bonne foi. Baraille venoit plus souvent à St. Germain qu'à l'ordinaire : enfin, après avoir parlé plusieurs jours de l'affaire, je croyois que c'étoit assez de faire connoître ma bonne volonté pour une si grande affaire, pour que l'on me proposât de la reconnoître par l'exécution de celle que je desirois tant. M^e. de Montespan me dit : Vous voulez que M^r. de Lauzun sorte, & vous faites des propositions pour cela ; il est inutile de m'en faire si vous ne voulez pas que j'en parle au Roi, il ne devinera pas, il lui faut parler. Je la priai de le faire ; elle me dit : Il faut témoigner au Roi la vue que vous avez pour M^r. du Maine par l'amitié que vous avez pour lui, & par le desir de lui plaire, & par-là vous unir encore plus étroitement à lui, sans parler de M^r. de Lauzun. Il a peut-être autant d'envie que vous de le faire sortir, vous

savez bien tous les gens qui lui ont fait du mal, qui le craignent, & qui sont toujours à lui en dire du mal dès qu'ils voyent qu'il a quelque pitié de son état, & plus le Roi témoigne de la bonté pour lui, plus ils lui nuisent. Quand il leur pourra dire : Ma cousine en use d'une manière avec moi que je ne puis lui rien refuser ; ainsi vous traiterez tout cela avec lui, & on ne saura que M^r. de Lauzun sortira que quand on enverra l'ordre pour le faire sortir : ne ferez-vous pas bien-aise d'avoir une affaire secrète à ménager avec le Roi, que l'on verra éclore tout-d'un-coup sans qu'on l'ait sue ? Pour moi je vous avoue que j'en sens du plaisir. Je consentis qu'elle en parlât au Roi, & nous résolûmes que le lendemain, quand il viendrait chez la Reine, il me meneroit dans les petits cabinets ; ce qu'il fit, & me dit : M^c. de Montespan m'a appris hier au soir la bonne volonté que vous avez pour le Duc du Maine, j'en suis touché, comme je dois ; je vois que c'est par amitié pour moi que vous le faites, il n'est qu'un enfant qui ne mérite rien, j'espere qu'il sera un jour honnête homme, qu'il se rendra digne de l'honneur que vous lui voulez faire ; pour moi je vous assure qu'en toutes occasions je vous donnerai des marques de

mon amitié. M^{re}. de Montespan fut ravie que j'eusse fait ce pas, & elle ne songea plus qu'à m'en faire faire un plus grand. En ce temps-là je ne croyois que promettre, elle me flattoit, & je n'avois de plaisir qu'à être avec elle. Quoiqu'elle soit de la plus charmante conversation qui se puisse, cela augmentoit tous les jours par les soins qu'elle prenoit de me plaire & de me dire tout ce qui me faisoit plaisir; elle me venoit voir plus souvent qu'à l'ordinaire, nous allions nous promener ensemble, le Roi me parloit beaucoup plus qu'il n'avoit accoutumé, & pas un mot de M^{re}. de Lauzun. Je la pressois d'en parler, elle me répondit toujours : Il faut avoir patience. Le Duc du Maine revint, elle alla au-devant de lui, il alla chez le Roi, puis elle me l'amena; comme il avoit bien de l'esprit, on lui dit l'affaire, on le connoissoit capable de garder un secret, il me fit de grands remerciements, & me venoit voir avec grand soin.

Monseigneur commença à se mieux porter; on fit une banque chez lui, où M^{re}. de Montespan. se donna beaucoup de mouvements; il resta quelques bijoux de ceux qu'on avoit portés, qui ne furent pas mis, entr'autres une petite coupe d'or où il y avoit quelques diamants qui étoient
fort

fort jolis pour mettre sur la toilette. M^e. de Montespan s'apperçut que j'en avois envie, elle me l'envoya le soir par M^r. du Maine. Tous ces soins-là plaisent; quand on a affaire à une personne entêtée, il est bien aisé par des soins de la contenter, & de la faire donner de plus en plus dans les panneaux qu'on lui tend. La guérison de Monseigneur fut attribuée à un remède qu'il prit, son mal étoit venu d'avoir trop mangé de ces petits citrons doux de Portugal; le dévoiement avoit duré tout le voyage de Flandres sans qu'il eût discontinué de vivre à son ordinaire; il est grand mangeur, on n'avoit songé à lui faire aucun remède que quand il fut obligé de demeurer au lit. Les Médecins firent leurs remèdes, & on se servit même de ceux de quelques-uns qui disoient en avoir de spécifiques; & enfin un parent de Mandat, Conseiller au Parlement, qui avoit fort voyagé, en proposa un qui étoit une manière d'œufs de poisson qu'il avoit apportés de ses voyages; on le mit en poudre dans un bouillon, Monseigneur parut le vouloir bien prendre, & les Médecins se trouverent de cet avis; il en fut guéri à la seconde prise, sans qu'il lui en restât qu'un peu de foiblesse, qui est toujours la suite des longues maladies.

M^e. de Montespan proposa à Baraille que je fisse une donation de Dombes & du Comté d'Eu; il m'en parla, & elle ensuite. Je dis que ce seroit par mon testament que je donnerois, que je me portois trop bien pour le faire sitôt, & que c'étoit assez de l'avoir promis une fois sans en dire davantage. Elle dit que le Roi le vouloit ainsi. M^r. Colbert entra dans l'affaire, elle ne me disoit que des douceurs, elle n'en ufoit pas de même avec Baraille. Elle lui disoit : On ne se moque point du Roi; quand on lui a promis, il faut tenir. Je lui disois : Je veux la liberté de M^r. de Lauzun, je ne fais si on la lui accordera quand j'aurai fait ce qu'on demande. Toutes ces conversations me donnoient beaucoup d'inquiétude, & me faisoient passer de méchantes nuits. Quand Baraille avoit été la dernière fois à Pignerol, M^r. de Lauzun lui avoit dit : S'il ne tient qu'à ma Charge pour sortir d'ici, j'en donnerois volontiers ma démission. Je lui avois mandé que je donnerois de mon bien à M^r. du Maine pour cela; il m'en avoit fort remercié, & avoit consenti que je disposasse du Comté d'Eu, quoique je le lui eusse donné par un contrat de vente que je lui avois passé pendant sa prison, qui avoit été entre les

maines de M^e. de Nogent, & avoit après
passé en celles de Baraille. Après bien
des allées & des venues, on dit un jour à
Baraille, que si je n'exécutois ce que j'a-
vois promis, on le mettroit à la Bastille;
cela m'allarma fort. Enfin, je consentis à
ce qu'ils voulurent, & fis une donation
de la Souveraineté de Dombes, & un sem-
blable contrat de vente du Comté d'Eu
à celui que j'avois fait à M^r. de Lauzun.
Les biens de Normandie ne se peuvent
pas donner comme ailleurs; & c'est pour
cela que l'on avoit pris la voie de la ven-
te toutes les deux fois. Ces actes furent
passés chez M^e. de Montespan, qui y
parla pour M^r. du Maine; elle avoit un
pouvoir du Roi. Là étoit M^r. Colbert,
son neveu Vaubourg; les Notaires étoient
Foin & Chupin, M^e. de Montespan,
Baraille & moi. Après que tout fut signé,
M^r. Colbert l'alla dire au Roi, je demeu-
rai chez M^e. de Montespan, Baraille y
resta avec nous. Elle me dit après mille
remerciements: Je ne puis m'empêcher de
vous dire que vous allez être la plus heu-
reuse personne du monde, & que vos en-
nemis ou envieux vont être déconcertés.
Vous ne vous êtes pas attiré les uns, vous
n'avez jamais fait mal à personne; pour
les autres, on en a toujours; le bonheur

& le mérite les attirent toujours, on s'en console. Jugez-en vous-même, qui êtes la cousine germaine du Roi, qui vous a toujours aimée & considérée comme sa sœur; ceci va augmenter l'amitié & la confiance, & vous lier étroitement; il ne songera qu'à vous donner des marques de sa reconnaissance, qu'à vous faire les plaisirs qu'il pourra imaginer, vous ferez de tout, il voudra que tout le monde voye la considération qu'il aura pour vous. Il n'y aura personne, que ceux qui espéroient avoir votre bien, qui ne dise que vous venez de faire un tour habile & d'une bonne tête. Pour moi, outre mon intérêt, par celui que je prends à tout ce qui vous touche, je me sens une joie sensible de tout ceci. J'écoutois tout cela avec plaisir, & cet encens me montoit fort à la tête, & j'en étois bien remplie. Dès que je fus en ma chambre, je laissai tomber mon miroir, qui est une grosse glace de crystal de roche fort épais; je dis à Baraille : Je meurs de peur que ce ne soit un augure que je me repentirai de ce que je viens de faire. Il se moqua de moi.

Toute ma vie j'avois eu envie d'avoir une maison auprès de Paris, j'en avois toujours cherché; & à toutes celles que j'avois vues, j'y trouvois toujours quel-

ques défauts ; quelque jolies qu'elles fussent, soit à la situation ou au bâtiment, je n'en avois trouvé aucune à mon gré. On m'en indiqua une qui étoit à 2 lieues de Paris à un village nommé Choisy sur le bord de la riviere de Seine ; j'y courus en grande hâte, je la trouvai à ma fantaisie, au moins la situation, il n'y avoit point de bâtiment. Je l'achetai 40000 liv. ; j'y menai le Nautre, qui dit d'abord qu'il falloit mettre bas tout ce qu'il y avoit de bois ; on me fit le plan d'une maison qui n'avoit qu'un étage. La proposition d'abattre le peu qu'il y avoit de couvert me déplut, j'aime à me promener à toutes fortes d'heures. Le Nautre dit au Roi que j'avois choisi la plus vilaine situation du monde, que l'on n'y voyoit la riviere que par une lucarne. Quand j'allai à la Cour peu de jours après, très-entêtée de ma maison, le Roi me questionna beaucoup, & me fit grand plaisir. Après m'avoir bien laissé conter, il me dit ce que le Nautre lui avoit dit. Je le plantai-là, je fis accommoder ma maison à ma mode, je fis abattre un assez joli corps de logis pour un particulier, comme étoit M^r. le Président Gontier, qui étoit si mal dans ses affaires, que ses créanciers l'obligèrent de vendre cette maison de plaisir. J'employai Gabriel,

un fort bon Architecte, qui suivit fort bien mes intentions; c'est un grand corps de logis, avec deux avances aux deux bouts pour marquer des pavillons tous de pierres de taille sans aucun ornement ni architecture; si j'avois lu les livres qui en traitent, j'aurois fait une belle description; cela auroit été une affectation qui ne me convient pas. Il y a une grande terrasse qui regarde depuis un bout jusqu'à l'autre du jardin. Monsieur m'a appris que quand il n'y a que cent arpents, on ne doit pas y donner le nom de parc; j'y ai pourtant ce nombre-là, à y compter les cours & les bâtimens. Au-dessous de cette terrasse devant la maison est un parterre assez petit, borné par la riviere que l'on voit de l'appartement d'en-bas. Comme j'ai pris ma maison pour y aller en été, j'ai pris mes mesures pour que l'on vît la riviere dans le temps qu'elle est la plus basse; de mon lit je la vois, & les bateaux qui y passent. A droite & à gauche sont deux petits bois & une grande terrasse qui regne encore d'un bout du jardin à l'autre; il y a des fontaines autant qu'il en faut, & si j'en voulois davantage, j'en aurois. J'y ai fait planter beaucoup d'allées qui viennent fort bien. Ce qui est de plus agréable, c'est que de tous les côtés de ma maison, on voit

la riviere, & de tous les bouts des allées : d'un côté de ma maison on voit jusqu'à l'Arc-de-Triomphe, de l'autre Villeneuve St. George, la forêt de Senart, & la plaine de Creteil; on voit St. Maur, Villeneuve-le-Roi à M^r. Pelletier le Ministre, où est une belle maison que le Chancelier du Vair avoit autrefois fait bâtir. Il y a à ma maison une belle orangerie, un agréable potager avec trois fontaines, & tout ce qu'il faut pour accompagner la beauté de ma maison, qui a de la grandeur quoiqu'elle soit petite. Il y a une assez belle galerie, qui n'est pas peinte; la Chapelle est belle, bien peinte par la Fosse, un des meilleurs Peintres de ce temps après M^r. le Brun; le long temps qu'il auroit fallu employer pour peindre la galerie, & le goût qu'elle eût senti, m'en ont empêchée. La maison est commode : il y a un cabinet où toutes les conquêtes du Roi sont en petit par Vander Meulen, un des plus habiles Peintres de ces manieres; le portrait du Roi est par-tout comme le plus bel ornement qui puisse être en lieu du monde, le plus cher & le plus honorable pour moi. Il y a une salle où je mange, où sont tous mes proches; c'est-à-dire, le Roi mon grand-pere, la Reine ma grand-mere, le Roi Louis XIII, mon oncle, la Reine

Anne d'Autriche sa femme, les Reines d'Angleterre & d'Espagne mes tantes, & les Rois leurs maris, la Duchesse de Savoye ma tante, mes sœurs & leurs maris, la Princesse de Savoye fille aînée, & la Duchesse de Parme sa cadette, ma mere, ma belle-mere, & l'Infante Isabelle-Claire-Eugénie d'Autriche, Gouvernante des Pays-Bas, à qui mon pere avoit tant d'obligations, & dont il honoroit tant la mémoire qu'il est bien juste de la placer ici parmi tous mes proches. Les portraits de M^{rs}. les Princes Henri de Bourbon, Louis-Henri-Jules & Armand Prince de Conti y sont aussi, & Mesdames les Princesses Marguerite de Montmorenci, Claire-Clémence de Maillé, Anne Palatine de Baviere, & Anne Martinozzy. Si M^r. le Prince dernier mort avoit pu y avoir une place où toutes ses grandes actions eussent pu être représentées, c'eût été une très-belle décoration, qui feroit un très-grand plaisir à une petite-fille de France dont la mere étoit de Bourbon. Chacun de ces portraits a son nom écrit au bas, afin que si quelqu'un avoit une ignorance assez crasse pour ne les pas connoître, il eût recours à la lettre. Pour ma belle-mere, on fait assez qu'elle étoit de la Maison de Lorraine. M^r. de Montpensier y est aussi

avec M^e. sa femme Catherine-Henriette de Joyeuse, & moi sur la cheminée qui tiens le portrait de mon pere. Les portraits du Roi y sont aussi tout jeune. Au petit cabinet où sont les conquêtes du Roi, les sieges, les combats, les occasions y sont écrites, afin que l'on sache ce que c'est; on y connoît le Roi par-tout, il est fort bien peint, il est sur la cheminée à cheval: il n'y a à dire sinon que le cabinet est trop petit; il y auroit encore bien des actions à y ajouter: je trouvai des places ailleurs, pour avoir la joie de voir les grandes actions qu'il a faites, & qu'il continuera de faire pendant ma vie. M^r. le Duc d'Enguien, Louis de Bourbon, & Françoise légitimée de France y sont aussi; comme ils y ont été mis les derniers, je ne m'en suis souvenue qu'après les autres. il y a une salle de billard, où il y a encore des portraits: celui du Grand-Duc mon beau-frere, & de ma sœur de Guise avec son mari, le Duc de ce nom de la Maison de Lorraine, M^r. le Duc du Maine armé sous une tente, & un bataillon de Suisses dont il est Colonel-Général auprès; j'ai voulu qu'il fût peint de cette maniere; j'aime cette nation, & je crois que je leur faisois plaisir.

Le Comte de Toulouse est sur une co-

quille sur la mer en petit Dieu de cet élément : le Grand-Duc, pere de mon beau-frere, la Grande-Duchesse sa mere, & M^r. de Guise que M^r. de Montpensier avoit épousée, & tous ses enfants : le Prince de Joinville, qui mourut en Italie pendant l'exil de M^r. & M^e. ses pere & mere ; il étoit très-bien fait & de grande espérance, il avoit fait la campagne de Piémont, volontaire dans l'armée Royale, où il avoit donné beaucoup de marques de son mérite & de sa bravoure : on le rapporta malade à Florence où il mourut. M^r. de Guise son frere devint l'aîné, il avoit été nourri pour être d'Eglise, il étoit Archevêque de Reims, il avoit beaucoup de grands bénéfices. Pour moi je suis persuadée que c'est ce qui a porté malheur à cette grande Maison, qui est présentement finie, que le mauvais usage qu'il a fait du bien d'Eglise, & les Cardinaux ses oncles : on pourra même dire, que la témérité avec laquelle le Balafre avoit osé attaquer le Roi mon grand-pere, leur a pu aussi porter malheur ; il vaut mieux que d'autres le disent que moi. Les Bourbons sont de bonnes gens, ils ont un fond de bonté qui leur doit toujours attirer les bénédictions de Dieu. Il y auroit bien des discours à tenir de mon oncle Henri de

Lorraine, la conquête de Naples en est un bien extraordinaire; cela est si court, que l'on en parleroit plus long-temps que cela n'a duré, & les Ecrivains le diront assez. Il y avoit encore un Duc de Joyeuse mon oncle aussi, qui est mort en Italie, & M^r. le Chevalier de Guise dont j'ai parlé dans ces Mémoires, & M^e. l'Abbesse de Montmartre, & M^{lle}. de Guise dont j'ai aussi fait mention; sa mort me donnera bien occasion d'en parler. Là est aussi le Prince de Toscane mon neveu, que l'on m'avoit envoyé lorsqu'il n'avoit que 4 ans, avec son oncle qui n'en avoit que six, qui est à cette heure Cardinal de Médicis. Je ne puis parler de mon neveu sans dire à son avantage ce que M^e. la Dauphine a dit plus d'une fois devant moi. Comme elle parloit du desir que M^e. l'Electrice de Baviere sa mere avoit toujours eu qu'elle fût mariée en France, par l'envie qu'elle avoit toujours eue d'y venir, & le regret de n'y être pas venue, depuis sa mort on lui en parloit moins; enfin, on en parla beaucoup, & les affaires ne s'avançoient point, on remettoit d'un jour à l'autre, elle s'en impatienta, & l'Empereur fit parler à M^r. l'Electeur pour le Prince de Toscane. Un jour elle lui dit : Le Roi de France me traite comme son pis-

aller, il me marchande. Pour moi, je suis si lasse de ces manieres-là, que je vous prie de me marier avec le Prince de Toscane; & sur cela elle ajoutoit qu'elle auroit été fort heureuse, qu'elle fouhaitoit fort que sa sœur l'épousât. Ce fut en cette occasion que je lui entendis dire pour la seconde fois: Elle a eu ce contentement, elle a vu ce mariage fait avant sa mort. Le récit de cette salle a fait beaucoup de digressions sur les portraits qui y sont. Une grande partie de la Maison de Joyeuse y est: le Maréchal de ce nom, & sa femme Marie de Batarnai, d'une fort grande maison; l'Amiral de Joyeuse, qui étoit son fils aîné, favori d'Henri III, qui lui fit épouser la sœur de la Reine Louise qui étoit de Lorraine, fille de M^r. de Vaudemont; son pere étoit cadet de Souverain, aussi-bien que celui de ma belle-mere. Le Roi lui proposant ce mariage, lui dit: Je voudrois avoir une sœur à marier ou une fille, je vous la donnerois, je n'ai rien de plus proche que la sœur de la Reine. Le second fils étoit le Comte de Bouchage, depuis Duc de Joyeuse, qui épousa la sœur de M^r. d'Epernon, de laquelle il n'eut que M^e. de Montpensier ma grand'mere; elle fut mariée à dix ans. M^r. le Cardinal de Joyeuse son oncle, frere de ceux

dont je viens de parler, la maria à Clery à M^r. de Montpensier, qui alla au-devant d'elle jusqu'à ce lieu. Elle n'avoit point de mere; Madame de Pordeac, femme de qualité & sa parente, la mena : celle-ci étoit la mere de la Maréchale de Roquelaure. Il y a encore deux fils de M^r. le Maréchal de Joyeuse, dont l'un mourut à la bataille de Coutras, de regret que l'Amiral l'eût perdue; il étoit blessé, & il ne voulut pas se laisser panser. La vie de M^r. le Duc de Joyeuse est assez extraordinaire. Il se fit Capucin : un Gentilhomme de Normandie, nommé Callieres, l'a écrite & me l'a dédiée; elle est fort divertissante, celle du Cardinal l'est aussi. Tous les gens de cette Maison ont été aussi illustres par leur vertu que par leur naissance, j'en suis fort aise, je n'aurois pas aimé que ma grand'mere n'eût pas été au-dessus du commun; j'en ai eu du contentement, c'étoit une Dame d'une grande vertu & de beaucoup de mérite. J'ai souvent oui-dire que si le Roi mon grand-pere avoit vécu, elle ne se feroit pas remariée, & qu'il l'en eût empêchée : ma mere n'avoit que trois ans quand mon grand-pere mourut, & elle étoit accordée à mon oncle le Duc d'Orléans, qui mourut à sept ans. Monsieur de Montpensier étoit déjà

malade quand mon oncle mourut : il fut long-temps en un état qui marquoit qu'il n'iroit pas loin ; son mal étoit à la poitrine ; il avoit reçu un coup de pistolet à la bataille d'Ivri , qui avoit quelque relation aux poumons ; il étoit jeune alors , & aimoit les plaisirs plus que sa santé : il mourut à 42 ans. Après la mort de mon oncle , le Roi mon grand-pere lui manda qu'il avoit encore un fils , & qu'il succéderoit à son frere , & qu'il seroit son gendre. Quoique l'on ne soit pas fort tendre dans la Maison-Royale , on s'avise quelquefois de donner des consolations qui ne se pratiquent pas entre les particuliers. J'ai oui-dire à M^e. la Comtesse de Fiesque ma gouvernante , que l'on habilla ma mere en veuve , hors que c'étoit du crêpe blanc , & qu'on l'envoya aussi au Roi mon grand-pere & à la Reine ma grand-mere , ce qui les fit un peu rire. J'ai oui-dire que M^r. de Montpensier mon grand-pere , disoit à M^r. de Guise : Monsieur , je vous laisserai ma femme par testament , afin que vous m'en ayiez de l'obligation ; quand je ne le ferois point , elle ne laissera pas de vous épouser : elle n'avoit que 20 ans. Mon grand-pere étoit fort beau & fort bien fait , il étoit fort débauché , il avoit toujours des maîtresses ; il n'ame-

noit guere sa femme à la Cour, il avoit peur que le Roi mon grand-pere n'en fût amoureux : on dit qu'elle étoit fort belle, elle demeuroit toujours à Champigny ou à Gation avec M^r. le Cardinal. Sans tout ce qui m'est venu dans l'esprit de dire sur les portraits, on se feroit fort ennuyé à Choisy, & on en auroit trouvé le séjour fort long. M^r. le Maréchal de Bouillon, qui avoit épousé la cousine germaine de M^r. de Montpensier, qui étoit de Nassau, & fille d'Isabelle de Bourbon, Abbessé de Jouars, laquelle se fit Huguenotte, & épousa le Prince Maurice. Les portraits de M^r. de Turenne & du Cardinal de Bouillon s'y trouvent aussi. Il paroît par le détail où je suis entrée sur Choisy, que j'aime cette maison comme mon ouvrage, je l'ai toute faite : on m'en parloit souvent, & M^e. de Montespan me disoit quand j'étois chez elle : Le Roi ne songera dorénavant qu'à vous surprendre par tous les agréments dont il se pourra imaginer ; il vous fera mille présents de tout ce qu'il y aura de plus joli : il vous fera peindre Choisy, il n'est pas encore achevé, vous trouverez à tous les voyages que vous ferez quelque nouveauté, une chambre peinte, une fontaine, une chambre meublée, des statues ; il en fera son plaisir.

comme de Versailles. Ces contes finirent là.

J'oubliois de dire que le jour que j'eus signé la donation, il ne me parla qu'à la passade : il me dit seulement : Je crois que vous êtes contente & moi aussi, & à souper il me faisoit des mines, & causoit avec moi ; cela avoit très-bon air. Le lendemain il vint chez M^e. de Montespan comme j'y étois. Il me dit : Je suis ravi que l'affaire soit achevée ; vous ne vous en repentirez pas, & je ne songerai qu'à vous donner des marques de ma reconnaissance ; cette affaire nous unira plus que jamais, & fera une amitié entre nous que rien ne sauroit rompre. Quand mon frere & M^r. le Prince sauront ce fait, ils n'en feront pas contents ; ne les craignez point, je vous maintiendrai bien contre eux. Enfin, il me dit tout ce qui se peut dire de tendre, d'engageant & de reconnaissant. J'étois ravie, & me croyois au-dessus de tout. Cette semaine on me retint à faire *media-nox* chez M^e. de Montespan, ce qui fut fort remarqué, & la Comtesse de Fiesque me dit quelque temps après, que l'on disoit que j'avois donné tout mon bien à M^r. du Maine. Je dis fort que non. Ensuite Monsieur me le dit, & que pour lui il m'avoit toujours aimée.

sans intérêt, qu'il continueroit, & qu'il souhaitoit que cela me pût profiter, & que l'on tint tout ce que l'on me promettoit, & que j'eusse plus d'agrément que je n'en avois eu par le passé. Je parlois souvent à M^e. de Montespan pour M^r. de Lauzun, elle me témoignoit beaucoup d'empressement pour sa liberté. Un jour elle me dit : Il ne vous faut point flatter ; le Roi ne consentira jamais que vous épousiez M^r. de Lauzun comme vous voulez faire, ni qu'on l'appelle M^r. de Montpensier : il le fera Duc ; & si vous voulez vous marier, il ne fera pas semblant de le savoir, il grondera ceux qui le lui diront, ce sera tout de même. Je lui répondis : Quoi ! Madame, il vivra avec moi comme mon mari ? Il ne le fera pas publiquement ? Que pourra-t-on dire & croire ? Elle me répliqua : On n'en sauroit jamais rien croire que de bon, votre conscience ne vous reprochera rien, le respect que l'on a pour le Roi, & la considération que l'on a pour vous, feront qu'on n'en dira rien, & croyez-moi, vous serez plus heureuse mille fois. M^r. de Lauzun vous en aimera mieux, les mysteres donnent du goût, nous irons souvent nous promener. Elle faisoit des projets de nouveaux plaisirs, & ne songeoit qu'à m'amuser ; il lui étoit

aisé ; j'ai beaucoup d'inclination pour elle qui est fort aimable, c'est une race de beaucoup d'esprit, & d'esprit fort agréable que les Mortemart ; M^e. de Thianges en a beaucoup aussi, & M^r. le Maréchal de Vivonne. M^e. de Montauzier disoit qu'il avoit un attrait pour la Maison Royale, & que quand il étoit quelque part, nous ne le pouvions pas quitter.

Je m'impatientois quelquefois de la longueur du temps que l'on mettoit à faire partir M^r. de Lauzun, je n'en parlois pas au Roi, il me sembloit cependant que ce que j'avois fait étoit une sollicitation continuelle, & que toutes les fois qu'il voyoit M^r. du Maine, sa présence le devoit faire souvenir de ce qu'il avoit à faire. M^e. la Dauphine devint grosse, ce fut une grande joie ; comme elle étoit fort délicate, elle demeuroit souvent à sa chambre, & même y gardoit le lit ; le Roi lui rendoit beaucoup de soins. C'est en ce temps-là qu'il commençoit à aller chez M^e. de Maintenon, qui avoit un appartement au-dessus de la chambre du Roi ; auparavant le mariage de M^r. le Dauphin, elle logeoit chez M^e. de Tours, & peu de jours avant qu'elle allât au-devant de M^e. la Dauphine, elle avoit eu un appartement en haut où logeoit M^e. d'Elbœuf. Le Roi

n'y avoit pas été. J'avois oublié de nommer le Duc de Verneuil, qui étoit fils naturel du Roi mon grand-pere, dans la salle du billard de Choisy, & M^e. sa femme qui étoit fille du Chancelier Seguier. C'étoit un fort bon homme, qui avoit été jusqu'à 60 ans d'Eglise, & qui s'étoit avisé de se marier; elle est fort bonne femme aussi, qui a été toujours de mes amies; elle étoit veuve du Duc de Sully.

Un jour que je ne songeois à rien, M^e. de Montespan envoya, comme j'étois à table, me demander si je voulois aller me promener, qu'il faisoit beau. Je lui mandai que non. Elle renvoya me prier de passer par sa chambre ayant à me parler. Je lui mandai que j'y passerois. Le Roi demanda ce que c'étoit, je lui dis: Il me dit: Allez-y, puisqu'elle a à vous parler. Le cœur me battit, & je jugeai bien que cela regardoit Monsieur de Lauzun. Lorsque j'y allai, j'envoyai dire à Baraille qui étoit à Saint Germain, d'y venir. En entrant, Madame de Montespan me dit: Vous n'avez guere hâte de venir, & j'en avois beaucoup que vous vinssiez: le Roi m'a dit de vous dire qu'il feroit sortir M^r. de Lauzun de Pignerol pour aller à Bourbon. Je répondis: Quoi! il ne reviendra pas droit ici après tout ce

que j'ait fait? Elle me dit : Je n'en fais pas assez, il vous laisse le choix de ce qu'il vous plaira pour le garder, il veut que cela ait un air de prison. Je pleurai, & elle me disoit : Vous êtes bien difficile à contenter; quand vous avez, vous voulez encore avoir. Baraille vint, nous nous allâmes promener au Val, qui est un jardin au bout du Parc de St. Germain : quand nous fûmes-là, elle me dit : Le Roi m'a dit de vous dire qu'il ne veut pas que vous songiez jamais à épouser M^r. de Lauzun. Sur cela je me mis à pleurer, & dire que je n'avois fait les donations qu'à cette condition, & que toutes les propositions avoient roulé sur cela. M^e. de Montespan me dit : Je ne vous ai jamais rien promis; elle avoit son compte, ainsi elle souffrit sans rien dire tout ce qu'il me plut de dire. Baraille étoit fort embarrassé, il ne disoit mot, & plaignoit l'état où j'étois. Ils m'exhorterent fort à me consoler, que c'étoit un parti que je devois avoir pris dès la première rupture. Je trouvai que M^e. de Montespan auroit dû ne me pas flatter là-dessus, comme elle avoit fait, & qu'il auroit mieux valu me dire des duretés, que de m'amuser à une affaire que je souhaitois, & qui étoit impossible. Comme on va à ses intérêts plu-

tôt qu'à ceux des autres, on se ménage, & on ne les ménage point. Cette promenade fut fort longue; & quoiqu'elle n'aimé guère à marcher long-temps, elle me tint toujours compagnie sans se plaindre. Le Roi vint souper, je le remerciai très-humblement de m'avoir accordé la liberté de M^r. de Lauzun, que la grace ne seroit pas entière tant qu'il n'auroit pas l'honneur de le voir & d'être auprès de lui, ce qu'il souhaitoit par-dessus tout, sa liberté ne lui étoit rien sans cela; que j'étois si attendrie de ses bontés pour moi & pour M^r. de Lauzun, que je craignois de pleurer devant tout le monde; que je ne pouvois lui dire tout ce que je sentoie dans mon cœur. Je crois que le soir Madame de Montespan lui parla pour envoyer promptement les ordres. M^r. de Louvois envoya chercher dès le matin Baraille, pour lui dire que le Roi lui avoit ordonné de mander à St. Mars de mener M^r. de Lauzun à Bourbon, où il avoit besoin d'aller pour sa santé, qu'il pouvoit y aller s'il vouloit, que le Roi le trouvoit bon, & lui fit quelques honnêtetés; il lui dit qu'il ne se vantoit pas d'y avoir contribué. Baraille lui demanda s'il ne prendroit pas congé du Roi? M^r. de Louvois lui dit, qu'oui, & qu'il se présentât dans

la galerie quand le Roi iroit à la Messe. Baraille vint m'éveiller pour me dire ce que M^r. de Louvois lui avoit dit, & qu'il vaudroit autant que M^r. de Lauzun ne sortît pas que d'être accompagné de St. Mars, qu'ils ont tous les jours des démêlés, & que cela lui feroit de nouvelles affaires. Je me levai & m'en allai chez M^e. de Montespán, pour lui dire que ce fût St. Rut qui le gardât avec des Gardes-du-Corps & quelque Exempt de ce Corps-là. M^e. de Montespán envoya je ne fais qui parler au Roi, qui répondit que ce ne pouvoit pas être des Gardes-du-Corps ni un Officier qui le garderoit; que les Mousquetaires l'avoient mené, qu'il falloit que c'en fût des deux Compagnies; que je choisirois celui des Officiers qui me feroit le plus agréable. Je dis à M^e. de Montespán : Voyons. Baraille dit : Tout est bon. M^r. de Noailles vint chez M^e. de Montespán, il nomma Maupertuis, dont je fus fort contente : on l'alla dire au Roi; il dit, quand il passa pour aller à la Messe : J'ai changé d'ordre, ce sera Maupertuis. Tout le monde fut étonné de voir Baraille parler au Roi, & faire comme un homme qui prend congé. A mon retour de la Messe, je dis à Maupertuis : Je vous souhaite un bon voyage : il

me répondit : Je ne fais ce que c'est. Je ne vous en dirai pas davantage, lui répliquai-je : je suis ravie que ce soit vous, je vous prie de lui bien faire mes compliments. M^r. de Louvois renvoya querir Baraille, & lui dit : Comme M^r. de Lauzun a eu quelques démêlés avec St. Mars pendant sa prison, le Roi a jugé plus à propos d'envoyer M^r. de Maupertuis & des Mousquetaires pour le garder ; & comme le voyage est long, & que la saison des eaux avance, Maupertuis avec 4 Mousquetaires partiront en poste, & trouveront les autres au retour à Lyon. Ils étoient douze & un Maréchal-de-logis, nommé Rouillas. Baraille fut fort content, il partit incessamment : M^r. de Lauzun eut une grande joie quand il arriva. M^r. Fouquet étoit mort l'hyver d'auparavant, il l'avoit vu, & il s'étoit raccommo-
 dé ; M^e. Fouquet n'étoit pas contente de lui, il en avoit fait force contes, & depuis même pendant qu'il étoit à Bourbon. Il ne se sépara pas bien d'avec St. Mars & sa femme, ni avec d'Erville, Gouverneur de Pignerol, qui est un fort bon homme, & qui avoit toujours eu beaucoup d'honnêtetés pour lui en toutes occasions. Je lui conseillai fort de ne voir personne à Bourbon, de témoigner qu'il ne songeoit

qu'à voir le Roi, & que tout hors cela lui étoit indifférent; il écrivit des merveilles, & ne fit pas de même.

Madame de Nogent avoit fait un voyage à Pignerol il y avoit un an; elle avoit été à Turin voir M^e. de Savoye; elle l'avoit fort priée, par l'ancienne amitié qu'elle avoit eue pour son frere, de vouloir travailler pour sa liberté; elle s'étoit donné là des airs fort ridicules qui m'avoient déplu; quoique je n'aye pas tout su, je crois qu'elle m'avoit fort reniée. Elle avoit fait une tracasserie que la Mothe m'avoit découverte; elle étoit enragée contre elle d'une affaire qu'elle lui avoit voulu faire, dont le détail seroit trop long & peu favorable pour M^e. de Nogent & M^r. de Lauzun. La Mothe m'avoit écrit une lettre de quatre feuilles de papier; elle me disoit qu'elle ne pouvoit pas être toujours la victime de M^e. de Nogent, & savoit que je ne parlois pas bien avantageusement d'elle qui ne m'avoit jamais rien fait, & qui ne fouhaitoit rien tant que l'honneur de mes bonnes graces, & de se justifier auprès de moi. Il y avoit dans le paquet une lettre de M^e. de Nogent, où elle me vouloit faire passer pour une sotte dans une lettre à un de ses parents qui avoit donné sa lettre à la Mothe. Un Prêtre m'apporta

porta ce paquet à Choisy de la part des Carmélites, & s'en alla. Quand M^e. de Nogent fut revenue de Pignerol, je lui montrai, & depuis ce temps-là je la vis moins. Je ne la menai plus à Eu avec moi; elle vit bien que cette lettre, ajoutée à sa conduite, me découvroit des vérités qui étoient défavantageuses pour elle. Je ne lui mandai rien du voyage de M^r. de Lauzun à Bourbon; M^r. de Louvois l'envoya querir, & lui dit, à ce que j'ai su: Votre frere sort pour aller à Bourbon, il faut que vous l'alliez querir à Lyon pour l'y mener, & que vous fassiez tout comme si vous aviez eu part à l'affaire, quoique Mademoiselle & Baraille ayent tout fait sans votre participation. Quand elle me vint voir pour me dire adieu, elle me dit: Quelques mauvais traitements que l'on me fasse, je ferai mon devoir. Je lui recommandai fort de dire à M^r. de Lauzun de ne voir personne. M^r. de Nevers, qui étoit chez lui avec M^r. de Vivonne, qui étoient de ses anciens amis, lui envoyèrent faire un compliment, & qu'ils l'iroient voir. Il les pria de n'y point venir. M^e. la Maréchale d'Humieres y alla, qui n'étoit pas son amie particuliere; il ne sortit pas de chez elle, & me mandoit toujours qu'il ne voyoit personne.

Quand elle revint, elle me vint voir à Choisy où j'étois, elle dîna avec moi, y resta toute la journée, & ne parla que de tout ce qu'elle avoit fait à Bourbon, de la compagnie qui y étoit; elle n'osa nommer M^r. de Lauzun: elle parla fort de M^e. de Nogent, qu'elles dînoient les unes chez les autres avec leur compagnie. A tout cela je ne lui disois rien, & elle s'en alla sans que je lui fisse aucune question. Elle ne garda pas le même silence à son égard chez M^r. de Louvois; elle lui conta à dîner, que M^r. de Lauzun étoit dans la plus grande fanté du monde, qu'il n'avoit pas pris les eaux, qu'il disoit que sa poitrine étoit plus malade que son bras, que l'on savoit qu'il n'avoit fait le malade que pour sortir de Pignerol, qu'il étoit gai, & tenoit des discours qui faisoient connoître qu'il espéroit de rentrer dans sa Charge, & de venir servir son quartier. On peut juger si ces discours me plaisoient. M^r. de Luxembourg étoit sorti de la Bastille, & étoit dans une de ses Terres. Il arriva une fort plaisante histoire. M^r. de Belzunce, beau-frère de M^e. de Nogent, qui avoit été la voir, passa à Choisy à son retour; je lui demandai s'il avoit bien des lettres pour Paris, il me nomma les gens pour qui il en avoit, entr'autres la Maré-

chale d'Humieres. Je lui dis : Donnez-la-moi, je la lui enverrai ; il crut ne me la devoir pas refuser , & que M^r. de Lauzun n'y trouveroit point à dire. Quand il fut parti , je l'ouvris ; je trouvai une lettre pleine de tendresse ; il lui parloit d'un livre qu'elle lui avoit donné , qu'il le baisoit mille fois le jour , parce qu'il ne la voyoit plus ; c'étoit la seule consolation qu'il espéroit d'elle & de ses soins. Je brûlai cette lettre , & il me fit pitié de croire qu'elle pût lui être utile.

La veille de la St. Jean , je m'en allois monter en carrosse pour aller à Versailles ; Monseigneur arriva qui venoit de la chasse , & qui mouroit de faim : heureusement il restoit encore quelques Officiers. Après avoir mangé , il me dit : Si vous voulez me mener avec vous , je n'ai pas mon carrosse , & je suis fort las : je me trouvai fort heureuse d'avoir cet honneur-là ; M^r. le Prince de Conti étoit avec lui & M^r. de Vendôme , je ne me souviens plus des autres. Quelqu'un lui proposa de s'en aller par eau au feu de la St. Jean à l'Hôtel-de-Ville. Je frondai fort cette proposition , croyant que le Roi ne l'auroit pas agréable ; je lui dis qu'il n'étoit pas assez bien habillé pour se montrer au Public , qu'il n'avoit que quatre ou cinq Gardes , que

cela n'auroit pas de dignité. Il goûta ce que je lui dis, & vint avec moi ; M^r. le Prince de Conti, M^r. de Vendôme, & quelques autres s'en allerent par eau, & le reste se mit dans le carrosse de mes Ecuyers.

Arrivée à Versailles, je m'en allai droit chez M^e. de Montespan, qui me dit : Vous serez bien étonnée de la nouvelle du jour, on a mandé M^r. de Luxembourg pour servir son quartier ; quand je l'ai su, j'ai dit tout ce que je devois dire. Qui auroit cru après tout ce qui est arrivé, que le Roi eût voulu qu'il se mît auprès de sa personne ? Elle m'avoit dit souvent pendant qu'il étoit en prison : Voici une affaire heureuse pour M^r. de Lauzun, cela le fera rentrer dans sa Charge. Je fus fort affligée, j'avois toujours compté là-dessus, & il y comptoit beaucoup aussi : j'envoyai querir Baraille toute la nuit, le matin j'envoyai chercher M^r. Colbert, à qui je dis tout ce que peut dire une personne qui croit que l'on doit tout faire pour elle, & pour qui on ne fait rien. M^r. Colbert me dit : On n'a point du tout parlé de la Charge, on n'a pas cru que M^r. de Lauzun parut y songer. Comme la faison de Bourbon fut passée, il fallut qu'il allât en quelque lieu pour y pou-

voir retourner l'autre , on l'onvoya dans la Citadelle de Châlons-sur-Saone ; on me donna le choix de deux ou trois lieux. Comme celui-là étoit plus près & plus beau que les autres , je le choisis , il en fut fâché quand je le lui mandai. Je lui mandai aussi ce qu'avoit dit la Maréchale d'Humieres , & qu'on trouvoit ridicule qu'il l'eût vue souvent. Il dit qu'il n'en étoit rien , & qu'on se l'étoit imaginé. Quand Madame de Nogent revint de Châlons , elle le défavoua. Je l'ai fort peu vue depuis ce temps. Quand il fut le retour de M^r. de Luxembourg , il fut au désespoir. Il se conduisoit aussi mal à Châlons qu'il avoit fait à Bourbon , il envoyoit prier tout le monde de l'aller voir , & tout ce qui passoit & revenoit à Paris , hommes & femmes. M^e. la Comtesse de Camilly , qui étoit une bonne femme , une joueuse dont l'esprit & le jugement ne sont pas exquis , ne me parloit que de lui , qu'elle lui écrivoit , qu'elle en avoit reçu des lettres ; j'entendois tout cela avec bien de la peine. La saison de Forges vint , j'y allai , je vins prendre mes eaux à Eu. Dès qu'elles furent achevées , je m'en retournai , occupée seulement à travailler à mettre Monsieur de Lauzun en liberté tout-à-fait.

Lorsque je passai à Paris pour aller à Choisy, j'appris que M^{lle}. de Blois, qu'on avoit menée à Bourbon, y étoit malade à l'extrémité, & que M^e. de Montespan y étoit allée en relais, & y avoit mené M^r. Fagon en qui elle avoit grande confiance : je ne fais même s'il n'y étoit pas allé avec la Princesse, elle étoit fort délicate ; elle mourut ; elle étoit la plus jolie du monde, elle avoit beaucoup d'esprit & de la beauté. M^r. de Lauzun fit sa cour à M^e. de Montespan. J'allai à Fontainebleau, où j'arrivai le même jour qu'elle ; elle me parla fort de M^r. de Lauzun, quoiqu'elle fût affligée. Elle me dit que le Roi avoit eu fort agréables les soins qu'il avoit eus de M^{lle}. de Blois & d'elle. On parla en ce temps-là d'un voyage que le Roi alloit faire en Allemegne. M^r. Colbert me vint proposer de suivre la Reine, je ne le voulus pas : on me dit qu'il y avoit beaucoup de petite-vérole par les chemins, & je crains fort ce mal. Il vint un Courier de la part de Maupertuis, & M^r. de Lauzun m'en envoya un pour savoir où il iroit au fortir de Bourbon : on lui marqua Nevers qu'il ne vouloit pas, il alla à Amboise. Le Roi partit, & je retournai à Choisy. Je croyois à mon arrivée trouver Baraille que j'avois vu à mon départ de Fontainebleau ; com-

me c'est un garçon d'une grande piété & très-détaché du monde, & qu'il disoit souvent que quand M^r. de Lauzun seroit parti il se retireroit, je crus qu'il s'en étoit allé; je fus dans une douleur terrible tout le lendemain, je sus qu'il avoit suivi le Roi à son voyage. Avant de partir de Fontainebleau, M^e. de Montespan m'avoit fort pressée de déclarer la donation que j'avois faite, le temps d'y faire cette formalité alloit expirer; je ne voulois consentir à rien que M^r. de Lauzun ne fût venu, je m'étois mise en colere contre elle, & nous étions séparées bien d'ensemble. Le Roi permit que je donnasse du bien à M^r. de Lauzun; d'abord il fut dit de lui donner Châtelleraut & quelques autres de mes terres du voisinage: il n'en voulut pas, il aimeroit mieux le Duché de St. Fargeau qui étoit lors affermé 22000 liv. la Ville & Baronnie de Tiers en Auvergne, qui est une des plus belles terres de la Province de la valeur de 8000 livres, & 10000 livres de rente par an sur les Gabelles du Languedoc: au-lieu d'être content, il se plaignit que je lui avois donné si peu qu'il avoit eu peine à l'accepter.

Le Roi fut à Vitry que Strasbourg étoit rendu, & que M^r. de Louvois y avoit fait entrer les troupes. Je ne dirai rien de ce

voyage, on en fait les particularités; & n'avoit plus rien à faire puisque Strasbourg étoit sans l'obéissance du Roi. Baraille me vint trouver, il alla voir M^e. de Montespan, qui l'entretint plus qu'elle n'avoit fait à Fontainebleau, où j'avois remercié le Roi de la bonté qu'il avoit de trouver bon que je donnasse 40000 liv. de rente à M^r. de Lauzun. Dans la conversation qu'il eut avec elle, elle lui dit que M^r. de Lauzun n'étoit pas content, & qu'il falloit faire ce que l'on pourroit pour me faire donner jusqu'à 100000 liv. Baraille lui dit qu'il ne croyoit pas que je le fisse, & qu'il ne m'en resteroit guere; que les gens qui ont été en faveur, à qui rien ne manque, croient qu'il n'y a qu'à donner. Baraille ne me dit cela qu'après le retour de la Cour, que M^e. de Montespan lui en avoit fortement parlé à Vitry. Pendant le voyage de la Cour, je demurai à Choisy: le Roi m'écrivit qu'il me prioit de vouloir déclarer ce que j'avois fait pour le Duc du Maine, avec un si grand empressement & des manieres si tendres, que je ne pus m'en défendre, & m'ordonnoit d'aller au-devant de lui à Villers-Cotterets qui est une maison du Duc de Valois. Cette nouvelle se divulgua, & fut mise dans les gazettes. Les uns admirerent ce que

j'avois fait, les autres le blâmerent : les amis de M^e. de Montespan, & les gens de la Cour qui étoient à Paris, m'en vinrent faire compliment, M^r. d'Etampes & M^r. le Duc de Noailles furent des premiers. J'allai à Villers-Cotterets, le Roi me reçut à merveille, & me dit que Monsieur, à qui il avoit dit l'affaire devant que de la dire à tout le monde, l'avoit fort bien prise ; & qu'il lui avoit dit que tout ce qui feroit agréable au Roi, & ce que l'on fera pour lui plaire, lui feroit toujours plaisir. Il me tint le même discours, & qu'il m'avoit toujours aimée sans intérêt. M^e. de Maintenon me dit que le Roi lui avoit dit (il y avoit long-temps que je ne lui avois pas fait l'honneur de lui parler, elle n'avoit osé commencer) qu'elle me supplioit de croire que cela lui feroit un tel attachement à mon service, que j'aurois tout sujet de croire qu'elle n'auroit jamais d'autre application que de me servir, & reconnoître en tout ce qui dépendroit d'elle les obligations que M^r. du Maine m'avoit ; qu'elle l'avoit nourri ; qu'elle n'aimoit rien mieux que lui ; que présentement elle osoit dire qu'elle m'aimoit davantage ; & que c'étoit aimer ce qui me devoit être uni comme mon enfant. Elle me tint tant de discours honnê-

tes, reconnoissants & tendres, qu'ils passoient mon attente. Le Roi me dit : Je m'en vais déclarer un fils & une fille que j'ai ; on dit que ce sont deux jolis enfants, entr'autres le garçon, ce sont deux créatures attachées à vous, & que l'on élèvera à reconnoître les obligations qu'ils vous ont, ils vous divertiront, vous aimez les enfants, & eux & moi nous ne devons songer qu'à rendre votre vie agréable. On vint le lendemain coucher à Dammartin, d'où M^e. de Montespan partit de bon matin pour aller voir M^r. le Comte de Toulouse & M^{lle}. de Blois ; elle me dit le soir que j'en serois contente. On les mena à St. Germain, le Roi me dit à dîner qu'ils étoient venus, & que je les trouverois jolis : j'y allai à la sortie de table, j'en fus fort satisfaite. Le Comte étoit beau comme les Anges, un peu farouche, il n'étoit pas accoutumé à voir le monde, il vouloit être toujours sur le bras de son valet-de-chambre, & il lui disoit : Picard, ne m'abandonnez point. On les mena chez la Reine, qui les trouva fort jolis, & dit : M^e. de Richelieu disoit qu'elle répondoit de ce qui se passeroit, voilà les fruits de cette caution ; l'on trouva cela fort plaisant. La Reine disoit souvent de ces plaisanteries : si elle avoit été aussi à la mode

que M^e. la Dauphine le fut d'abord, on en auroit fait plus de cas, & on lui auroit trouvé de l'esprit.

Je reçus des lettres de M^r. de Lauzun, qui étoit à Amboise, qui pressoit fort pour revenir. Il disoit que l'air où il étoit le tuoit, qu'il ne savoit pas pourquoi on l'avoit choisi, & qu'il s'y ennuyoit, qu'il ne voyoit personne, & que si Dieu ne l'assistoit, il feroit pis qu'à Pignerol. J'en parlois souvent à M^e. de Montespan & à M^r. Colbert, qui me disoient: Il faut avoir patience. On savoit tout ce qu'il faisoit, on trouvoit sa conduite ridicule; la Marquise d'Alluye étoit reléguée-là; son mari en étoit Gouverneur, il ne bougeoit de chez eux, & cependant il m'écrivoit qu'il ne la voyoit point, & qu'elle lui étoit insupportable. Force gens de Paris qui ont des maisons en ce pays-là, & qui étoient allés pour les vacances, avoient toujours vu M^r. de Lauzun chez eux; il s'y donnoit des airs galants avec les femmes; & tout ce qui pouvoit les tourner en ridicule, il ne manquoit pas de le faire. Le Roi consentit qu'il revint, & qu'il le vit une fois seulement, qu'il demeurât à Paris & par-tout où il voudroit, hors à la Cour. C'étoit une grace; & moi qui craignois qu'il n'eût pas une bonne conduite, j'ai

mois mieux qu'il ne revînt pas. M^e. de Montespan disoit : Il faut à la Cour toujours prendre, tout y vient l'un après l'autre. Baraille l'alla encore querir avec dessein de lui bien dire tout ce qu'il avoit à faire pour ne manquer à rien; toute la Cour me vint voir pour m'en faire compliment. M^r. de la Feuillade me parla d'une maniere bien sincere & de bonne foi. Il me dit : Tout le monde se vient rejouir avec vous du retour de M^r. de Lauzun, & pour moi je crains que son état n'empire, s'il ne le fait ménager; s'il fait bien, après avoir vu le Roi, il ne vous verra pas, il s'en ira à St. Fargeau jusqu'à qu'il plaise au Roi qu'il revienne tout-à-fait auprès de lui : il ne doit avoir de véritable joie qu'en ce temps là : il est à craindre que le Roi ne lui ait pas tout-à-fait pardonné; si vous êtes de mon avis, tout ira mieux pour vous; si vous ne l'êtes pas, tant pis. Je lui dis : J'en suis, je vais lui écrire tout-à-l'heure. Je lui envoyai un courier; il me manda que quand on étoit en liberté après une longue prison, on étoit bien-aïse d'en jouir, & que de s'en aller dans une campagne sans compagnie, c'est à quoi il ne pouvoit se résoudre. Sa réponse ne me plut pas, il ne vînt pas si vite qu'il auroit dû, je croyois

qu'il viendrait en poste ou en relais : il dit que sa santé étoit si affoiblie depuis sa prison, qu'il n'étoit plus fait comme les autres. Baraille vint devant, & dit qu'il arriveroit le lendemain ; & si le Roi le trouvoit bon, qu'il iroit descendre chez M^r. de Noailles : on l'approuva. Baraille me dit qu'il iroit loger chez Rollinde à Paris, jusqu'à ce qu'il eût pris ses mesures. Le Roi devoit aller dîner à Versailles le jour qu'il arriva. M^e. de Montespan me dit que le Roi lui avoit dit de me dire que si je n'y voulois pas aller, je pouvois demeurer & même voir M^r. de Lauzun avant qu'il eût vu le Roi, que je ferois peut-être bien-aïse de l'entretenir. Sur quoi je me recriai qu'il faudroit que je fusse folle d'en user ainsi, & que l'on se moqueroit bien de moi & avec juste raison. Nous allâmes dîner à Versailles, le Roi fut de fort bonne humeur, l'on joua des bijoux, des hardes au trou-madame, j'en gagnai, on demeura fort tard, & on ne revint qu'aux flambeaux. Lorsque j'arrivai chez M^e. de Montespan, où M^r. de Lauzun vint après avoir vu le Roi, il avoit un vieux juste-au-corps à brevet qui lui servoit avant sa prison, (on les change tous les ans) trop court, & presque tout déchiré, une vilaine perruque. Il se

jetta à mes pieds, me remercia fort, il fit cela de bonne grace, puis M^e. de Montespan nous mena dans son cabinet; vous ferez bien-aïses de parler ensemble; elle s'en alla, & je la suivis. M^r. de Noailles dit: Il faut aller chez Monseigneur & Madame la Dauphine, Monsieur & Madame. Je demeurai encore un moment chez M^e. de Montespan, d'où j'allai à ma chambre, il y vint à 9 heures trois quarts, il me dit que l'on ne pouvoit pas avoir été mieux reçu qu'il l'avoit été de tout ce qu'il venoit de me nommer, que c'étoit à moi qu'il en avoit l'obligation, qu'il ne lui pouvoit jamais arriver de bien que par moi, de qui il tenoit tout; il me tint des propos bien gracieux, il avoit raison d'en user ainsi. Je ne disois mot, j'étois étonnée: Baraille étoit en tiers, on me vint dire que la viande étoit portée, je m'en allai. Madame la Dauphine & Madame vinrent à moi, & me dirent qu'elles avoient fort regardé M^r. de Lauzun, qu'elles le trouvoient parfaitement bien fait, qu'il plaisoit, & mille douceurs qui étoient des flatteries pour lui; que ce qu'il leur avoit dit étoit d'un tour agréable & d'un air distingué. Je leur dis qu'il étoit fort changé, qu'il avoit eu tant de maux, sans celui de sa prison, que l'on

changerait à moins, & qu'il étoit si étonné que l'on ne devoit pas prendre garde à ce qu'il disoit, & qu'elles lui rendoient justice de dire du bien de lui. Il m'avoit paru être charmé de la manière dont elles lui avoient fait l'honneur de le traiter. Le Roi n'en dit pas un mot; Monsieur m'en parla fort obligeamment & tout le monde. Je m'informai le matin s'il étoit parti bientôt après être sorti de ma chambre, l'on me dit que non, & qu'il avoit été chez M^r. de Louvois, où il avoit demeuré depuis 10 heures & demie jusqu'à minuit, qu'il avoit été ensuite chez M^r. Colbert. Je trouvai M^e. de Maintenon le lendemain chez la Reine, à qui je demandai si elle avoit trouvé M^r. de Lauzun bien changé. Elle me dit : Il ne m'a pas fait l'honneur de me venir voir. Je lui dis : C'est que le Roi étoit chez vous. Elle me dit : Il auroit pu y venir; quand il a été sorti, il est allé chez M^r. de Louvois, il est plus habile de chercher ces gens-là que moi : elle ne me parut pas contente de lui, ce qui me fâcha. Je le dis à M^e. de Montespan, qui me dit : Laissez-le faire, il fait bien ce qu'il fait, & j'ai grande peur qu'il ne fasse pas toujours ce que vous lui direz; ainsi mettez-vous l'esprit en repos. Je lui demandai ce que le Roi en



avoit dit, & s'il en étoit content. Il me le paroît assez, & il ne le trouve pas changé en rien de ses manieres flatteuses; il s'est jetté dix fois à ses pieds, enfin, il le trouve de même. Je lui dis que j'étois étonnée de ce qu'il avoit été si long-temps chez Monsieur de Louvois. Quoi! en êtes-vous encore-là, me dit-elle, de vous étonner de pareille circonstance? En ce temps-ci il ne se faut étonner de rien. A deux jours delà, elle me dit: On s'étonne que vous n'alliez point à Paris, vous y pourrez aller sans qu'on le trouve à dire, cela feroit trop affecté de n'y pas aller.

Je demeurai encore à St. Germain 4 jours après l'arrivée de M^r. de Lauzun: je m'en allai à Choisy sans lui rien mander, il y vint le lendemain au matin avec Baraille & la Hilliere. Il commença sa conversation par me dire: J'ai été étonné de voir la Reine toute pleine de rubans de couleur à sa tête. Vous trouvez donc étrange que j'en aye, moi qui suis plus vieille? Il ne dit rien; je lui appris que la qualité faisoit que l'on en portoit plus long-temps que les autres, que je n'en prenois qu'à la campagne & en robe de chambre. Je connus que l'esprit de critique qu'il avoit avant sa prison, n'étoit pas

changé. Il faisoit très-beau, nous nous promenâmes fort, il étoit de très-belle humeur. Sur les 5 heures il dit : M^r. Colbert, que je n'ai pas encore vu, m'a donné rendez-vous à 7 heures, il ne le faut pas manquer. Je le grondai de ne l'avoir pas vu plutôt, & d'avoir été trois heures avec M^r. de Louvois. Il me dit : Je n'y ai été qu'un quart-d'heure; & comme il n'est pas de mes amis, j'ai plus de mesures à garder avec lui. Je lui reprochai de n'avoir pas été chez M^e. de Maintenon, & ce qu'elle m'avoit dit. Je n'ai osé y aller si tard; à son départ il dit : Je suis au désespoir de m'en aller, je suis enchanté de Choisy, j'aurai l'honneur de vous voir ce soir, je reviendrai ici à 8 heures. Baraille vint me faire ses excuses de ce qu'il n'étoit pas revenu, qu'il s'étoit trouvé si las, lui qui étoit désaccoutumé de marcher, qu'il n'en pouvoit plus, qu'il s'alloit coucher. Je dis à Baraille : Est-ce de bonne foi? Il me dit : Je le crois. Je le laissai chez Rollinde : le lendemain matin il vint au Luxembourg, il y avoit beaucoup de monde, je ne lui parlai presque point; il me dit seulement : Je m'en vais chez M^r. le Prince qui est ici, que je n'ai pas encore vu, & je viendrai tantôt avant que vous partiez, pour vous rendre compte de la visite que

je fis hier à M^r. Colbert. Après qu'il fut forti, M^e. de Langlée & M^e. de Valentinois, ses bonnes amies, vinrent. Je leur dis : Vous avez été bien-aîsés de revoir M^r. de Lauzun. Elles dirent que je le pouvois croire, & que depuis qu'il étoit arrivé, il avoit dîné & soupé chez elles. M^e. de Langlée dit : Hier au soir il vint chez moi, & se jetta dans une chaise, & disoit : Je me meurs ; si Mademoiselle demeuroid ici, & qu'elle me fît promener tous les jours autant que j'ai fait aujourd'hui, je mourrois ; il ne se pouvoit remuer ; j'avois soupé, on lui porta une compote, il fallut le faire manger avec une fourchette, il ne pouvoit pas lever les bras. Ce discours & cette visite après ce qu'il m'avoit mandé, me surprirent un peu, je vous l'avoue ; ensuite elle dit : Nous devons aller souper chez M^e. de Louvois ce soir ou demain, je prends soin de l'aprivoiser, il me paroît bien sauvage. C'est une grande charité, lui dis-je, je crois que vous n'aurez pas grande peine : sur cela je changeai mon dessein d'aller à St. Germain ; après la Messe, je dis, j'ai un peu de vapeurs, je ne m'en irai que demain après dîner. Il vint : Je lui dis que je m'étois trouvée mal, & que je demeurerois ici : vous ne ferez pas bien, il y a deux jours que vous

en êtes partie, que dira-t-on qui vous arrête ici? On dira ce que l'on voudra, j'en ai assez fait pour ne me pas contraindre, & pour contraindre les autres: je vois bien qu'en ce monde on se moque des gens qui font du bien, & qu'on s'ennuie avec eux; cependant il n'importe. Il fut embarrassé, puis je lui demandai: Comment vous portez-vous? Hier au soir vous fûtes vous coucher sitôt que vous fûtes sorti de chez M^r. Colbert, à ce que Baraille me vint dire de votre part? Assurément, j'étois dans mon lit à 9 heures. Vous vous levâtes donc pour aller chez M^e. de Langlée? Vous y étiez à dix. Quel conte! dites-lui de n'en pas faire. C'est elle & M^e. de Valentinois qui sont venues ici, qui m'ont conté la lassitude où vous étiez, & la joie que vous aviez que je m'en allois aujourd'hui. Il fut fort embarrassé, & je repris la conversation. Vous avez été chez M^r. Colbert, en avez-vous été fatigué? Vous lui avez de l'obligation. Cette plaisanterie durera-t-elle long-temps, dit-il? Tant qu'il me plaira, je suis en droit de dire tout ce que je voudrai, & vous en obligation de l'écouter. La Comtesse de Fiesque étoit chez moi, il l'appella, on changea de propos. Il me demanda à voir mes pierreries, je les lui

montrai ; on s'amusa , & il me parut qu'il avoit beaucoup d'impatience de s'en aller ; souvent il disoit qu'il n'étoit plus propre pour la Cour , qu'il ne se pouvoit tenir debout ni marcher. Il ne se souvenoit plus que Baraille & moi savions qu'il n'avoit jamais eu mal au bras , il se le prenoit , & disoit : Que je sens de douleur ! Je m'en allai le lendemain à St. Germain à son grand contentement ; lorsque j'arrivai , M^e. de Montespan me demanda de ses nouvelles , je lui contai tout. Elle me dit , qu'il ne nous donne pas de ses façons , elles ne feroient plus de mise , après avoir eu le temps de faire réflexion sur ce qui s'est passé. M^e. de Nogent venoit peu chez moi au prix de ce qu'elle avoit accoutumé , elle étoit fort fâchée de ce que je n'étois plus contente d'elle , & de ce que je l'avois exclue d'avoir part au bien que j'avois fait à M^r. de Lauzun. Le contrat portoit que ce bien n'iroit qu'à ses freres , & que les filles n'en auroient rien. J'appris que dans les voyages qu'elle avoit faits depuis Lyon jusqu'à Châlons , il la grondoit tous les jours avec des manieres outrageantes devant ceux qui le gardoient. Ce fut au dernier voyage de Bourbon que les Mousquetaires le quitterent , il alla tout seul à Amboise. Il avoit eu beaucoup

de démêlés avec Maupertuis , qui avoit souffert ses mauvaises humeurs avec beaucoup de patience ; je le remerciai quand il arriva, de n'en avoir rien dit au Roi. Je venois quelquefois à Paris , où je demourois peu. Monsieur de Lauzun venoit tous les jours chez moi un moment le matin , & jouoit le soir ; il me pressoit toujours fort de parler au Roi pour son retour auprès de sa personne , & quand je retournois j'en faisois de grandes instances à M^r. Colbert. M^e. de Montespan me disoit : Puisque M^r. Colbert s'en mêle , il est bien plus propre à parler au Roi que moi ; ce n'est pas que je veuille m'excuser de le faire , je n'ai rien tant à cœur que de vous plaire. M^r. Colbert me disoit toujours : Laissez-moi faire , je prendrai mon temps , dites bien à M^r. de Lauzun de se bien gouverner. Il m'avoit conté les sujets qu'il avoit de se plaindre de M^r. Fouquet , dont il disoit pis que pendre , & de sa femme & de sa fille , pour me faire croire qu'il étoit mal avec elles. Pelisson & le Maréchal de Créquy furent comme il en parloit ; ils dirent à Baraille : Il le faut accommoder avec M^e. Fouquet , Mademoiselle l'aura-t-elle agréable ? Il me le dit , M^r. de Lauzun me dit aussi que le Maréchal lui en avoit parlé ; je trouvai cela fort à pro-

pos, & j'entendois avec peine qu'il insultât la mémoire d'un malheureux, qui étoit beau-pere de M^r. de Charôt qui avoit toujours été son ami, & qui en avoit usé à merveille pour lui pendant sa disgrâce. M^e. Fouquet est petite-fille d'un Surintendant de mon pere nommé Villemareuil, de la famille des Castille, gens que je considérois. Il se raccommoda, & me dit : J'ai été chez M^e. Fouquet, vous l'avez voulue, voilà qui est fait. Il se plaignoit toujours de ses maux, qu'il se mouroit; il se portoit pourtant à merveille. La Semaine-sainte arriva, j'allai de St. Germain à Paris; M^e. de Montespan y vint aussi, je devois m'en retourner le Mardi, & elle aussi. M^r. de Lauzun vint comme je sortois de la Messe, & me dit : Je viens de chez M^e. de Montespan, elle s'en retournera avec vous aujourd'hui, elle va dîner ici. Elle arriva un moment après: elle dit : Il faut aller à Ténèbres aux Minimes de Chaillot, & on se promenera s'il fait beau. J'en convins, elle se tourna vers M^r. de Lauzun : Vous y viendrez. Elle étoit de fort belle humeur, & M^r. de Lauzun aussi. Nous fîmes notre voyage, on trouva Ténèbres commencées, tout-à-coup il prit des vapeurs à Madame de Montespan, elle sortit pour aller au jar-

din; les Minimes dirent qu'elle n'y pouvoit pas entrer sans moi, & M^r. de Lauzun me vint querir. Nous nous y promenâmes bien deux heures par un froid enragé, M^e. de Montespan disoit toujours que l'on arriveroit de trop bonne heure à St. Germain; M^r. de Lauzun se plaignoit qu'il en mourroit: la conversation roula sur beaucoup d'articles, il se mit en colere, & dit qu'il étoit le plus malheureux homme du monde que je me fusse mêlée de ses affaires; que s'il étoit sorti sans moi, comme il étoit sur le point de faire, il auroit conservé sa Charge, & qu'il sortoit comme un misérable. M^e. de Montespan lui dit: Que voulez-vous dire, & quelle humeur vous prend? Vous ne seriez jamais sorti sans Mademoiselle, & on n'auroit jamais songé à vous sans elle: elle se fâcha contre lui, & moi aussi. Tout-d'un-coup elle se mit à rire, & se tourna de mon côté, & dit: Quand les gens ont été long-temps en prison, ils croient ce qu'ils ont rêvé; il faut pardonner à M^r. de Lauzun ses rêveries; d'ici à quelque temps il reviendra dans son bon sens, s'il veut suivre son humeur que je connois, & que vous ne connoissez pas. Si vous l'aviez connu, vous n'auriez pas fait tout ce que vous avez fait; ainsi il ne lui faut

pas pardonner. M^r. Colbert, qui étoit chargé de travailler à ses affaires, c'est-à-dire, de voir avec Baraille ce qu'il lui falloit pour le prix de sa Charge, les ar-rérages de ses appointements, & celle de Gentilhomme au Bec-de-Corbin de la pension de 9000 liv., l'avoit envoyé quer-rir, & il étoit à St. Germain : il fut fort effrayé quand je l'envoyai chercher à mon arrivée pour lui dire tout ce qui s'étoit passé. J'oubliois ce que M^e. de Montespan lui avoit dit : Sans Mademoi-selle qui s'en est mêlée, seriez-vous payé de tout ce que je viens de dire, qui monte à des sommes immenses ? Le Roi le fait à sa considération : on n'a pas coutume d'en user ainsi après les grandes disgraces. On ne peut exprimer l'étonnement où étoit Baraille, il avoit beaucoup d'empresse-ment que ses affaires fussent finies, son dessein étoit de se retirer, & de dire à M^r. de Lauzun : Je ne suis plus utile à votre service, j'ai fait tout ce que j'ai pu, j'ai exécuté les ordres de Mademoiselle, je ne me veux plus mêler de rien, j'aurai l'hon-neur de vous voir de temps en temps. Je combattois toujours ce dessein, je vou-lois qu'il demeurât auprès de M^r. de Lauzun, je ne pouvois l'y faire résoudre. Il m'avoit promis qu'il demeurerait tou-jours

jours auprès du Luxembourg où il logeoit, & qu'il viendrait quand je l'envoyerois avertir, & à Choisy quand je le lui commanderois. M^r. de Lauzun m'avoit dit quelquefois sur mes affaires : Il me semble que vous devriez tenir un conseil toutes les semaines, & me faire l'honneur de m'y appeller; Baraille y feroit, au moins on saura comme nous sommes ensemble. Je lui disois : Vous êtes un plaisant homme-d'affaires; il est vrai que j'ai assez de confiance en vous pour les dire, il seroit ridicule d'en user d'une autre manière que celle que j'ai eue jusqu'ici. Il fut tout le soir à lamenter, & à tâcher que je ne prisse pas garde à tout ce que M^r. de Lauzun avoit dit. On me vint dire que le souper du Roi étoit arrivé. Le lendemain il vint à ma chambre avant que le service se fît le Jeudi-saint, pour me dire que M^r. Colbert avoit achevé toutes les affaires de M^r. de Lauzun, qu'il en portoit toutes les expéditions; il y en avoit pour 980000 liv.; il m'en a l'obligation, il en sera parlé dans la suite, on me l'a assez reproché. Je revins le Vendredi à Paris pour y faire mes Pâques : je vis Baraille le soir, qui me dit qu'il ne savoit si M^r. de Lauzun viendrait, qu'il étoit aux Peres de la Doctrine Chrétienne fort enrhumé. Il

vint un moment après , & ne se souvenoit plus de tout ce qu'il avoit fait le Mercredi mal-à-propos ; il ne parla que de son rhume & de faire ses Pâques : il dit à Rollinde , de demander permission au Curé de Saint-Germain qu'il les pût faire chez ces Peres où il étoit : il parla fort de Dieu , & paroissoit dans une fort grande dévotion , & fit sa visite courte. Le lendemain j'allai le matin & l'après-dîner à ma Paroisse ; au retour je le trouvais avec Baraille , il s'étoit fort promené dans le jardin , il me parut fort en méchante humeur , & Baraille fort triste. Jé lui dis : Voilà vos affaires finies , vous aurez bien de l'argent. Il se mit à jurer qu'il n'en avoit que faire ; qu'il jetteroit volontiers toutes ses assignations dans la riviere ; qu'il aimeroit mille fois mieux sa Charge ; que dans un traité qu'il avoit commencé du temps de M^r. Fouquet , on lui promettoit de la lui rendre , & que l'on recommençoit tout de nouveau lorsque Baraille arriva pour le faire sortir ; qu'il ne douta point qu'après avoir tant donné , je n'eusse obtenu sa Charge , & qu'il avoit tant dit à Baraille quand il alla à Pignerol : Point de liberté sans cela. Je lui dis : Vous n'avez point de mémoire , ou vous m'avez caché ce traité ; vous

m'avez souvent dit que pendant votre prison, vous n'aviez nul commerce, & que vous ne saviez pas pourquoi on ne s'étoit pas plus donné de soin pour sauver votre Charge ; lorsque vous sortîtes de quartier la dernière fois, vous disiez que vous en étiez las, que vous aviez les jambes tout écorchées d'être toujours à cheval après une caleche. Il se mit à jurer, & à dire qu'il n'y avoit que des coquins qui tinssent de tels discours. Je lui dis : Je suis donc une coquine, c'est à moi que vous l'avez dit. Il s'emporta fort, je ne savois contre qui c'étoit, ni ce qu'il avoit. Il n'y avoit que Rollinde, Baraille & moi ; cela dura long-temps. Quand il ne parla plus, je lui dis : Vous devez être las d'avoir tant parlé & si mal-à-propos ; il faut que j'aye bien de la bonté pour vous, & que vous soyez bien persuadé, comme vous avez lieu de l'être, de l'attachement de Baraille & de Rollinde, pour faire une telle vie. Il se radoucit sur l'attachement qu'il avoit pour le Roi, sa tendresse & son amitié pour lui le troubloient toutes les fois qu'il songeoit qu'il en étoit éloigné. Je lui dis que ce n'étoit pas le moyen de s'en rapprocher que de paroître toujours emporté comme par le passé ; je lui fis une correction fort douce & fort bonne,

dont il avoit un fort grand besoin, & qu'il reçut fort bien. Je m'en retournai à Saint-Germain le jour de Pâque sur les 6 heures. Je reçus un paquet de Rollinde où étoit un paquet de Baraille; il me mandoit que la lettre qu'il m'envoyoit m'en diroit plus qu'il ne m'en pouvoit dire; que Baraille étoit parti; qu'on ne favoit où il étoit allé; qu'il étoit au désespoir; que M^r. de Lauzun l'étoit allé chercher. Je lus sa lettre, il me demandoit pardon s'il s'étoit retiré sans prendre congé de moi; qu'il croyoit que je n'en ferois pas surprise; qu'il m'avoit toujours dit que dès qu'il ne feroit plus utile à M^r. de Lauzun, il se retireroit; qu'il étoit temps de songer à son salut; qu'il ne s'étoit que trop occupé aux affaires du monde; qu'il prieroit Dieu sans cesse de me faire aussi grande dans le Ciel que je l'étois sur la terre, & que je me voulusse aider des talents qu'il m'avoit donnés pour le servir, pour le connoître, & pour songer plus à l'autre monde qu'à celui-ci. La plus belle lettre du monde & la plus touchante, dont je ne puis me souvenir sans pleurer; il me ramenoit tout le temps passé, où j'avois eu plus d'application à songer à mon salut; il me prioit de m'en ressouvenir, de remercier Dieu des chagrins qu'il m'avoit donnés,

de lui demander qu'il m'en fassé faire un bon usage. Que ne me desiroit-il point ? La grande habitude que j'avois à lui parler, & la grande confiance que j'avois en lui, lui donnoient lieu de me représenter mes défauts pour les corriger. Je suis au désespoir de n'avoir pas gardé cette lettre, il n'y a pas de livre de dévotion dont la lecture m'eût été plus utile. Je m'en allai chez M^e. de Montespan, j'y entrai les larmes aux yeux, elle me mena dans son cabinet, & je criai les hauts cris ; elle prit grand part à ma douleur, elle connut la perte que j'avois faite ; elle me dit : Il faut savoir où il est, & prendre une lettre de Cachet pour le faire revenir. Je montai en-haut après avoir essuyé mes larmes, & j'évitai de parler à personne qui pût entrer, dans la douleur où j'étois de peur de repleurer. Quand le Roi vint, il me demanda : Qu'avez-vous ? Vous avez les yeux comme une personne qui a beaucoup pleuré. Je lui dis que je le suppliois très-humblement de ne me point parler, de peur que je ne pleurasse encore, que Madame de Montespan lui diroit ce que c'étoit : il ne me dit plus rien.

Le lendemain Madame de Montespan approuva l'envie que j'avois d'aller à Paris, & me dit que le Roi l'envoyeroit quérir.

rir dès que l'on fauroit où il étoit, & que je faisois bien de m'en aller pour en être mieux informée. Je partis dès que j'eus diné, & à mon arrivée je pleurai fort avec Rollinde. La Hilliere vint, qui me dit qu'il avoit laissé M^r. de Lauzun le soir à Notre-Dame-des-Vertus, où il avoit trouvé Baraille qui avoit été fort surpris quand il les avoit vu entrer; que M^r. de Lauzun avoit fort pleuré, & Baraille aussi; qu'il ne témoignoît pas vouloir revenir; que M^r. de Lauzun y étoit demeuré à coucher, & qu'il espéroit de le ramener; que pour lui il ne l'espéroit pas. Dans ce temps-là, M^r. de Lauzun arriva, qui nous conta que le soir il croyoit l'avoir gagné; qu'il avoit couché dans sa chambre; que le matin il s'étoit levé comme il dormoit; qu'il étoit sorti, & que personne n'avoit su dire où il étoit allé. J'ai su que M^r. de Lauzun, lorsqu'il partit, avoit laissé dans le lit de Baraille un sac de mille pistoles, & que le sac fut rapporté chez M^r. de Lauzun avant qu'il arrivât chez lui; celui-ci paroissoit fort affligé: nous lamentâmes tous deux, je restai un jour à Paris, je m'en retournai à St. Germain. Le Roi alla à St. Cloud, où il resta 8 jours; j'allai un jour trois ou quatre heures à Paris, M^r. de Lauzun vint chez moi, M^e. la Mar-

quise de Lévi y vint. Il me dit : Ah ! la fâcheuse femme ! laissez-la là , afin qu'elle s'en aille. Je lui dis : Je lui vais parler , après cela elle s'en ira ; je vis sa belle-fille qui s'approcha de lui , & qui le traita comme une personne qui le connoissoit. Je demandai à Madame de Lévi : Vous connoissez M^r. de Lauzun depuis Bourbon ? Elle dit oui , & nous le voyons chez M^e. Fouquet. Elles s'en allerent. Il me dit : J'ai trouvé cette créature chez Madame Fouquet , elle me parle comme si je la connoissois. Le beau temps venu , j'allai à Choisy , même j'y fis quelque séjour pour m'y baigner. Un jour M^e. de Lévi me dit : M^r. de Lauzun a grande peur quand il me trouve ici , que je ne vous conte tout ce qu'il fait. Je lui dis : ConteZ-le moi , je n'en dirai rien. Lorsqu'il est arrivé ici , il a fait semblant d'être brouillé avec M^{lle}. Fouquet ; pour la mere elle étoit fort en colere contre lui ; il avoit dit que M^r. d'Autun étoit amoureux d'elle ; comme il me l'avoit dit , cela ne me paroissoit pas nouveau. Elle me dit mille biens de Madame Fouquet , & que ce n'étoit pas une personne à donner occasion de mal parler d'elle ; qu'elle étoit d'une solide vertu ; que sa fille n'étoit pas de même ; elle étoit au désespoir de ce qu'il ne bou-

geoit de chez elle ; que c'étoit M^r. le Maréchal de Créquy qui l'y avoit mené ; qu'elle ne le vouloit point ; qu'il y alloit les après-dînées , les soirs se promener avec elle ; que lorsqu'il entroit chez M^{lle}. Fouquet, il jettoit ses gants & son chapeau , & demandoit du chocolat , du thé , du café ; & quoique la mere pût dire , il y venoit tous les jours lorsqu'il revenoit de Choisy. Quand il alloit à la promenade , il disoit : J'ai mandé à Choisy que je suis malade ; que sa belle-fille lui contoit tout cela , & elle me disoit : Comment M^r. Rollinde ne fait pas tout cela ? Il s'en retourne les soirs chez lui à pied. (M^e. Fouquet logeoit au quartier St. Honoré ; quand il l'auroit su , il ne me l'auroit pas dit) Elle m'ajouta : Il meurt de peur que vous ne le fachiez. Je lui dis un jour qu'il disoit avoir été malade : Ne fûtes-vous pas hier prendre l'air auprès d'Auteuil avec M^{lle}. Fouquet ? Il étoit vrai qu'il y avoit été ; il fut dans un grand embarras. Un jour qu'il n'étoit pas venu à Choisy , & qu'il avoit été malade , & m'avoit envoyé faire des excuses , ceux de mes gens qui avoient été à Paris , me dirent qu'ils l'avoient vu tourner du côté de M^e. de la Fayette , & qu'après ils passerent devant la maison de cette Dame , & y avoient vu

le carrosse de M^r. de Lauzun & celui de M^e. de Montespan. J'envoyai à Versailles, & je priaï M^e. de Montespan de me mander quel mystere c'étoit, que j'avois appris que M^r. de Lauzun l'avoit été voir chez M^e. de la Fayette. Le lendemain M^r. de Lauzun vint à Choisy cômme je dînois, il vint avec la Comtesse de Fiesque. Il me dit : Je fus hier toute la journée au lit, je ne sortis point. Je lui répondis : Il faut se rejouir de votre guérison ; & tout de suite : M^e. de Montespan fut hier à Paris ; deux de mes gens la virent chez M^e. de la Fayette, j'ai envoyé un Page savoir de ses nouvelles : cela lui fit faire une mine. Dès que j'eus dîné, je montai en carrosse pour aller à Vêpres aux Camaldules, c'étoit le jour de ma naissance le 29 de Mai : il me suivit, puis il s'en alla à une maison d'un homme d'affaires de sa connoissance, & demanda si on ne vouloit rien mander à Paris. Je lui dis que non, à mon retour je le trouvai qui revenoit ; il dit qu'il n'y avoit personne, & revint à Choisy. Je reçus une lettre de Madame de Montespan, qui me manda qu'elle avoit la migraine, qu'elle ne pouvoit écrire. Dès qu'il eut vu le Page qui n'avoit point de lettre, il s'en alla, j'y renvoyai encore : elle me manda que

c'étoit un long détail qui ne se pouvoit écrire, qu'elle espéroit que j'irois bientôt à Versailles. Je jouois quand le Page arriva, j'allai lire la lettre dans mon cabinet. Comme je revins : Oferoit-on, dit-il, demander s'il n'y a rien de nouveau ? Je lui dis que non : il fut assez embarrassé tout ce jour-là. La Marquise d'Alluye vint qui joua avec moi ; au jeu elle parla fort d'Amboise, de tout ce qui lui faisoit des divertissements, qu'il avoit des promenades. Et elle disoit : C'est beaucoup pour un homme de la Cour. Croiroit-on que M^r. de Lauzun ne s'ennuyât pas dans une petite Ville ? Je disois : Il me mandoit bien tout cela, nous parlions souvent de vous. Elle recommençoit : Vous souvenez-vous de M^e. Tiquet que j'avois oubliée ? Elle étoit fort jolie, nous en avions encore quelques autres ; M^r. de Lauzun s'ajustoit ; il faisoit des merveilles, nous donnoit des collations, perdoit des discrétions, faisoit venir des bijoux de Blois ; cela n'avoit-il pas bon air ? Quand j'eus quitté le jeu, (elle étoit venue avec M^e. de la Force) elles s'en allerent. Lorsqu'elles sortirent, je leur dis : Dans votre route, allez conter la scène d'aujourd'hui à M^{lle}. Fouquet, vous ne mentez jamais. Le lendemain il revint ; dès le matin j'al-

lai à Versailles, il faisoit le miclos, & avoit un air de bonne humeur, afin de me prier à mon départ de parler à M^r. Colbert. J'allai à Paris par eau, & je dînai dans le bateau; il fit mille fingeries; le bateau étoit fort joli, peint, doré & meublé de damas cramoisi avec des franges d'or : le Roi me l'avoit donné, il avoit été fait au Havre, M^r. de Seignelay m'en avoit fort fait sa cour.

J'arrivai à Versailles, j'allai chez M^e. de Montespan, qui me dit que M^r. de Lauzun fouhaitoit commander l'armée en Italie, & qu'il seroit fort utile pour le service du Roi dans ce pays-là : il étoit fort des amis de M^e. de Savoye; elle n'étoit pas encore déclarée ouvertement, elle en vouloit aux Espagnols, elle avoit pourtant ménagé le mariage de son fils avec l'Infante de Portugal, plus pour demeurer la maîtresse en Savoye, que pour son avantage : bien des gens aimeroient mieux être Ducs de Savoye que Rois de Portugal. Le petit homme fut de cet avis, & n'y voulut pas aller; l'Ambassadeur venu à Turin pour l'y mener s'en retourna, & il reprocha à sa mere les raisons pour lesquelles elle se vouloit défaire de lui, qui n'étoient ni tendres ni respectueuses. Ainsi elle faisoit d'une pierre deux coups,

elle se procuroit des troupes du Roi, & se défendoit des Espagnols qu'elle avoit déobligés, & se donnoit la protection du Roi; & comme elle avoit fort connu M^r. de Lauzun, elle croyoit qu'il reviendrait en faveur, & qu'elle en auroit une grande protection. Elle en écrivoit fort pressamment à M^e. de la Fayette, & même avoit écrit à M^e. de Montespan, qui ne voulut pas recevoir la lettre. Elle dit : Quand vous aurez demandé permission à Mademoiselle, qu'elle l'aura bien voulu, & qu'elle s'en mêlera, vous ne pouvez jamais rien faire à la Cour que par elle; n'attendez jamais rien du Roi par d'autres voies; lorsqu'elle me commandera de parler, je le ferai avec plaisir, autrement je n'agirai point; & pour M^e. de Savoye, je ne veux avoir aucun commerce avec elle, je ne me mêle de rien. Mes grandes vapeurs me prirent, on me délaça, je le chassai, & ne lui parlai plus; je lui demandai s'il vous en avoit parlé, il me dit que non, & qu'il ne vous en parleroit point, qu'il me supplioit d'en faire de même. Je lui dis : Si Mademoiselle m'en parle, je ne lui puis rien céler; si elle ne m'en parle pas, je ne dirai mot. M^e. de Montespan avant cela, quand elle alloit & revenoit de Paris, où elle ne couchoit pas en ce temps-là, disoit toujours :

On ne voit jamais M^r. de Lauzun; & lui se plaignoit que je ne l'en avertissois point: il est pourtant vrai que je n'oubliois point de le lui faire savoir.

Je trouvai le lendemain que j'arrivai à Versailles M^r. Colbert comme j'allois à la messe. Je lui dis: M^r. de Lauzun sera-t-il toujours-là? Il me répondit: Il ne se conduit pas bien, le Roi n'est pas content: il ne se conduit pas bien aussi à votre égard, & c'est ce qui déplaît au Roi. Arrivée à Paris, où je retournai quelques jours après, je ne faisois qu'aller & venir, quoique les séjours de Versailles fussent plus longs que ceux de Paris. Je lui dis ce que M^r. Colbert m'avoit dit: il se fâcha, & fit tout ce qu'il put pour me fâcher; que l'on n'avoit guere d'égard pour moi, après tout ce que j'avois fait. Il n'eut pas contentement. Je lui dis: Le jour que vous fûtes si malade à Paris que vous n'aviez bougé du lit, vous fûtes chez M^e. de la Fayette chercher M^e. de Montespan que vous importunâtes fort; elle avoit la migraine. Il est vrai que je l'avois oublié, je me levai le soir, & je passai par hasard devant le logis de M^e. de la Fayette, je vis le carrosse de M^e. de Montespan, & j'y entrai. Ne lui parlâtes-vous de rien, lui dis-je? Non, me répondit-il, elle se trou-

voit mal. Vous donna-t-elle la réponse qu'elle avoit faite à la lettre de M^e. de Savoye? Quelle lettre? Ah! vous en faites le fin. Eh bien, quand elle me voudroit pour commander ses troupes, auroit-elle tort, & ne feroit-ce pas un avantage pour moi? Et comment cela se feroit-il qu'un homme qui ne voit point le Roi aille commander une de ses armées? Ne devriez-vous pas faire tout ce que vous pourriez pour cela? Je lui répondis: Votre Madame Royale a tant de crédit & est une si grande Dame, qu'il ne faut pas qu'une petite Demoiselle comme moi se mêle de rien, où est son nom? C'est donc sur cela que vous me disiez que vous ne croyiez pas une Princesse plus heureuse dans l'Europe que votre M^e. Royale, (il en discouroit tant, qu'il en fatiguoit les oreilles à force d'en parler,) honorée & estimée de toute l'Europe, pour laquelle le Roi a tant de considération, qu'il ne lui refuse rien. Je lui dis: Vous vous moquez des gens; on se moque d'elle; & quand on la veut faire agir, on n'a qu'à donner de l'argent au Comte de Mazin, & pour peu elle fait ce que l'on veut, il y a peu d'argent en ce pays-là. Feue Madame Royale, qui s'appelloit justement ainsi, avoit fait tant de libéralités, que les Etats de Savoye ne s'en

remettront pas de long-temps. Je ne voyois pas qu'il eût raison de me dire cela : quand je fus son dessein, & que je lui reprochai sa conduite, il me disoit : Vous n'avez pas le crédit que vous devriez avoir pour faire pour moi ce que je puis espérer du Roi, elle achevera ce que vous avez commencé, & que vous laissez imparfait, vous lui en devriez être obligée, si vous me considérez autant que vous dites. Je lui répondis brusquement : J'ai fait & voulu faire pour vous plus que personne ne sauroit jamais faire ; si par votre mauvaise conduite vous avez tout gâté, prenez-vous-en à vous-même, & très-volontiers je ne me mêlerai jamais de vos affaires. Nous nous séparâmes ainsi. Le lendemain il revint doux, un air, & un discours flatteur, & c'étoit de deux jours l'un des accès. Pour son procédé, il me paroissoit fort intéressé, ce que je ne croyois pas, ni personne de ceux qui le connoissoient avant sa prison ; il paroissoit jeter tout par les fenêtres, & en bien des occasions il en usoit ainsi. Ses manieres cachées & extraordinaires faisoient qu'il ne se montroit que dans ses beaux jours, & que l'on ne connoissoit que ses beaux moments ; il connoissoit son humeur, & la favoit cacher ; sa prison, au lieu de l'avoir corrigé, l'avoit fait si fort

abandonner à lui-même, qu'il n'en étoit plus le maître.

Un jour il chanta pouille à Rollinde au coin de son feu devant Montaigu, la Hilliere, & le Chevalier de Lauzun, de ce qu'il ne m'avoit pas empêchée d'acheter Choisy & d'y faire de la dépense, & qu'il auroit trouvé cet argent, qu'il auroit bien su se le faire donner. Ces M^{rs}. furent tous étourdis. Rollinde lui dit : Vous m'avez donné à Mademoiselle comme un honnête homme, & j'aurois été un frippon si j'avois eu d'autres égards que de la servir à sa mode, & de m'être voulu ingérer de lui donner des avis qui s'opposassent à sa satisfaction. Ensuite il lui demanda : Où est l'argent de la chaîne de perles que M^e. de Nogent m'a dit qu'elle avoit vendue quarante mille écus ? Vous pouvez, lui dit-il, le demander à Mademoiselle ; elle fait ce qu'il lui plaît de son argent. Il me demanda, le jour qu'il vit mes pierreries, s'il n'avoit pas vu autrefois une chaîne de perles. Je lui dis qu'oui, que je l'avois vendue pour bâtir Choisy. Il me dit un jour qu'il étoit à ma promenade : Voilà un bâtiment bien inutile ; il ne falloit qu'une petite maison à venir manger une fricassée de poulets, & point pour y coucher ; tous ces bâtiments coûtent des

sommes immenses , à quoi cela est-il bon ?
 Quelqu'un lui dit que cela n'étoit pas trop
 beau pour moi ; il se mit à jurer qu'il étoit
 bien aisé à ceux à qui cela ne coûtoit rien
 d'en parler. Je lui dis que je n'avois rien
 fait que par les avis de M^r. Colbert. Il dit :
 Vous le payera-t-il ? Pour moi j'ai sujet de
 le trouver à dire , vous auriez mieux en-
 ployé cet argent de me le donner. Je lui
 répondis doucement : Je vous en ai assez
 donné , & fait donner , pour que vous
 soyez content , & j'en ai aussi donné pour
 racheter votre mauvaise conduite. Il al-
 loit jouer par-tout un fort gros jeu ; quand
 il perdoit , il étoit au désespoir , il venoit
 chez moi , & grondoit. Un jour je fai-
 sois mettre mes pierreries en œuvre , on
 avoit besoin de deux diamants pareils ;
 Rollinde dit : On les pourroit trouver
 dans ceux que Baraille & lui gardoient à
 M^r. de Lauzun : je ne les voulois point ,
 Baraille m'en pressa , je les pris , il ne va-
 loient pas plus de 200 liv. piece. Quand
 il revint , je dis à Rollinde : Je lui veux
 donner 4 diamants pour lui servir de bou-
 tons de manches , ils seront fort beaux de
 mille pistoles les quatre. Rollinde lui en
 porta à choisir , il en prit , les mit à ses
 manchettes , & les montra à des Dames
 qui jouoient avec moi. Le lendemain il

dit : Tout le monde les a trouvé vilains, & qu'ils ne valoient pas ce prix-là. Rolinde lui dit : Il vaut mieux, Monsieur, que vous preniez les mille pistoles, & vous en choisirez à votre fantaisie. M^r. de Lauzun lui dit : J'en ai trouvé de beaux, il faudroit encore deux cents pistoles. Je ne voulus pas les donner, il prit les mille pistoles, & 8 jours après on parloit au jeu de pierreries; il dit à M^e. de Palaiseau qui étoit auprès de lui : J'ai vendu les diamants que Mademoiselle m'avoit donnés pour vivre, je n'avois pas le sou. On n'a jamais entendu de pareils discours, c'étoient tous les jours des farces dont tout le monde se moquoit. Il alloit dans un carrosse de louage, il n'en vouloit pas avoir qu'il ne fût Duc, & qu'il ne pût mettre le manteau Ducal à ses armes. Il est vrai qu'on m'avoit promis qu'il le feroit, ses manieres n'avançoient pas ses affaires, l'on se moquoit de lui. J'ai su que M^e. Fouquet lui avoit défendu d'aller chez elle, & qu'il lui fit dire qu'il épouserait sa fille dès qu'il seroit Duc, que jusques-là il ne vouloit pas se marier. M^e. Fouquet ne donna pas dans ce panneau, elle vouloit mettre sa fille en Religion, elle ne vouloit pas aller en celle où sa mere vouloit; elle alla à l'Abbaye-aux-Bois, où

il y avoit toutes fortes de gens : c'étoit une vieille M^e. de Launoy qui avoit bonne opinion de tout le monde , M^r. de Lauzun n'en bougeoit.

Le temps des eaux vint , je parlai de mon voyage de Forges. J'allai un jour pour dîner à Choisy : le Duc du Maine y vint avec moi , M^r. de Lauzun y vint l'après-dînée , il avoit été à la chasse avec Monseigneur à Vincennes ; il alloit souvent lui faire sa cour à ces voyages-là. Monseigneur le traitoit fort bien , il avoit dîné ce jour-là avec lui. M^r. de Lauzun me témoigna la douleur qu'il avoit que le Roi lui eût défendu d'aller à Eu , qu'il auroit été ravi d'y venir. J'écrivis à M^e. de Montespan , qui me manda que cela étoit faux , & que le Roi trouveroit bon qu'il me suivît , & qu'il me fît sa cour par-tout où je ferois. Je lui montrai la lettre , ce qui le fâcha beaucoup , quoiqu'il voulût paroître bien-aîsé ; il étoit au désespoir de n'avoir point d'équipage , comme si à Paris on ne trouvoit pas en un moment tout ce qu'on avoit affaire. Je partis , il me dit fort qu'il me suivroit le plutôt qu'il pourroit , il fut trois semaines sans venir ; pendant ce temps-là il écrivoit tous les jours pour marquer son impatience , c'étoit de mauvaises excuses. Il alla à la noce de M^r. de Blain-

ville, fils de M^r. de Colbert, qui épousa M^{lle}. de Tonnay-Charente, une héritière de la Maison de Rochechouart : la noce se fit à Sceaux, M^e. de Montespan y étoit, elle m'écrivit qu'elle avoit été fort étonnée d'y trouver M^r. de Lauzun : il se faisoit fête chez M^r. Colbert, & y étoit venu sans être prié ; qu'elle lui avoit dit qu'il étoit-là fort hors d'œuvre, & s'il n'avoit pas honte de n'être pas à Eu ; & qu'il avoit répondu qu'on ne trouvoit aucune sorte de voiture pour aller à Eu ; que cette réponse lui avoit paru extraordinaire. Je lui mandai qu'il avoit dit tant de fois que l'on ne manquoit de rien, quand on vouloit & que l'on avoit de l'argent ; on lui disoit qu'il trouvoit toujours des expédients à tout, que cette fois-là étoit pour lui comme le chien du Bâteleur pour le Roi d'Espagne, boîteux quand il faut sauter. Elle me répondit que la comparaison étoit fort juste, & qu'il étoit fort désagréable pour des gens qui obligent, après tant de grâces reçues, de parler ainsi d'eux, que l'ingratitude lui étoit insupportable. Après trois semaines il vint accompagné de M^r. l'Evêque de Dax ; il trouva le château beau, qu'il avoit un air de grandeur, & il est vrai que je l'avois fort bien fait accommoder. Le lendemain j'allai me pro-

mener à la chasse à la terrasse , puis il galoppa , il se perdit dans la plaine , & ne revint qu'à neuf heures du soir que j'étois prête à me retirer. Je prenois des eaux , je me levois matin pour les prendre ; tout le monde me venoit faire la cour à cette heure , lui ne venoit qu'à onze heures lorsque j'allois à la Messe , puis il alloit dîner & se reposer après , & souvent il montoit à cheval , & ne revenoit qu'à l'heure que j'ai dite. En 17 jours qu'il fut à Eu , on le vit très-peu. Il alla un jour à la Ville , on m'a dit que c'étoit pour parler à un Courier que M^r. le Prince lui avoit envoyé ; quelqu'un de mes gens le connurent , je le questionnai quand il revint , & inutilement. Comme M^r. le Prince ne lui avoit jamais fait l'honneur de l'aimer , j'en fus surprise , il le voyoit souvent chez M^e. de Thiange depuis son retour , je n'en fus pas davantage. Un jour ou deux après , il reçut des lettres , & il dit qu'on lui mandoit que Madame la Comtesse de Lauzun se mouroit : il parut affligé , & même il pleura , & s'en alla dans le dessein de l'aller trouver pour voir s'il ne contribueroit point à sa conversion , elle étoit de la Religion. Lorsqu'il fut à Paris , je sus qu'elle étoit guérie. Dès que mes eaux furent finies , je m'en allai à Paris , afin de suivre

le Roi à Chambort. M^r. de Lauzun vint au-devant de moi à une lieue en-deçà de Gifors, fort fâché, à ce qu'il disoit, d'avoir été obligé de partir d'Eu où il se plaisoit beaucoup. On partit pour Chambort, M^r. & M^e. Colbert lui conseillèrent d'aller voir M^e. de Lauzun sa mere, pendant que le Roi n'étoit point à Paris : le Parlement en vacance, il ne restoit à Paris que des marchands, qu'il se donneroît quelque mérite auprès du Roi d'aller travailler à la convertir. Il apportoit toutes les difficultés imaginables à ce voyage ; je ne comprenois ni pourquoi il en ufoit ainsi, ni pourquoi ils le pressoient tant de le faire : on l'attribua au grand empressement qu'il avoit pour M^{lle}. Fouquet, qui paroissoit ridicule à tous ses amis, d'autant plus que la Demoiselle l'étoit beaucoup. Enfin, il se détermina, il partit 15 jours après la Cour. Le Comte d'Auvergne me dit : J'ai laissé M^r. de Lauzun à Orléans ce matin, il est allé à Beauregard chez Fieubet. Au sortir de la Comédie, je trouvai un Gentilhomme qu'il m'avoit envoyé ; il m'écrivoit qu'il me prioit d'aller le lendemain voir M^e. de Fieubet, & d'y mener M^e. de Montespan, que nous ne lui pourrions pas refuser cette grace. M^e. de Montespan lui

manda qu'il étoit fou, & qu'il devoit passer le plus vîte qu'il pourroit; qu'il ne songeoit pas qu'il étoit à deux lieues du Roi, & qu'il écrivît une lettre lorsqu'il partiroit de Beauregard qu'on pût montrer au Roi. Tout d'un coup quand j'en fus-là de ma lettre, elle me dit: Envoyons-lui un modele de la lettre qu'il écrira; ce qui fut fait: il en prit l'occasion de demeurer encore au Beauregard, dont nous le grondâmes bien; on montra la lettre au Roi, qui l'approuva fort, & M^e. de Maintenon aussi.

Il ne se passa rien à Chambort dont je me ressouvienne; on revint à Fontainebleau, & moi à Choisy; j'étois fort enrhumée, la Reine la fut aussi, ç'a été le commencement de son mal. Je reçus une lettre de l'arrivée de M^r. de Lauzun chez lui, où il disoit s'ennuyer beaucoup, quoiqu'il n'y eût que deux jours qu'il y étoit; il avoit écrit à M^r. de Périgueux, qui est son Evêque, pour le prier d'aller à Lauzun voir M^e. sa mere, pour tous ensemble faire leur possible pour la convertir; qu'il lui avoit mandé qu'il étoit malade, & qu'il avoit bien peur de revenir sans le voir. Je trouvai cette lettre de fort mauvais sens, de n'avoir pas été voir M^r. de Périgueux, au-lieu de lui avoir envoyé

un Gentilhomme, & de vouloir revenir sans s'être donné aucun mouvement pour une affaire pour laquelle il étoit allé exprès, & de l'importance dont elle étoit par l'impatience de retourner à Paris, où il n'avoit que faire. Je lui écrivis ce que je viens de dire, ma lettre le trouva à Paris, où il lui arriva une belle aventure. Je fus fort étonnée, sans le savoir arrivé, comme je me promenois, de le voir entrer dans le jardin de Choisy; je trouvai fort à redire à son retour, à quoi il n'eut rien à répondre, ni aux raisons qui le devoient obliger de demeurer plus longtemps à Lauzun: il dit seulement qu'il s'ennuyoit, & qu'il n'aimoit pas la campagne. C'étoit la veille de la Toussaints, il s'en retourna, & sa visite fut fort courte: il n'aime pas à être contrarié, quoiqu'il contrarie volontiers les autres. Un jour ou deux après, un homme qui étoit amoureux d'une Demoiselle qui étoit à l'Abbaye-aux-Bois, crut avoir un rival; il vit sortir du même lieu un homme en chaise, il fit arrêter les porteurs, & commença par lui dire qu'il lui donneroit mille coups. M^r. de Lauzun sortit, & parla, & cet homme lui fit de grandes excuses, & lui dit: Je crois, pour qui il avoit dessein: on se moqua fort de lui, &

& il l'a bien défavoué. Je le fus quelques jours après, quoiqu'on eût pris grand soin de me le cacher, comme on faisoit tout ce qui le regardoit. Au retour de Chambord, M^e. la Princesse d'Harcourt, qui s'attache fort à la faveur & peu aux personnes, donnoit tous les jours à connoître son caractère, & combien son amitié étoit intéressée : quand M^e. de Montespan y étoit, elle ne bougeoit de chez elle, & elle a diminué comme la faveur. Il y en avoit encore assez en ce temps-là pour en être importunée, & elle disoit toujours : Cette créature est bien accablante, elle est parleuse, fort fotte & impertinente en ses manieres, quoiqu'elle fasse la dévote. Elle étoit un soir de bonne heure chez M^e. de Montespan; comme j'y fus pour être plus à portée pour le souper, elle nous dit : Vous ne me demandez pas des nouvelles de mon affaire avec M^{lle}. de Guise, elle ne veut pas que la principale Terre de sa Maison, & dont ses ancêtres qui étoient de si grands personnages portoient le nom, tombe en des mains étrangères; elle a voulu choisir le plus digne sujet de sa Maison, & celui en qui les créanciers ont plus d'assurance pour leurs dettes, & par la probité avec laquelle on agira avec eux. Madame de



Montespan lui dit : Quel conte ! Tout le monde connoît M^r. votre mari ; on fait votre peu d'argent , & on ne fauroit croire qu'on se fie plus à vous qu'à d'autres : je vous demande pardon si je vous parle ainsi , on se moquera de vous si vous faites ces contes à d'autres gens ; pour moi je ne dirai mot. Elle lui rabattit fort bien sa vanité sur leur mérite , leur probité , & leur argent comptant : assurément ce sont les derniers de la Maison de Lorraine.

Je passai à mon ordinaire l'hyver à aller & venir de Paris à Versailles. M^r. de Lauzun venoit tous les soirs à l'heure du jeu chez moi ; son humeur périodique lui continuoît toujours ; encore que je le connusse bien , & que j'en fusse fort lasse , je voulois soutenir la gageure , & je ne voulois pas , après avoir tant fait pour lui , le laisser-là sans achever , c'est-à-dire , le faire Duc , & qu'il retournât à la Cour. La faveur de M^e. de Maintenon augmentoit , celle de M^e. de Montespan diminuoit ; le Roi y alloit pourtant tous les jours avant & après souper ; elle étoit encore maîtresse de ses enfants. M^r. de Montchevreuil étoit Gouverneur de M^r. le Duc du Maine ; il se cassa un bras , cela obligea de mettre M^r. de Jussac auprès de lui. C'étoit un homme d'esprit qui avoit eu

l'honneur d'être à Monsieur Capitaine de la porte, le Roi l'avoit donné Gouverneur à M^r. de Vendôme. Il avoit de l'esprit, favoit la Cour, & avec cela des manieres particulieres; étoit savant, faisoit joliment des Vers, & écrivoit bien. M^e. de Montespan ne le connoissoit point, elle me demanda quel homme c'étoit. Je crois que c'étoit M^e. de la Fayette qui lui en parla. M^r. le Duc de Verneuil mourut, le Roi donna le Gouvernement de Languedoc à M^r. du Maine: dès l'instant que le Roi en eut la nouvelle, il l'envoya querir pour lui dire qu'il le lui donnoit, & lui dit d'aller à ma chambre me le dire. Je montai chez le Roi qui étoit dans la galerie, il vint au-devant de moi, & me dit: Il faut bien que je lui fasse du bien à votre exemple, je ne lui en saurois tant faire que vous lui en avez fait, je crois vous avoir fait plaisir. Je lui répondis: J'en viens remercier V. M.; puis j'allai chez M^e. de Montespan, où je trouvai M^r. le Duc de Noailles. Le Roi m'avoit dit qu'il le faisoit Commandant en Languedoc sous M^r. le Duc du Maine, comme M^r. le Maréchal de Schomberg l'avoit été sous Monsieur. Je lui fis compliment, il me dit qu'il s'en alloit chez moi pour me le dire; il me pria de parler au Roi pour le Chevalier d'Aulnay, qui

étoit Lieutenant des Gardes de M^r. de Verneuil, afin qu'il le fût de M^r. le Duc du Maine. Il avoit été son Page, je le connoissois, & j'étois bien-aïse de faire plaisir à un Gentilhomme qui avoit été à mon oncle; M^e. de Montespan dit qu'elle en parleroit aussi au Roi. M^r. de Noailles dit qu'il étoit propre à cela, & qu'il en répondoit. J'en parlai, & l'affaire ne fut pas difficile à faire. Le Roi ne parla tout le soir que de ce Gouvernement, il étoit bien-aïse d'avoir fait cela; M^r. le Prince de Conti l'avoit demandé, & M^e. la Princesse de Conti le demanda pour M^r. son mari; ils furent tous deux fort fâchés, & en témoignèrent publiquement leur ressentiment. On dit que Monsieur l'avoit aussi demandé, & que le Roi avoit répondu que pendant la vie du feu Roi, mon pere & mon oncle n'ont jamais eu que celui d'Auvergne, & on n'en donne point aux Fils de France. M^r. le Prince de Conti n'avoit pas une conduite qui fût agréable au Roi, il hantoit beaucoup de gens qui ne lui plaisoient pas, il se donnoit des airs de libéralité, qui en étoient plutôt de dérèglement; il empruntoit pour donner, sans songer s'il seroit en état de payer, & ses amis disoient: Les Princes ne sauroient trop donner, ils ne

manquent jamais de rien ; mais quand on meurt sans avoir payé , ces fortes de louanges ne sauvent pas les gens. Il avoit paru fort dévot dans sa jeunesse , tout d'un coup il avoit planté-là ses amis réglés , & la dévotion , pour être toujours avec des débauchés , & se piquoit de l'être : ces inégalités ne conviennent à personne. Il étoit beau & bien fait , & on voyoit bien à sa taille qu'il étoit fils d'un bossu aussi-bien que M^r. son frere , que l'on nommoit le Prince de la Roche-sur-Yon. M^r. le Prince de Conti n'avoit point de nom à lui donner ; il me demanda la permission de lui faire porter celui-ci , dont j'ai la terre , & qu'un cadet de la Maison de Montpensier avoit porté. M^r. le Prince de Conti avoit beaucoup d'esprit , & un esprit savant , contraint & distrait , qui convenoit mieux à la dévotion qu'à la galanterie. J'ai oui-dire que le Roi ordonna à M^r. de la Feuillade de le faire suivre par un Officier des Gardes , qu'il s'en apperçut , & qu'il eut un grand démêlé avec lui ; je n'en fais pas le détail , & je n'ai su ceci qu'après sa mort. Il eut un démêlé avec le Chevalier de Lorraine , que j'ai oublié de dire qui étoit revenu d'Italie plus favori de Monsieur que jamais. Cette affaire fit grand bruit , & tel que

cela sera écrit en bien des endroits, je n'en ai pas chargé ma mémoire. Toutes ces circonstances déplurent fort au Roi, & firent qu'il le traita moins bien qu'il n'avoit accoutumé.

La Cour fit un voyage à Compiègne, & ensuite en Allemagne; je n'y allai point, je demeurai à Choisy. Ces voyages de la Cour donnoient beaucoup de chagrin à M^r. de Lauzun, & m'attiroient de grands reproches tous les jours au-lieu de remerciements; il ne me parloit jamais fans m'en faire. Il me dit un jour que tout le monde s'étonnoit de la maniere dont je le traitois, le peu de cas que je faisois de lui, qu'il devoit tout faire chez moi comme le Chevalier de Lorraine chez Monsieur, qu'il me feroit mieux servir que je n'étois, que mon équipage seroit plus propre, plus magnifique; que je ne devrois pas prendre qu'il que ce fût que de sa main, quand j'aurois affaire d'argent le lui demander, qu'il feroit bien mieux rendre compte à mon Trésorier que mes gens ne font. Je répondis à cela qu'il n'y pensoit pas bien quand il me faisoit ce discours, qu'on se moqueroit bien de moi; & vous avez tant blâmé Monsieur de se laisser gouverner, voudriez-vous que je donnasse dans la même faute? J'aurois bien à faire,

quand je voudrois de l'argent, de vous en envoyer demander. Une autre fois il me dit qu'on trouvoit à redire de le voir loger chez Rollinde, fans favoir où donner de la tête, qu'il auroit cru que j'aurois songé dès qu'il a été sorti de prison à lui faire meubler un logis, faire un équipage, & qu'il n'avoit rien trouvé; que c'est ce qui l'a obligé d'acheter une maison dans l'Isle Notre-Dame pour n'être pas comme un gueux; que si je faisois bien, j'ôteroïis mes Pages & de mes gens qui étoient du côté de Choisy, que je lui ferois faire un appartement bien meublé, & qu'il y viendrait quelquefois loger, que je lui ferois ordonner une table, & qu'il pourroit y mener de ses amis manger, que cela auroit un bon air, & que je devrois avoir aussi un carrosse à six chevaux qui ne fût que pour lui quand il logeroit dans cet appartement. Ces discours ne se faisoient pas en même jour, il les partageoit tantôt par forme de reproche, & grondoit, & tantôt il demandoit gracieusement : il n'étoit jamais un quart-d'heure de même manière. Après qu'il avoit ainsi parlé, je lui répondois : Vous vous moquez, ce sont des visions, il n'est pas possible que vous pensiez cela. Le Roi, ne le comptez-vous pour rien ? Souffriroit-il cela ? En vérité, vous devriez

faire plus de réflexion à ce que vous dites, & comprendre que si je le voulois faire, vous ne le devriez pas vouloir, par la véritable affection que vous devez avoir pour moi. Il ne dit mot. Comme le temps de Forges vint, avant que de partir pour Eu, j'allai dire adieu à M^r. Colbert; nous nous promenâmes lui & moi une heure & demie dans son cabinet à parler de M^r. de Lauzun. Il me disoit : Il empire ses affaires, il ne fait ce qu'il fait, il tient des discours qui lui nuiroient s'il les faisoit à d'autres qu'à moi. Je le pressai fort de me les dire, il ne voulut pas; enfin, je lui dis : Il m'en fait de bien extraordinaires, & me cite beaucoup le Chevalier de Lorraine. Nous nous contâmes l'un à l'autre tout ce qu'il avoit dit, & il se trouva qu'il nous avoit tenu les mêmes discours; qu'il lui avoit répondu : Si Mademoiselle étoit capable d'agir ainsi, le Roi vous chasseroit, & ne souffriroit pas qu'elle jouît de son bien; il y mettroit quelqu'un pour le gouverner. Il ajouta : Je vous plains fort, Mademoiselle, d'avoir fait du bien à un homme qui en est si peu reconnoissant, & qui ne vous donne que du chagrin; Dieu veuille qu'il change! je crains bien qu'il ne le fasse pas, & que vous ne soyez obligée de de-

mander au Roi avec autant d'empressement que l'on le chasse, que vous en avez eu à le faire revenir; vous trouverez de la différence, l'un s'obtiendra plus promptement que vous n'avez fait l'autre. Cette conversation m'étonna, d'ailleurs j'eus beaucoup de sujet d'être fort contente, il entra dans des grands détails de mes affaires: dès que vous ferez de retour, je veux travailler avec Rollinde à vos affaires, il faut que votre bien augmente, que vous trouviez toute la facilité pour cela par le Roi, je veux que l'on me donne part de tout, je crois que vous le trouverez bon; enfin il n'y eut marque d'affection qu'il ne me donnât, & cela fort sincèrement, il étoit homme de bonne foi.

M^r. de Lauzun vint à Eu peu de jours après que j'y fus; il alloit souvent à la chasse, ce qui faisoit qu'il ne s'ennuyoit pas tant que l'autre année. Un jour qu'il se promenoit avec moi dans la galerie, il me tint de longs discours sur son retour à Paris & à la Cour, & sur les mauvais offices qu'on lui rendoit, & qu'on croyoit qu'il avoit de grandes prétentions sur mon bien; qu'il n'y songeoit pas; & que si je le croyois, je le donnerois tout à M^{le}. de Montespan pour aller après elle au Comte de Toulon; que je la ferois appeller M^{le}.

de Montpensier, afin de ne plus porter le nom de ce vilain homme qui lui étoit si odieux; & que l'on me donnât une pension plus forte que mon bien; que je n'aurois plus besoin de gens d'affaires; que je faurois ce que j'avois de bien à point nommé, & que je ferois fort heureuse. Je lui dis: Le Roi & M^r. Colbert ne sont pas immortels, où est la garantie? Si cela arrivoit, n'en feroit-ce pas une bonne que M^e. de Montespan? J'ai assez donné, je n'en donnerai pas davantage, & vous me donnez un mauvais conseil. Il appella la Comtesse de Fiesque, & lui dit: Comtesse, écoutez ce que je dis à Mademoiselle, & si elle ne devoit pas le faire; & recommença ce que je viens de dire, & ajouta que je ne pouvois pas mieux faire.

La Cour étoit de retour, on ne parloit que de plaisirs dans toutes les lettres. Un jour j'avois pris médecine pour finir mes eaux; M^r. de Lauzun étoit à la chasse, j'avois reçu des lettres de l'Ordinaire, qui ne parloient point de la Reine; j'entrai dans mon cabinet, il faisoit chaud, je n'avois pas fermé la porte, j'entendois quelqu'un derriere moi, je vis un Page que j'avois laissé à Paris. Je lui demandai: Qu'est-ce que c'est? Il me dit, M^r. de Jarnac m'envoie vous dire que la Reine

est morte. Je pris mes lettres sans les ouvrir, & je revins dans un fallon où tout le monde étoit étonné & en pleurs. J'envoyai chercher M^r. de Lauzun; on le trouva qui revenoit, je courus au-devant de lui au haut du degré; on étoit si troublé que l'on ne favoit ce que l'on faisoit. Je lui dis, Monsieur, que dites-vous de la nouvelle? Il me répondit : Je n'en fais point. Je la lui dis. Il faut faire mettre en prison les gens qui sont assez hardis pour dire de pareilles sottises, me dit-il; ose-t-on parler ainsi de la Reine? Il fut une heure à parler sur ce ton-là, ce qui nous surprit fort : à la fin on lui montra les lettres; & il convint que les Reines sont mortelles comme les autres. Quand le valet-de-pied que je lui avois envoyé l'aborda pour lui dire cette nouvelle, il lui dit : Je ne fais à quoi il tient que je ne te donne de mon épée dans le ventre : ce pauvre garçon fut fort effrayé, & moi bien étonnée de ce discours. Tout le soir se passa en lamentations, ma médecine me demeura dans le corps. Je partis le lendemain, je croyois arriver en deux jours : la médecine ne m'empêcha pas de dormir au premier gîte; & comme la première nuit que j'avois appris cette nouvelle, je n'avois pas dormi, aussi je n'allai qu'en qua-

tre jours à Paris. M^r. de Lauzun alla devant, je le trouvai à mon arrivée avec le deuil : on ne parloit que de la mort de la Reine. J'allai le lendemain à Fontainebleau, je fus descendre chez M^e. de Montespan, qui étoit à la promenade avec Monsieur; ils revinrent, Monsieur ne voulut pas que je missè ma mante, parce qu'elle sentoit bon. Monsieur me conta la mort de la Reine; & dans son récit, il tira une boîte de ces senteurs d'Allemagne, & me dit: Sentez, je l'ai tenue deux heures sous le nez de la Reine comme elle se mouroit: je ne la voulus pas sentir. M^e. de Montespan disoit: Voilà des récits de gens bien affligés. Il me conta tout ce que l'on faisoit. Il est toujours fort occupé de cérémonies. Je montai en haut, j'allai dans le cabinet du Roi, qui me parut fort triste; puis on soupa. Il y avoit huit jours qu'elle étoit morte, je restai quelques jours à Fontainebleau, puis je m'allai reposer à Choisy; je ne faisois que quitter mes eaux, cela me dispensa de lui aller donner de l'eau bénite en cérémonie avec Madame, & d'accompagner son corps, ce qui fut une longue cérémonie, à ce que j'ai appris. Les Mousquetaires qui la menerent, chasserent dans la plaine de St Denis, & on rit beaucoup

dans les carrosses. Madame de Montespan vint à Choisy, comme elle retournoit à Fontainebleau; elle en étoit fort scandalisée, elle lui avoit rendu ses devoirs pendant sa maladie à merveille; & comme c'est une femme d'esprit, elle fait bien ce qu'il faut faire. Après m'être un peu reposée, je retournai à Fontainebleau. Le premier voyage j'avois vu un moment M^r. Colbert, il partit pour Versailles, & étoit déjà malade; quand le temps du service fut venu, je m'en retournai à Choisy, & me rendis à Paris le jour que Monseigneur & Madame s'y devoient rendre: nous allâmes à Saint-Denis ensemble, & nous résolûmes de ne nous pas quitter le temps que nous serions à Paris. Lorsque nous entrâmes dans l'Eglise de St. Denis, Madame & moi nous nous mîmes fort à pleurer de voir les Officiers de la Reine qui pleuroient beaucoup, & cela continua tout le Service à la vue d'une Chapelle ardente au milieu du Chœur, qui est un terrible spectacle à nous qui étions tous les jours du monde avec elle. Les réflexions que l'on fait à Saint-Denis sont toujours fort tristes, c'est un lieu où sont nos peres, & où nous serons enterrés avec eux. La Reine étoit une bonne-femme, je l'aimois, & je n'ai à me reprocher

que de ne l'avoir pas assez ménagée ; si j'avois voulu , j'aurois été sa favorite , & j'ai toujours fort négligé de gouverner personne ; je ne pouvois me contraindre pour rien que pour mes grands devoirs , à quoi je ne manque pas. Quand on sort de ces lieux-là , on est las , chacun s'en va chez soi , Monseigneur alla pourtant le soir chez Madame. Le lendemain il alla à Versailles. J'allai chez Madame d'assez bonne heure. Le soir comme nous allions sortir pour aller aux Tuileries voir Monseigneur , Monsieur qui marchoit devant rentra pour nous dire que le Roi étoit tombé , & qu'il s'étoit cassé le bras ; c'étoit M^r. le Marquis de Mofny qui étoit parti sur le champ pour porter cette nouvelle sans qu'on l'en eût chargé. J'allai chez Monseigneur , je vins chez Monsieur , nous continuâmes notre chemin , & allâmes chez Monseigneur qui parloit à du Sauvai , Ecuyer du Roi. Le Roi l'avoit envoyé pour dire que le bras n'étoit que démis , que son cheval étoit tombé dans un fossé , & avoit fait tomber le Roi ; qu'on lui avoit bandé le bras avec la cravatte de Guery , Officier des Gardes , & qu'il étoit revenu à Fontainebleau , avoit remonté le degré à l'ordinaire ; que Felix lui avoit fort bien remis le bras , & que ce ne seroit

rien; qu'il avoit de la douleur; qu'il défendoit à Monseigneur & à Monsieur d'y aller, & qu'on achevât la cérémonie du Service qui se devoit faire. Monseigneur devoit voir ce soir-là un cheval qui comptoit, & qui faisoit des merveilles avec le pied, que l'on montroit à la Foire St. Laurent qui tenoit pour lors, & où le Roi nous avoit à tous défendu d'aller, ni au Cours, ni aux Tuileries. On ne jugea pas que cela dût empêcher ce médiocre divertissement; que si l'on ramenoit le cheval sans l'avoir vu, on diroit que le Roi seroit plus mal: ainsi on eut cet amusement. Aussi-tôt après que nous y fûmes arrivés, comme M^r. de Lauzun faisoit sa cour à Monseigneur, il ne le quitta point tout ce voyage. Après le Service de Notre-Dame, où je dis des nouvelles du Roi aux Présidents & aux Gens du Roi qui étoient proche de moi, j'en avois eu à minuit, & Monseigneur n'en avoit pas de plus fraîches, on causa un peu; c'est une matière assez grande pour parler, & on a assez de plaisir en pareille occasion de débiter les nouvelles quand elles sont bonnes. Après le service, Monseigneur & Monsieur partirent, & Monsieur ne voulut pas que Madame partît que le lendemain; je n'osai pas partir sans elle, & nous

partîmes le lendemain de fort bonne heure. A notre arrivée nous allâmes chez le Roi qui étoit dans son lit ; il nous conta son aventure , & qu'il avoit beaucoup souffert. Nous y retournâmes le soir , & il commença à se lever , & vint un moment chez M^e. la Dauphine , & Monsieur alloit chez lui.

Avant que de passer plus avant sur tout ce qui arriva en ce temps-là à la Cour , où il arriva assez d'affaires , je veux conter une remarque considérable que Madame m'a contée elle-même au sujet du bras du Roi. Elle songea un jour devant , qu'elle étoit à la chasse avec le Roi , qu'il étoit tombé , & qu'elle avoit eu une terrible frayeur. Je lui dis : Les songes ne signifient rien. Elle ajouta : Les miens ne sont pas comme ceux des autres. Cinq ou six jours avant que la Reine tombât malade , je lui contai , dit-elle , & à Madame la Dauphine , que j'avois fait un songe horrible , que j'étois entrée dans une Eglise que je ne connoissois point , qui étoit toute rendue de noir , & qu'on avoit ouvert une cave à un des côtés de l'Autel ; qu'on y est descendu , & que ces gens-là ont dit : Il n'y a point de place ; qu'ils ont rangé les bieres , & qu'ils ont dit qu'ils avoient trouvé le caveau plus long qu'ils ne

croyoient, & qu'ils y avoient mis le corps de Madame : & je m'éveillai là-dessus fort étonnée. La Reine dit : C'est pour moi assurément ce songe, j'ai fait la même remarque au service de la Reine d'Angleterre, & que le caveau est placé de la même manière. Madame fut fort fâchée d'avoir dit cela, & il se trouva que le caveau étoit plein, & que l'on fit une rupture pour mettre le corps de ma mere, qui étoit tout au bout. Je la suppliai de ne jamais songer de moi.

La nouvelle de la mort de M^r. de Colbert vint le 6 de Septembre. Je fus très-fâchée ; je dis au Roi qui alloit à la messe : V. M. veut bien que je prenne part à la perte qu'elle a faite. Il donna sa Charge de Contrôleur-Général à M^r. le Pelletier, Conseiller d'Etat ; & comme il se levoit dans ce temps-là, il donna un souper dans la chambre de l'ovale, qui est un cabinet où il n'y avoit que 10 ou 12 personnes. Avant souper on fit une loterie de bijoux ; le Roi avoit partagé avec Monseigneur ses pierreries & ses bijoux, les pastilles étoient encore dans les boîtes. Avant que le monde fût venu, M^e. la Dauphine & moi fûmes long-temps avec le Roi : il n'y avoit que M^e. de Richelieu ; il dit qu'il avoit ôté la Charge des bâti-

ments à Blainville, & que c'étoit un paresseux qui n'en étoit pas capable. Je lui dis : Il y a long-temps que je l'ai oui dire à V. M., & qu'elle lui ôteroit cette Charge ; j'aurois souhaité que V. M. l'eût fait devant la mort de son pere, ou qu'elle eût un peu attendu ; je crains que cela ne fasse pas un bon effet dans le monde : je demande pardon à V. M. de parler si librement, je crois qu'elle ne le trouvera pas mauvais. Il me dit : Cela étoit résolu, & je l'avois dit à son pere, il s'y attendoit, & voyoit bien que je ne pouvois faire autrement. Quand on manda à Bourbon, où étoit M^e. de Louvois, que l'on avoit donné cette Charge à M^r. son mari, elle dit : Je ne m'en réjouis pas, on en fera un de ces jours autant à mes enfants.

Quelques jours avant, on eut nouvelle que l'armée qui n'avoit rien fait cette campagne avoit assiégé Courtrai ; M^r. de Vermandois partit pour s'y en aller, M^r. de Lauzun partit aussi de Paris pour faire ce voyage. Il y avoit peu que M^r. de Vermandois étoit revenu à la Cour, le Roi n'avoit pas été content de sa conduite, ils'étoit trouvé dans des débauches, & ne le vouloit point voir ; il étoit fort retiré sans voir personne ; il ne sortoit que pour aller à l'Académie, & le matin pour

aller à la Messe : ceux qui avoient été avec lui n'étoient pas agréables au Roi. Ce sont de ces histoires que l'on ne fait point, & que l'on ne voudroit point savoir : cela donna beaucoup de chagrin à M^e. de la Valliere ; il fut fort prêché, il fit une confession générale, & on croyoit qu'il se fût fait un fort honnête homme. Après que le Roi fut guéri, j'allai à Eu fort fatiguée des cérémonies des morts, elles m'avoient donné des vapeurs : c'étoit après la Notre-Dame de Septembre, M^e. de Montespan m'envoya un Courier. Elle m'écrivit que M^r. de Vermandois étoit mort ; que le Roi avoit donné sa Charge d'Amiral à M^r. le Comte de Toulouse. Il tomba malade au siege de Courtrai d'avoir trop bu d'eau-de-vie ; on dit qu'il avoit donné de grandes marques de courage, & on ne parloit de son esprit & de sa conduite que comme l'on a accoutumé selon que l'on aime les gens. Pour moi je n'en fus pas fâchée, j'étois bien-aise que Monsieur du Maine n'eût aucun de ses freres devant lui. Quand j'arrivai à Paris, la saison étoit avancée, & les plaisirs étoient surfis par la mort de la Reine ; il n'y avoit que cette circonstance qui en fît souvenir & le deuil, sans cela elle étoit oubliée. M^e. la Dauphine occupa son appartement.

Quand M^r. de Lauzun revint de l'armée, j'étois à Eu, il en passa assez près, il ne prit pas la peine d'y venir, & il me manda de Paris qu'il avoit été étonné de ne m'y pas trouver. Quand j'arrivai, il vint au-devant de moi, je le trouvai à la porte de Pontoise; il me dit qu'il avoit couché à Beaumont, où il croyoit me trouver. Il ne me parla que de la perte que le Roi & l'Etat avoient faite de M^r. de Vermandois, & le mettoit au-dessus des plus grands hommes qui eussent jamais été. Je lui dis: Modérez ces louanges pour qu'on les puisse croire, un homme de cet âge ne peut avoir toutes les qualités que vous lui donnez. Après tout ce que l'on avoit dit de M^e. de la Valliere, il ne lui convenoit point de louer ainsi son fils, il me sembloit que c'étoit pour dépriser M^r. du Maine, de dire que personne ne l'égalerait jamais. Je lui en dis mon sentiment aussi inutilement qu'à l'ordinaire, il n'étoit pas encore tout-à-fait corrigé. Il se mit plus que jamais dans le grand jeu; il alloit chez le Président Robert, où étoit souvent la Présidente le Brun, qui est une femme assez bien faite, qui n'est pas trop jeune: il en faisoit l'amoureux, & l'alloit attendre au sortir de la Messe des Quinze-Vingts, l'accompagnoit à son carrosse avec

des respects admirables : on dit qu'elle se moquoit fort de lui. Cette Eglise, quoique de fondation Royale, me paroît trop crottée pour qu'il s'y passe des scènes que l'on pût mettre dans un Roman de M^{lle}. Scudéry. Cette Présidente a épousé M^r. de Courtenai. M^r. de Lauzun étoit fort inquiet de ses affaires, & en tourmentoit les autres : un jour à l'appartement, M^e. de Montespan me dit qu'elle me vouloit entretenir ; nous allâmes dans la galerie, je la trouvai de fort mauvaise humeur sans savoir de quoi, ni à qui elle en vouloit. Elle me gronda sur mille affaires que je ne comprenois pas, & me cita souvent M^r. de Lauzun : je crus qu'il avoit tâché de nous brouiller, je m'en allai dans la salle où le Roi jouoit au Billard. M^e. de Maintenon y étoit, qui me dit : Qu'avez-vous, je vous trouve toute étonnée ? Je lui dis : Ce n'est rien. D'où venez-vous ? Je viens de me promener dans la galerie avec M^e. de Montespan. Je vois bien ce que c'est, elle vous a grondée, vous avez cela de commun avec votre cousin germain, elle l'a souvent grondé, & il ne s'en est pas vanté. Je vous connois, vous êtes tous faits les uns comme les autres.

Le lendemain M^e. de Montespan me

fit froid, je ne savois ce que c'étoit. M^r. de Lauzun m'écrivit une grande lettre, pour demander au Roi qu'il le fît servir d'Aide-de-Camp auprès de sa personne; qu'il feroit tout ce qu'il lui plairoit; que s'il lui vouloit rendre justice, il le feroit servir de Lieutenant-Général devant tous les autres, à prendre du temps qu'il l'a été. Il me piquoit d'honneur de faire son affaire, comme s'il eût été honteux que l'on m'eût refusée, & que je ne m'en plaignisse pas. J'allai chez M^e. de Maintenon; je lui dis: Je ne fais plus de quel côté me tourner; tout le monde me gronde, voyez la lettre que M^r. de Lauzun m'écrit, vous savez si je ne veux pas qu'il vienne, & si je m'y oppose; je vous prie tous les jours de vous en vouloir mêler, & vous me refusez. Elle me dit: Faites-lui réponse, & me la montrez, je vous supplie. J'allai écrire à ma chambre, & je la lui portai; il me semble que je lui mandois que je lui avois donné assez de preuves que je souhaitois son élévation, & de le voir auprès du Roi; que je ne savois point si c'étoit par ma conduite que cela s'étoit détruit; qu'il devoit songer d'où cela pouvoit venir, pour tâcher d'y donner remède. Elle étoit plus étendue, & en voici le sens. M^e. de Maintenon en fut con-

tente. Je les montrai toutes deux à M^e. de Montespan, qui me dit : Tout cela sont des paroles qui ne concluent rien ; & elle ne me paroissoit pas de bonne humeur. J'allai chez elle à mon ordinaire, & je ne cherchai point d'être tête-à-tête avec elle. Un soir, avant le départ du Roi, elle me dit : Si M^r. de Lauzun s'en va à l'armée, qu'il reste auprès du Roi, qu'il le prie de le souffrir ; voulez-vous que le Roi le chasse, parce que vous ne l'en avez pas prié, & auriez-vous la cruauté de ne pas vouloir qu'il se raccommodat de cette manière, puisque vous ne voulez pas agir ? Je me fâchai, & je lui dis qu'il me sembloit que ce n'étoit pas à elle de parler ainsi, quelle favoit quelle instance j'avois faite, & combien je l'avois priée & M^r. Colbert de vouloir agir sans qu'il l'eût voulu faire, & combien elle m'avoit rebutée, moi qui ne devois avoir d'elle que des agréments, comme elle m'avoit tant dit de fois. Je m'emportai beaucoup, & elle aussi. Voulez-vous que je dise au Roi que vous ne voulez pas que M^r. de Lauzun aille à l'armée ? Je lui dis : Au contraire, je demande qu'il y aille, que le Roi le lui accorde à ma très-humble prière. Je ne compris point ce discours, je ne le comprends pas encore. Je l'allai voir : elle

X
X
X
X
X
X
X
X
X

me dit : J'ai parlé au Roi dans le sens que vous avez voulu , & je plains fort M^r. de Lauzun.

Après que le Roi eût dîné , il me parla , & me dit : M^e. de Montespan m'a parlé sur M^r. de Lauzun d'une maniere que je ne comprends pas ; voulez-vous consentir qu'il aille à l'armée sans que vous m'en priiez ? Je trouve cela ridicule , j'ai mes raisons pour ne le pas voir ; quand je pourrai le faire , j'en ferai bien-aïse pour l'amour de vous , point pour lui ; je ne lui accorderai jamais rien sans votre participation , il doit tout tenir de vous , il n'est pas temps , êtes-vous contente ? Je lui répondis : Je dois l'être des bontés de Votre Majesté , voilà mon intention , & je n'y entends pas mystere. Le lendemain il s'en alla , j'allai à Paris , & j'y fus un jour sans que M^r. de Lauzun me vînt voir. J'allai à St. Joseph ; comme j'y arrivai , je trouvai M^e. de Montespan dans la rue , qui parloit ; nous nous fîmes un adieu assez froid. Monsieur étoit demeuré pour quelques jours à Paris , M^r. de Lauzun me vînt voir , j'allai à lui avec un air enjoué , & lui dis : Il faut que vous vous en alliez à Lauzun ou à St. Fargeau , puisque vous ne suivrez pas le Roi ; il seroit ridicule que vous demeurassiez à Paris , & je serois fort

fort fâchée que l'on crût que c'est moi qui suis cause que vous y demeurez. Il me dit : Je m'en vais , & vous dis adieu pour ne vous voir de ma vie. Je lui répondis : Elle auroit été heureuse , si je ne vous avois jamais vu ; & il vaut mieux tard que jamais. Vous avez ruiné ma fortune , me répliqua-t-il , vous m'avez coupé la gorge , vous êtes cause que je ne vais point avec le Roi , vous l'en avez prié. Et tout cela est faux , lui dis-je , il peut dire lui-même ce qui en est. Il s'emporta beaucoup , & moi je demeurai dans un fort grand sens froid. Je lui dis : Adieu donc , & j'entrai dans ma petite chambre , j'y fus quelque temps , je rentrai , & je le trouvai encore. Les Dames qui étoient là me dirent : Ne voulez-vous pas jouer ? J'allai à lui , lui disant : A propos , tenez votre résolution , & allez-vous-en. Il se retira , & alla chez Monsieur lui dire que je l'avois chassé comme un coquin , & se plaignit fort de moi. Quand j'eus conté à Monsieur comme l'affaire s'étoit passée , il trouva qu'il avoit beaucoup de tort ; les jours qu'il resta à Paris , il les employa à jouer & à perdre son argent : il partit , son équipage étoit tout prêt , je n'ai jamais su ni compris ce que c'étoit que tout cela. Il alla au siege de Luxembourg que

faisoit M^r. le Maréchal de Créquy, qui étoit son meilleur ami, & à qui il avoit beaucoup d'obligation. Vauban, qui a part à tous les sieges que l'on fait présentement plus que tous les Généraux d'Armée, eut quelque démêlé avec M^r. le Maréchal; M^r. de Lauzun prit son parti, & se mit à décrier la conduite du Maréchal; il en ufoit mal avec tout le monde. M^{rs}. les Princes de Conti y firent des merveilles; l'aîné étoit à la tête d'un Régiment, & n'étoit pas plus content qu'à l'ordinaire; il prit la résolution de s'en aller en Hongrie; il partit sans prendre congé du Roi; le Comte de Soissons à qui il en avoit parlé, en avertit le Roi, on courut après, & on le rattrapa en Lorraine, & il revint. Un jour à table, je ne fais chez qui, il dit que ceux qui l'avoient décelé étoient des coquins & de malhonnêtes gens. M^r. le Comte de Soissons y étoit; comme il fut un peu embarrassé, & que l'on disoit dans le monde que c'étoit lui qui avoit donné cet avis au Roi, ceux qui étoient-là rompirent la conversation, & on accommoda l'affaire.

J'avois oublié, & j'ai souvent dit cela, ce qui n'est pas agréable à répéter, je n'écris point pour me faire louer, ni pour faire dire que rien n'est mieux écrit; M^e.

de Montespan m'a dit vingt fois quand elle se mettoit en colere, que j'y étois & qu'elle s'y mettoit aussi : Je meurs d'envie de vous rendre cette donation. Je lui disois : Madame, passez-la cette envie, vous me feriez plaisir. Et qu'est-ce que cela au prix de ce que le Roi lui peut donner ? Le Roi est bien puissant, & il peut donner à M^r. du Maine des Charges & des Gouvernemens ; cependant 50000 écus de rente en Souveraineté à un homme à qui cela peut donner un rang, il faudroit bien de l'argent pour faire cette somme, & les Rois ne donnent guere une si grande somme ; des démembremens du Domaine, on n'en fait point pour les Bâtards. Autre oubli. M^r. de Seignelay venoit assez souvent chez moi, & depuis la mort de son pere, il a continué de garder de grandes mesures avec moi, & M^r. de Lauzun y venoit tous les jours, & l'y trouvoit : un jour entre les autres, il m'avoit dit qu'il n'étoit pas content de M^r. de Seignelay à l'égard de sa Charge de Bec-de-Corbin qu'il ne vouloit pas perdre. M^r. de Seignelay y vint, je lui en parlai ; il me répondit : M^r. de Lauzun me veut faire une querelle d'Allemand, il desire de moi une impossibilité, il fera tout ce qu'il lui plaira ; sans vous il y auroit long-temps que je

lui aurois fait fermer ma porte ; c'est un homme d'un mauvais commerce , & où il n'y a nulle sûreté , & je m'étonne que vous ne vous en apperceviez pas aussi-bien que les autres. Je fus fort fâchée de ce discours. Je lui veux parler devant vous , vous verrez l'embarras où il sera. J'appelai M^r. de Lauzun. Je lui dis : Je parle de vous à M^r. de Seignelay , je trouve que vous avez tort de vouloir ce qu'il ne peut faire : il est assez de mes amis pour avoir de la bonté pour vous ; M^r. Colbert en avoit tant , & vous lui étiez si obligé , que M^r. de Seignelay ne voudroit pas en mal user avec vous. Il fut fort embarrassé , & M^r. de Seignelay lui fit des honnêtetés d'une maniere fiere , & dit : Je fais ce que je dois à Mademoiselle ; & par rapport à elle , vous verrez comment j'en userai toujours avec vous. Quand il fut parti , M^r. de Lauzun pesta fort contre lui , & je soutenois que M^r. de Seignelay n'avoit pas tort.

M^e. de Noailles , qui témoignoit être des amies de M^r. de Lauzun , en parla fort librement : un soir elle me dit qu'elle l'avoit vu , & qu'il étoit au desespoir d'être mal avec moi , qu'il ne pouvoit plus après tous les tours que je lui avois faits , me voir avec honneur ; qu'il avoit continué , qu'a-

près qu'il fut arrivé, M^e. de Savoye avoit écrit au Roi pour le demander pour être Ambassadeur extraordinaire auprès de son fils qu'elle ne pouvoit plus tenir, & commander l'armée en ce pays-là, que je lui dis : Je ne me suis pas mêlée de cela, je ne l'ai su qu'après ; que j'avois prié le Roi de ne le faire pas servir à Luxembourg, disoit-il, que son affaire étoit faite, que le Roi lui avoit promis. Je lui répondis encore que je ne savois ce que c'étoit, que j'avois parlé au Roi pour qu'il servît, qu'il m'avoit refusée. Pour moi, dit M^e. de Noailles, je lui ai dit : Après les obligations que vous avez à Mademoiselle, il sera mal-aisé de vous justifier dans le monde : quand vous vous plaindrez d'elle, on trouvera toujours que vous avez tort. Elle me dit : Vous croyez donc que c'étoit une vision que l'affaire de Savoye ? Je vais vous dire ce que M^r. le Chancelier le Tellier m'en a dit à l'occasion de M^r. de Lauzun : Mademoiselle me fait pitié, cet homme en use mal avec elle, il a bien peu de reconnaissance. C'est au commencement qu'il vint qu'il me dit cela ; le jour qu'il vit le Roi, il fut jusqu'à minuit avec mon fils, il lui parla du projet de Savoye ; que M^e. de Savoye le fouhaitoit passionnément ; que c'est le vrai moyen de l'éloigner

avec honneur. Que Mr. de Louvois lui avoit répondu : Comment se peut-il ? Vous sortez par le moyen de Mademoiselle , & vous entreprenez une affaire sans sa participation ? Vous sortez de prison , & vous demandez à commander l'armée du Roi sans titre ? Que dira le Roi de cette proposition ? Je le veux servir , dit M^r. de Lauzun , je ne puis demeurer inutile ; pour Mademoiselle , je lui ai obligation ; si c'avoit été de mon choix , elle ne se feroit pas mêlée de mes affaires , & dans la suite elle ne s'en mêlera plus. M^r. Colbert fait les affaires , la guerre n'est pas de son fait , je veux vous en avoir l'obligation. M^r. de Louvois fut fort étonné de ces discours , & des protestations que lui fit M^r. de Lauzun de vouloir être de ses amis , & il se moqua des manieres dont il en usoit pour cela. Il l'étoit allé chercher à Meudon à cheval le manteau sur le nez , & à Paris de même ; il ne disoit pas qu'il se cachoit , & on le voyoit bien , & tout cela par considération pour M^r. Colbert & pour moi. M^e. de Montespan y avoit part aussi ; elle n'avoit aucune liaison avec M^r. de Louvois , au contraire elle n'avoit pas été contente de lui , & lorsqu'on proposa de marier sa fille avec son neveu de Mortemart , il répondit que sa fille n'avoit pas

assez de bien pour remettre les affaires de cette Maison, & elle le maria ensuite à la troisieme fille de M^r. Colbert, qui reçut cette proposition avec beaucoup de respect, & le tenoit à honneur. Les deux aînées avoient épousé le Duc de Chevreuse, fils de M^r. le Duc de Luynes; & l'autre, M^r. de Beauvilliers, fils de M^r. le Duc de Saint-Aignan; & M^r. de Seignelay en premieres noces, M^{lle}. d'Alegre, une très-grande héritiere d'Auvergne, qui mourut & laissa une fille qui est morte après : il a depuis épousé M^{lle}. de Matignon; & M^r. de Matignon n'avoit plus de garçon, ils étoient morts, il lui resta deux filles : les autres s'étoient faites Religieuses du vivant des freres; l'aînée épousa le Chevalier de Matignon son oncle, & l'autre M^r. de Seignelay. Elle étoit fort riche, il y avoit plus de 40000 écus de rente dans cette Maison, une des plus illustres de France; la grand'mere étoit de la Maison d'Orléans-Longueville, fille de Bourbon; ainsi ils ont l'honneur d'être aussi proches parents du Roi que M^r. le Prince. Marie de Bourbon étoit cousine germaine du Roi mon grand-pere; cela donna un grand air à Monsieur de Seignelay, qui naturellement avoit assez de vanité.

M^r. le Prince de Conti continuoit à

vouloir aller en Allemagne ; le Roi le lui permit & à M^r. son frere ; ils partirent avec un grand équipage ; force gens de qualité les accompagnerent ; ce ne furent pas les aînés de Maisons , ni les gens qui espéroient beaucoup à la Cour. Les noms & le nombre firent un grand éclat dans les Pays étrangers : ils furent fort bien reçus par-tout où ils passèrent : M^r. le Prince de Turenne alla avec eux , il étoit mal à la Cour , il avoit été exilé parce qu'il avoit parlé d'une maniere désobligeante de M^e. la Dauphine à Monseigneur pour l'en dégoûter , & dès-lors il commença à vivre moins bien avec elle. Pendant qu'il étoit en voyage , M^r. le Prince de Conti avoit beaucoup de commerce à Paris ; il s'avisa d'envoyer un Page qui s'appelloit Merfit ; quand il revint , on eut envie de savoir qui leur écrivoit ; on l'arrêta à Strasbourg , on vit toutes ses lettres que M^r. de Louvois porta au Roi avec beaucoup de douleur , comme on peut croire : il y en avoit une de son gendre dans celle de M^e. la Princesse de Conti. Elle rendoit compte à M^r. son mari d'une fille qu'elle avoit prise fort promptement , de peur qu'on ne lui en donnât une de St. Cyr. On fait assez ce que c'est que cette Maison pour que je n'en parle pas davantage. Il y avoit

eu une grande fête à Sceaux, que M^r. de Seignelay avoit donnée, où étoit toute la Cour. M^r. de Liancourt, fils cadet de la Rochefoucault, écrivoit une longue lettre à M^r. le Prince de Conti, où il faisoit force railleries de tout le monde, & même cela alloit jusqu'au Roi & M^e. de Maintenon, & M^r. de la Rocheguyon avoit écrit dans cette lettre que son frere ne lui laissoit rien à mettre; il approuvoit tout, & signa. Le Marquis d'Alincourt écrivoit aussi une lettre pleine d'ordures. Le Roi le dit à leurs peres, on peut juger de leur désespoir; ils dirent sur cela tout ce qui se peut dire des deux enfants de M^r. de la Rochefoucault, des fils & petits-fils des Duc & Maréchal de Villeroi. Quelle douleur pour eux! M^r. de la Rocheguyon alla à une de ses terres en Poitou, M^r. de Liancourt en prison dans une tour de l'isle de Ré, & le Marquis d'Alincourt à une terre. Cette affaire fit grand bruit, & il y avoit de quoi. M^{rs}. les Princes de Conti revinrent après avoir été à un siege & à une bataille; l'Histoire dira les faits, je dirai seulement qu'ils firent merveille. Ils ne furent pas bien reçus à la Cour, M^r. le Prince de la Roche-sur-Yon n'y fit pas un long séjour, il s'en alla à l'Isle-Adam, & de-là à Chantilly avec M^r. le Prince. On

étoit à Fontainebleau quand ils revinrent , j'y allai ; M^e. la Princesse de Conti tomba malade ; son appartement donnoit sur le jardin de Diane , on alloit favoir de ses nouvelles à la porte ; un soir que j'y voulus aller , Dodart son Médecin vint à moi. Il me dit : N'entrez pas , je fais comme vous craignez la petite-vérole , on ne fait pas ce que ce fera : elle parut le lendemain , & le Roi me l'envoya dire. Je m'en retournai à Choisy ; M^r. son mari la prit , & en mourut en peu de temps ; elle en fut à l'extrémité , elle demanda à voir le Roi qui avoit eu du chagrin contre elle depuis les lettres ; elle lui dit qu'elle mourroit contente , pourvu qu'il lui pardonnât avec un peu de tendresse : elle fut fort longtemps sans se montrer , & ce mal la changea beaucoup. J'écris toutes ces circonstances dont je me souviens , à mesure qu'elles me viennent. Ma sœur la Grande-Duchesse avec laquelle je n'avois point de commerce , comme j'ai dit , vint en France ; M^e. de Guise alla au-devant d'elle ; j'étois à Eu , elle comprit bien qu'elle feroit un mauvais personnage si elle ne me voyoit , & que je n'étois pas d'humeur de la chercher ; elle s'avifa de m'écrire de Lyon , pour me remercier de ce que les Officiers du Parlement de Dombes lui

avoient été faire la révérence, & ensuite me témoignoit le plaisir qu'elle auroit de me voir, comme si elle avoit gardé de grandes mesures avec moi. Je lui fis réponse fort honnêtement, & n'en avançai point mon voyage d'un moment : elle alla demeurer à Montmartre, d'où elle ne devoit sortir que pour voir le Roi quand il lui commanderoit, & l'envoyeroit querir dans l'un de ses carrosses ; on la reçut fort bien, & on la trouva fort changée. La Comtesse de Fiesque me mandoit : M^e. votre sœur est si à la mode, que le Roi l'envoie querir fort souvent ; il paroît se plaire à sa conversation ; cela a un air admirable. Je ne crois rien de tout cela, & je jugeai ce qui en arriveroit, comme il a fait, moi qui connois la Cour & le Roi.

Le lendemain que je fus à Paris, j'allai à Montmartre ; la Grande-Duchesse me fit des excuses de ne m'être pas venu voir, parce qu'elle ne sortoit point. Son changement m'effraya, elle me parut d'une grande gayeté, nous ne parlâmes de rien que de la joie qu'elle avoit d'être en France. Je m'en allai à Versailles, le Roi me demanda si j'avois vu ma sœur : Oui, Sire. Vous l'avez trouvé changée, & qui parle beaucoup. Il me paroît, Sire, que c'est la

mode d'Italie. Monsieur me dit : Votre sœur parle furieusement, elle s'empresse & veut être de tout, elle ne fera de rien, le Grand-Duc ne le veut pas ; je ne fais si elle a apporté des cabinets & des tables de Florence. Je lui dis que je n'en favois rien. Si elle en a, elle vous en donnera. Un jour ou deux après, elle vint après-dîner, & elle parla beaucoup, & le Roi lui répondit peu. Elle lui dit : Sire, je fais où je suis demeurée la dernière fois, afin que V. M. commence par-là à me mener, c'est au Labyrinthe. Le Roi lui répondit : Je vous y menerai à l'heure de la promenade. Le Roi envoya querir la Reine, je demurai après la Reine, le Roi m'appella, je crois qu'il ne savoit que lui dire, puis on monta en calèche, & le Roi nous ramena au château, & lui dit : Il est 6 heures, il faut rentrer à 8 à Montmartre, & s'en aller prendre les Dames, & se promenerent. En ce temps-là on jouoit au Hocca ; la Reine se mit à y jouer ; après avoir fait collation, le Roi revint à 9 heures, & dit à ma sœur : Quoi ! vous voilà encore ? que dira M^e. de Montmartre ? Elle se mit à rire, & dit : Je ne viens pas ici tous les jours ; quand j'y suis, il faut bien employer mon temps ; c'est assez que j'arrive à minuit, c'est l'heure que les Religieuses se levent pour

aller à Matines, elles sont couchées présentement, je les aurois réveillées. Le Roi & la Reine se regardoient, & Monsieur me regardoit. Quand je vis M^e. la Comtesse de Fiesque, je lui dis : Comtesse, ma sœur n'a pas si bon air à la Cour que vous m'aviez dit, & je crains qu'elle ennuyera si elle y va souvent. Elle trouva M^r. le Prince d'Harcourt, & le fit mettre dans son carrosse pour l'escorter; on trouva cela fort ridicule quand on le fut. M^e. du Defan étoit sa Dame d'honneur, qui faisoit tous les jours mille fautes; elle l'étoit de M^e. de Guise aussi : elle fit venir sa fille, ne parut plus, & mourut ensuite bien à propos; on commençoit à connoître que toute son habileté n'avoit consisté qu'à gagner 40000 écus tant du Roi que du Grand-Duc pour avoir fait venir ma sœur en France, qui n'avoit autant d'envie d'y venir que sur un horoscope qu'on lui avoit fait qu'elle gouverneroit le Roi. Cela faisoit que la Reine ne la pouvoit souffrir, elle n'avoit rien à craindre, elle ne le vouloit gouverner que pour faire rendre les Etats au Duc de Lorraine, & l'épouser; elle n'avoit que cela dans la tête, dessein assez chimérique à une femme qui a un mari & trois enfants. Elle disoit qu'il y avoit des Casuistes à Rome qui avoient

dit qu'elle n'étoit pas mariée, parce qu'elle n'y avoit pas consenti. Elle avoit toujours conservé un commerce avec M^r. de Lorraine jusqu'à ce qu'il fût marié avec la sœur de l'Empereur, veuve du Roi Michel de Pologne ; & ce qui est de plus surprenant, est que M^e. de Lisle-bonne conduisoit toute cette intrigue avec la participation de M^e. de Guise & de M^e. de Montmartre. Je ne comprends pas comme des personnes qui avoient autant d'esprit & de vertu, pouvoient se flatter dans une telle chimere ; quand Monsieur de Lorraine se maria, elle eut la jaunisse ; & quand il mourut, elle affecta de ne pas le regretter ; il étoit son cousin germain, & elle pouvoit témoigner du regret de la perte d'un homme de ce mérite-là : elle affecta ce jour-là une grande gayeté.

Depuis que M^{lle}. de Nantes commença à avoir dix ans, M^r. le Prince songea à la faire épouser à M^r. le Duc. Madame la Princesse qui ne venoit jamais à la Cour, y fit de longs séjours. Un soir que l'on soupoit chez le Roi, j'étois enrhumée, je toussai beaucoup : M^{lle}. de Bourbon qui n'est pas belle, s'avisa de trouver cela plaisant, & d'en rire avec Madame la Princesse de Conti ; & à mesure que je toussois, elle rioit & regardoit Monsei-

gneur. Le Roi vit que cela me faisoit de la peine ; il dit : Mon fils & la Princesse de Conti se sont souvenus d'un homme qui est la plaisanterie du dernier voyage ; je toussai encore, cela continua ; je sortis de table, & je m'en allai dans la chambre du Roi, où je restai un demi-quart d'heure jusqu'à ce que ma toux fût passée, & à mon retour, je dis : J'avois peur que ce ne fût manquer de respect de demeurer avec mon rhume & ma toux. On sortit de table, M^e. la Dauphine demeura peu à l'appartement, je la suivis, & lui dis : Je crois que vous aurez bien remarqué les ris de M^e. la Princesse de Conti & de M^{lle}. de Bourbon. Cela m'a paru fort impertinent, me dit-elle, & vous avez vu que le Roi a fait ce qu'il a pu pour les en empêcher sans y pouvoir réussir. Le lendemain tout le monde en parla, & l'on s'adressa à moi ; je disois : Ce sont de jeunes créatures qui ne savent de quoi elles rient, elles ont besoin d'avoir des gouvernantes pour leur apprendre à vivre, & des amis pour leur dire que cela leur sied fort mal. M^e. la Princesse de Conti rougit trop lorsqu'elle rit, & l'autre laudit. M^r. le Prince & M^e. la Princesse furent au désespoir ; depuis que M^r. de Vermandois fut mort, ils songeoient à le

faire épouser à M^r. du Maine, & ils ne vouloient pas qu'elle me déplût : cela fit beaucoup de bruit. M^{lle}. de Bourbon avoit le bras droit incommode, il paroissoit plus court que l'autre, & même elle ne l'allongeoit pas aisément. Je me souviens qu'on m'avoit dit qu'elle avoit eu les écouelles, & que des drogues que l'on lui avoit mis l'avoient estropiée. Je le dis à M^e. de Montespan : Ce sera un beau couple, si M^r. du Maine l'épouse. Un boîteux & une manchotte : elle me dit qu'on n'y songeoit pas. M^e. de Montespan conta à M^e. de Thiangés l'aversion qui m'avoit prise pour M^{lle}. de Bourbon sur son rire ; la peur que j'avois qu'on ne songeât à la marier au Duc du Maine ; & tout ce que j'avois dit : M^e. de Thiangés le dit à M^r. le Prince, & Madame de Montespan le dit au Roi. Un jour que j'étois chez M^e. de Maintenon, le Roi y vint, & me parla de cela, & me dit qu'il ne falloit pas m'inquiéter que l'on mariât le Duc du Maine sans ma participation ; qu'il m'avoit trop d'obligation ; qu'il ne falloit pas aussi que je me fâchasse si aisément, & que je prisse des aversions pour si peu ; que M^r. le Prince & M^e. la Princesse étoient au désespoir. Je dis qu'il n'en falloit plus parler, & que si

elle épousoit M^r. le Duc du Maine, je ne les verrois ni l'un ni l'autre. Le Roi étoit fort embarrassé, & moi fort fiere; je les laissai, & je m'en allai. Quelque temps après, le mariage de M^{lle}. de Nantes se fit sans que personne m'en donnât part, que M^e. de Montespan, qui m'écrivoit comme elle auroit fait d'une autre nouvelle: je ne m'en souciois guere. Avant que de partir, je voyois tous les jours M^r. à Clagny, qui faisoit sa cour à M^{lle}. de Nantes, qui étoit belle comme les Anges, & lui fort laid, gros, la taille gâtée, beaucoup d'esprit, qui promettoit beaucoup.

Quand je retournai à Paris, j'allai à Fontainebleau où étoit la Cour. M^r. le Cardinal de Bouillon fut exilé aux noces de M^e. la Duchesse, parce qu'il voulut manger à la table du Roi, qu'on lui refusa; il ne fit point le mariage. Depuis la mort de M^r. le Prince de Conti, M^r. son frere n'avoit point sorti de Chantilly auprès de M^r. le Prince: ce séjour-là lui a été fort avantageux pour le rendre le plus honnête homme du monde; M^r. le Prince l'aimoit chèrement. On fit au jour de l'an M^r. le Duc de Chartres, M^r. le Duc de Bourbon & M^r. le Prince de Conti, Cordons bleux. Celui-ci arriva le matin à Versailles, y dîna, & s'en retourna à

Chantilly; on admira son bon air, sa bonne mine. M^r. de Lauzun vivoit à son ordinaire, jouoit beaucoup chez Monsieur, voyoit moins Monseigneur, faisoit le dévot, c'est-à-dire, des retraites aux PP. de la Doctrine Chrétienne: M^e. la Comtesse de Lauzun vint à Paris loger chez lui, & se fit Catholique. L'Abbaye de Saintes, qu'avoit M^e. de Foix, fut vacante par sa mort; le Roi la donna à Madame de Lauzun, qui étoit Religieuse dans cette maison. La conversion de M^e. de Lauzun lui avoit fait avoir commerce avec le P. de la Chaise, & ce fut par-là qu'elle l'eut. M^e. de Nogent maria sa fille à un Gentilhomme de Périgord, & un an après, la cadette qu'elle aimoit passionnément, le fut à M^r. de Brion; elle me fit part de ces deux mariages. La Grande-Duchesse couchoit quelquefois à Versailles, & à St. Germain, dans des appartements d'emprunt; le Roi ne lui en vouloit pas donner; on commença à la négliger, le Roi en faisoit peu de cas, on la trouvoit ennuyeuse, elle parloit beaucoup & peu agréablement; elle faisoit sans cesse des histoires de son domestique, des chevaux qu'elle achetoit, des noms qu'ils avoient, d'où ils venoient, enfin, des détails de maquignons & de De-

moiselles de campagne qui vont aux foires avec leurs maris, & elle s'habille presque de même. Je ne marque ni année ni temps, j'écris selon qu'il m'en souvient; on pourra juger que ces Mémoires ont été faits par intervalle & sans suite. La Duchesse de Bourbon (elle s'appelloit ainsi pour lors) eut la petite-vérole à Fontainebleau, M^e. de Montespan s'enferma avec elle, & M^e. sa belle-mère; M^r. le Prince qui étoit à Chantilly, s'y enferma aussi. Le Roi voulut l'aller voir, M^r. le Prince vint devant la porte, & lui dit qu'il l'empêcheroit d'entrer: il y tomba malade, & y mourut le 11 de Septembre 1686. Ce fut une grande perte pour l'Etat dans les conjonctures présentes; il auroit bien servi le Roi, il paroît que sa tête étoit aussi bonne que son cœur, puisque le plus grand Capitaine que l'on ait présentement étoit son disciple, M^r. de Luxembourg; il a appris sous lui. Il écrivit au Roi une fort longue lettre, pour lui demander pardon de ce qu'il avoit fait qui avoit pu lui déplaire; elle étoit fort chrétienne, aussi-bien que sa mort.

J'aurois voulu qu'il n'eût pas prié le Roi que M^e. sa femme demeurât toujours à Châteauroux; j'en fus fort fâchée, je rappelai notre ancienne amitié, &

j'oubliai tout ce qu'il m'avoit fait. J'étois malade dans le temps qu'il mourut, j'avois une colique qui m'avoit duré 4 jours, pendant lesquels M^r. de Lauzun venoit tous les jours à ma porte.

Il y eut quelque mouvement en Angleterre, qu'excita M^r. de Monmouth, dont je ne parlerois point sans que cela obligea M^r. de Lauzun à demander permission d'aller en Angleterre chercher la guerre. Ce voyage a été loué des uns, & blâmé des autres; il n'en revint pas fort content, il rapporta beaucoup d'effets. J'étois à Eu quand il passa à Abbeville; il envoya un Gentilhomme pour me faire ses compliments; je crois qu'il m'écrivit, je ne lui fis point de réponse. Il acheta force marchandises de la Chine, il m'en envoya une quantité de très-jolies à Choisy; je ne voulus pas les recevoir, le Gentilhomme les étala sur des tables chez Rollinde qui y a une maison, je ne pus m'empêcher de les aller voir, & je m'empêchai bien de les recevoir depuis qu'il étoit mal avec moi; mes sœurs qui s'étoient tant déchaînées contre lui, ne perdoient pas d'occasion d'en dire du bien, & de le louer. La Grande-Duchesse s'accoutuma d'aller à St. Même tous les étés, & delà à Alençon, & tous les jours elle venoit quand M^e. de Guise

étoit à Paris , dîner & jouer chez elle. Depuis la mort de ma belle-mere que ma sœur est allée à Alençon , elle y va toutes les années depuis l'Ascension jusqu'à la St. Martin en été. Il prit fantaisie à la Grande-Duchesse de me dire : On m'a ordonné les eaux de Forges pour mon mal de gorge , j'ai envie d'aller avec vous à Eu pour les y prendre ; c'étoit à Versailles dans la promenade qu'elle me fit cette proposition ; je lui répondis : Je ferois bien-aïse de vous faire ce plaisir , & vous devez songer que j'ai des mesures à garder avec le Grand-Duc qui a toujours parfaitement bien vécu avec moi. Je vais bien à Alençon , me dit-elle. Je lui répondis : Ce n'est pas de même , M^e. de Guise n'est pas si bien avec lui que moi. Elle me répliqua en colere : Vous menagez ce ridicule pendant que tout le monde s'en moque , je ne l'ai pas fait quand je suis venue ici ; je lui ai fait accroire que je me voulois faire Religieuse à l'Hôpital de Poitiers ; il l'a cru , je me moque de lui , je ne lui tiendrai rien de tout ce que je lui promettrai. Elle continua sur ce ton-là de longs discours dans de grands emportemens que j'écoutois avec pitié ; je lui laissai tout dire , & ne lui répondis rien. On nous vint avertir que la Reine sortoit le soir , je demeurai à son

coucher; & comme le Roi fortoit, je le suivis dans son petit fallon, je lui contai ce qui s'étoit passé; il me dit que j'avois bien fait, & que le Grand-Duc ne vouloit pas qu'elle allât hors de Montmartre, que c'étoit une folle. Elle bouda, & il n'en fut ni plus ni moins.

M^e. de Guise me fit deux tours admirables: depuis la mort de sa mere, elle étoit extrêmement brouillée avec M^{lle}. de Guise, de maniere qu'elle ne vouloit plus loger avec elle; je pris l'occasion de me décharger sur elle de la moitié du palais de Luxembourg, que je m'étois obligée de prendre tout entier après la mort de ma belle-mere par un traité que j'avois signé avec elle, & qui avoit été fait par l'avis de M^{rs}. le Maréchal d'Etrées, Colbert & le Pelletier, Ministres d'Etat, que le Roi avoit commis pour nous régler. Ma sœur vint loger au Luxembourg, & quelque temps après elle s'avisa de vouloir le vendre à M^r. le Duc le Luxembourg; il a toujours eu grande envie de l'avoir, & elle avoit oublié que par les termes de notre contrat, elle n'en pouvoit disposer que de mon consentement. L'Evêque d'Autun, dont le manège & la bonne foi sont assez connus, s'étoit mêlé de cette négociation: il l'avoit commencée par

accommoder ensemble M^e. & M^{lle}. de Guise, & par les vouloir faire demeurer ensemble. M^e. de Guise vendoit à M^r. le Prince le Luxembourg, & prenoit pour une partie du prix l'hôtel de Condé, où M^e. & M^{lle}. de Guise devoient loger ensemble. Quand les affaires furent ainsi disposées, M^r. le Prince vint me trouver, & me dit : J'ai sous votre bon plaisir fait un traité du Luxembourg, c'est-à-dire de la part de M^e. de Guise ; je crois que vous aimerez mieux nous avoir logés avec vous qu'elle. Je lui parus surprise, & je lui répondis : Nous sommes bien ensemble, nous ne le serons peut-être pas si nous logeons dans la même maison. Je lui demandai ensuite s'il en avoit parlé au Roi. Non, me répondit-il, j'attendois votre agrément. Je lui dis : Je crois que M^e. de Guise ne le peut vendre, que le Roi a les droits de la Grande-Duchesse qui y avoit une part ; on vous amuse d'une affaire qui ne se peut faire : je continuai de lui en parler en Normandie. Le soir je le dis au Roi, qui me parut surpris, & qui me dit que j'avois raison de n'y pas consentir, que M^r. le Prince ne lui en avoit jamais parlé. Je lui dis que j'irois le lendemain à Paris pour voir si M^r. le Prince pouvoit l'acheter, que je croyois

que M^e. de Guise s'étoit embarquée mal-à-propos, comme elle faisoit souvent avec son bon esprit. Il y a apparence que le Roi leur témoigna ne les pas approuver : M^r. le Prince vint le lendemain me voir, je revenois de la messe des Carmes à pied, je le trouvai au bas du degré dans sa chaise, qui avoit la goutte. Il me dit : En quelque état que je sois, j'ai voulu venir ici pour vous faire les excuses de mon fils, & pour vous dire que je ne favois rien de cette affaire; on ne peut pas mieux en user que vous avez fait; & sur cela il me fit mille honnêtetés. Je vis l'après-dîner M^r. de Longueville, qui me dit : C'est l'Evêque d'Autun & Gourville qui mettent cela dans la tête de M^r. le Duc; le Luxembourg est trop grand; il est si petit, & toute sa famille, que feroit-il là? Mon frere en a été fort fâché.

Quand M^r. le Duc épousa M^{lle}. de Nantes, M^e. de Guise crut qu'après ce mariage on pouvoit accabler tout le monde; on crut la conjoncture d'autant plus favorable, que M^r. le Prince & moi étions mal ensemble; il feroit bien-aise de faire voir de nouvelles marques de sa faveur; jamais M^e. de Guise ne s'étoit tant empressée à me faire des amitiés, elle me rendit des soins. J'eus un petit abcès derriere

rière la tête, qu'il fallut ouvrir; elle y voulut être, elle se mit la tête contre la muraille, & pleura quand on y mit une tente. Ces actions me furent suspectes, & je dis en ce temps-là à Rollinde & à d'autres : Madame de Guise a machiné contre moi; elle me fait beaucoup d'amitié, & je la connois. Un jour que je revenois de Versailles, je dinai à Paris pour aller coucher à Choisy, où je ne voulois être qu'un jour; il y vint un de mes amis, un Officier des troupes, qui me demanda si je savois que le marché que M^e. de Guise avoit fait du Luxembourg avec M^r. le Prince étoit rompu. Je lui dis : Je ne fais ce que c'est, contez-moi ce que vous en savez. Il dit qu'il venoit de voir un tel, qu'il me nomma, cet homme que je connois m'a dit : Savez-vous ce que c'est que l'affaire de M^e. de Guise avec M^r. le Prince, & Mademoiselle le fait-elle? Je lui répondis : Il y a quelques jours que je n'ai pas vu Mademoiselle, je n'en fais rien, & peut-être ne le fait-elle pas aussi. Vous lui pouvez dire que comme j'étois chez M^r. de Gourville ce matin, M^r. de Charmont y est venu, & Gourville est allé à lui, & lui a dit : Vous pouvez mander à M^e. de Guise (elle étoit partie pour Alençon) que M^r. le Prince lui est fort obligé

de l'honneur qu'elle lui a fait, que c'est une affaire rompue tout-à-fait ici, le Roi ne l'a pas trouvé à propos. Charmont s'en alla, & Gourville, à qui cet homme demanda ce que c'étoit, lui répondit que M^e. de Guise vouloit vendre sa part du Luxembourg, & que le Roi ne l'a pas voulu. Je fus fort surprise de cela, & fort obligée au Roi d'en avoir si bien usé pour moi, sans que je lui en aye parlé; je fus presque tentée de m'en retourner à Versailles, mais cela auroit paru trop affecté. Je demurai le Samedi à Choisy, le Dimanche j'allai coucher à Versailles, & n'en parlai à personne; le Lundi avant que le Roi vînt, je me trouvai en tiers avec M^e. la Dauphine & Madame. Je leur dis: Comme vous n'êtes pas dévotes non-plus que moi, que nous sommes de bonne foi, & que nous ne voulons tromper personne, je m'en vais vous dire un tour que M^e. de Guise m'a fait. Elles furent surprises, & condamnerent son procédé. J'attendis le Roi dans le dernier cabinet, Monsieur qui alloit devant le Roi me dit: Que faites-vous-là, voulez-vous parler au Roi? Je lui répondis: Passez votre chemin; le Roi s'arrêta, & M^e. de Duras qui étoit en quartier, passa. Je commençai par rendre mes très-humbles graces au Roi de ce

qu'il avoit eu la bonté de ne me pas laisser mettre sur le carreau, & d'être obligée d'aller louer une chambre garnie dans la rue de la Huchette. Qui vous a dit cela, me dit le Roi? Je répondis: Je n'en demande pas davantage, je fais ce que c'est. Je vous assure qu'il n'en est rien, répliqua le Roi. Je suis charmée, Sire, des bontés de V. M.; on ne peut pas être plus reconnoissante que je suis, ni plus contente que vous connoissiez ma sœur telle qu'elle est, pendant qu'elle fait la dévote. Vous devez être sûre de mon amitié; ma cousine, cela n'est point, allez dîner. Sire, je fais ce que j'en dois croire: Monsieur étoit en grande curiosité; lorsqu'il eut dîné, il alla chez le Roi, je lui dis: J'irai chez vous vous dire ce que j'ai dit au Roi. J'y allai, il me dit qu'il avoit demandé au Roi ce que c'étoit, que le Roi lui avoit dit: Je suis étonné que ma cousine fache une affaire si secrete; j'ai fait tout ce que j'ai pu pour qu'elle ne le fût pas, jugeant bien qu'elle se fâcheroit de ce que sa sœur de Guise a voulu faire, qui est de vendre encore sa part du Luxembourg à M^r. le Prince, à qui je dis lorsqu'il m'en parla: Et ma cousine, comment ferez-vous unis? Vous n'êtes déjà pas trop bien avec elle. Il me répondit: M^e. de Guise ma assuré

qu'elle en feroit fort contente : & moi je vous assure du contraire , dit le Roi , & qu'elle n'y consentira jamais. Si Votre Majesté ne le veut pas , je n'y songerai point. Le Roi lui dit : Ce n'est pas moi , je vous réponds qu'elle n'y consentira jamais , & que cette affaire vous fera de l'embarras , il est bon même qu'elle n'en fache rien. Monsieur m'ajouta : Vous êtes fort obligée au Roi , il m'en a parlé avec beaucoup de bonté. Je me plaignis à quelques amis & amies , de M^e. de Guise & de son procédé. Elle écrivit une lettre à l'Evêque de Dax , où elle désavouoit l'affaire , & dit qu'elle n'en avoit pas entendu parler. Je répondis simplement : Je la connois il y a long-temps , elle est fille de sa mere , je la reconnois par-là. Quand elle revint , elle me fit aussi bonne mine que si elle en avoit bien usé avec moi. M^r. le Prince fut honteux ; un jour chez M^e. de Montespan il en parla à la Comtesse de Fiesque , & lui dit : Je n'en aurois jamais parlé au Roi sans que M^e. de Guise m'en pressa fort ; elle m'assuroit que Mademoiselle en feroit ravie , à moins de cela comment y songer ? Trouvez moyen de placer cela dans quelques conversations , & que Mademoiselle le fache. Il s'ennuyoit d'être mal avec moi , son

humeur inquiète ne lui permettoit pas de demeurer long-temps dans une même situation , & moi je ne lui faisois pas mauvaise mine. Je voyois que j'avois eu tort dans mon chagrin de dire quelques petits défauts de M^{lle}. de Bourbon, ce qui avoit fort fâché M^r. le Prince qui vivoit encore dans ce temps-là. Je ne laissai pas dans les occasions de voir M^e. la Princesse. M^e. la Princesse Palatine mourut, j'y allai, & je trouvai M^r. le Prince, à qui je fis mille amitiés. Il me dit : Je suis sensible à tout ce que vous me faites de bien & de mal. Je lui dis, j'ai toujours les mêmes sentimens pour vous ; & si j'ai agi d'une manière qui vous ait déplu, les gens qui sont prompts doivent pardonner à ceux qui le sont comme eux. Je crois ne l'avoir pas vu depuis ce jour-là. M^r. de Lauzun vivoit à son ordinaire, toujours dans l'obscurité, il faisoit parler de lui, & souvent par des aventures qui me fâchoient. Quand je revins d'Eu en 1688, on habilla mes gens de neuf. Un jour comme je me promenois dans le parc de Versailles, je rencontrai le Roi, il s'arrêta pour me parler.

Fin des Mémoires de Mademoiselle de Montpensier.

S U I T E
D E S
M É M O I R E S
D E
M A D E M O I S E L L E
D E
M O N T P E N S I E R ,
O U
D I V E R S E S P I E C E S

*De la composition de cette Princesse, ou
qui servent à son Histoire.*

* *LETTRE de MADemoiselle à
MADAME de MOTTEVILLE.*

A St. Jean-de-Luz, le 14 Mai 1660.

M'ÉTANT trouvée auprès de vous
l'autre jour, lorsque vous causiez
chez la Reine avec de vos amies du bon-
heur de la vie retirée, il me sembla que

* Voyez les Mémoires, Tome V, pag. 117.

G iv

votre conversation n'avoit jamais été plus charmante & plus agréable. Je l'écoutai avec plaisir, & depuis j'ai passé de bonnes heures à y penser. Le lieu où nous sommes est le plus propre du monde à entretenir de semblables pensées ; car l'on rêve bien doucement lorsqu'on se promene sur le bord de la mer. Ainsi, Madame, je me suis imaginée que vous ne trouveriez pas mauvais que je vous fisse part des sentiments que vous m'avez donnés, & de l'opinion que j'estime qu'il faut avoir pour rendre cette retraite dont vous parliez, divertissante. Premièrement, Madame, il faudroit, à mon avis, que les personnes qui voudroient se retirer de la Cour ou du monde, s'éloignassent de l'un & de l'autre sans en être rebutées ; mais qu'elle le fissent par la connoissance du peu de solidité qu'on trouve dans ce commerce, & même parmi ses amis. Il y a eu de fort honnêtes gens de tout sexe, qui n'ayant pas eu autant d'habileté que vous & moi à la Cour, ont pu néanmoins s'en éloigner par le mépris de la fortune, & il est aisé de ne pas s'en soucier quand on est parvenu par ses soins ou par sa naissance à en avoir une honnête & selon sa condition. On peut aussi se trouver en âge où l'ambition est moins

vive, & où les personnes fort raisonnables peuvent s'en guérir facilement. Car je tiens qu'il y a des temps qu'il feroit aussi honteux d'en être tourmenté, qu'il l'avoit été de s'y être montré toujours insensible. Comme on doit faire ce raisonnement en toutes sortes de conditions, & qu'il est, comme vous savez, des héros & des héroïnes de toutes manieres, aussi nous faut-il de toutes sortes de personnes pour pouvoir parler de toutes sortes de choses dans la conversation, qui a votre goût & au mien est le plus grand plaisir de la vie, & presque le seul à mon gré. Néanmoins j'opinerois assez qu'il n'y eût point de gens mariés, & que ce fussent toutes personnes veuves, ou qui eussent renoncé à ce sacrement; car on dit que c'est un embarquement fâcheux. Vous savez si l'on dit vrai, & si l'on est heureux d'en être dehors. Pour moi je décide là-dessus d'une maniere que ceux qui ne me connoîtront pas ne devineront pas qui je suis par ce que j'en dis. Il feroit bon de concerter tous ensemble du lieu de l'habitation, & délibérer si l'on choisiroit les bords de la Loire ou ceux de la Seine. Quelques-uns aimeroient mieux les bords de la mer. Pour moi qui n'aime pas naturellement l'eau, j'aimerois mieux la vue de la mer

& des rivières un peu en éloignement ; & que ma maison fût située dans le voisinage d'un grand bois , & que l'on y arrivât par de grandes routes , où le soleil se feroit voir à peine en plein midi. Je la bâtirois de la plus agréable manière que je pourrois l'imaginer. Les dedans seroient de même fort propres & point magnifiques , non plus que les meubles : car il ne convient pas , quand on méprise tout , & que l'on veut paroître au-dessus de toutes choses , d'avoir la foiblesse de s'attacher à la superfluité. Je voudrois que cette maison fût environnée de jardins , & que le terroir en fût propre à produire les plus excellents fruits. Je prendrois un grand plaisir à faire planter , & à voir croître tous ces arbres différents. S'il y avoit de quoi faire des fontaines , je n'en serois pas fâchée ; mais j'aimerois mieux la vue que l'eau. Pour mieux dire , chacun feroit bâtir sa maison à sa fantaisie , les uns dans le fond d'un bois , les autres au bord de la rivière. La situation que je choisis pour moi , laisse de quoi choisir aux autres , parce qu'au bas de la côte où je m'imagine cette belle forêt , & d'où l'on pourroit se faire une si belle vue , je prétends qu'il y auroit de grandes prairies , & qu'elles seroient coupées de

ruisseaux d'une eau claire & vive, qui en serpentant sur l'herbe, iroient gagner la riviere. On se visiteroit à cheval, en calèche ou avec des chaises roulantes; quelquefois à pied, quelquefois en carrosse, si ce n'est que je pense que peu en auroient. Le soin d'ajuster sa maison & son jardin occuperoit beaucoup. Ceux qui aiment la vie active travailleroient à toutes sortes d'ouvrages, comme à peindre ou à dessiner, & les paresseux entretiendroient ceux qui s'occuperoient de la forte. Je pense qu'on liroit beaucoup, & qu'il n'y auroit personne qui n'eût sa bibliotheque. On ne romproit point le commerce qu'on auroit avec ses amis de la Cour & du monde; mais je pense que nous deviendrions tels, qu'il leur seroit plus glorieux de nous écrire, qu'à nous de leur faire réponse. Je me persuade que dans ce bois que je me figure, ou dans quelque belle allée, il y auroit un jeu de mail. C'est un jeu honnête, & un exercice convenable à la santé du corps, qu'il est bon de ne pas négliger en songeant à celle de l'esprit. On nous enverroit tous les livres nouveaux, & tous les Vers, & ceux qui les auroient les premiers auroient une grande joie d'en aller faire part aux autres. Je ne doute point que nous n'eussions quelques per-

sonnes qui mettroient aussi quelques Ouvrages en lumiere, chacun selon son talent, puisqu'il n'y a personne qui n'en ait tout-à-fait de dissemblables quand on veut suivre son naturel. Ceux qui aiment la musique, la pourroient entendre, puisque nous aurions parmi nous des personnes qui auroient la voix belle, & qui chanteroient bien, & d'autres qui joueroient du luth, du claveffin, & des autres plus agréables instruments. Les violons se sont rendus si communs, que sans avoir beaucoup de domestiques, chacun en ayant quelques-uns auxquels il auroit fait apprendre, il y auroit moyen de faire une fort bonne bande quand ils feroient tous ensemble. Je ne trouverois point à redire, que lorsqu'on feroit obligé d'aller à la Cour ou aux grandes Villes, soit pour affaires, ou pour rendre quelques devoirs de parenté, on ne s'en dispensât point. Je ne voudrois pas que l'on fît les farouches, en disant : Je ne veux assister à nulle fête, je ne ferois pas une visite pour mourir : & quand j'y ferois, je voudrois m'accommoder aux autres, & me rendre commode. Néanmoins je crois que je m'ennuyerois fort, & que j'aurois grande joie de retourner; mais je ne le témoignerois pas, de crainte que cette affectation ne me

fît haïr & ne m'exposât à la raillerie d'autant plus dangereuse qu'elle seroit bien fondée, & qu'on se l'attire par des façons ridicules. Comme les personnes du monde se déguisent présentement, & que cette façon de faire qui n'étoit pas bienséante aux gens de condition autrefois, s'est maintenant mise en usage, je ne désapprouverois pas que parmi nous on prît aussi quelquefois ce divertissement, mais d'une manière moins folle. Je voudrois qu'on allât garder les troupeaux de moutons dans nos belles prairies; qu'on eût des houlettes & des capelines, qu'on dînât sur l'herbe verte de mêts rustiques & convenables aux bergers, & qu'on imitât quelquefois ce qu'on a lu dans l'Astrée, sans toutefois faire l'amour, car cela ne me plaît point en quelque habit que ce soit. Lorsqu'on feroit revêtu de celui de berger, je ne désapprouverois pas qu'on tirât les vaches, ni que l'on fît des fromages & des gâteaux, puisqu'il faut manger, & que je ne prétends pas que le plan de notre vie soit fabuleux, comme il est en ces romans, où l'on observe un jeûne perpétuel, & une si sévère abstinence. Je voudrois au contraire qu'on pût n'avoir rien de mortel que le manger. Mais il faut finir par ce qui doit être la fin de toutes choses.

Après avoir beaucoup rêvé sur le bonheur de la vie, après avoir exactement lu les Histoires de tous les temps, examiné les mœurs & la différence de tous les pays, la vie des plus grands Héros, des plus parfaites Héroïnes & des plus sages Philosophes de tous les siècles passés, je ne trouve personne en tout cela qui ait été parfaitement heureux, & j'ai remarqué que ceux qui n'ont point connu le Christianisme le cherchoient sans y penser, s'ils ont été fort raisonnables; & sans savoir ce qui leur manquoit, s'appercevoient bien qu'il leur manquoit, quelque chose. J'ai remarqué aussi, que ceux qui l'ayant connu l'ont méprisé, & n'ont pas suivi ses préceptes, ont été malheureux, ou en leurs personnes, ou en leurs états; qu'il est difficile enfin de faire rien de bon sans songer à sa fin. La nôtre doit être notre salut. Ainsi toutes personnes y doivent penser. Je voudrois que dans notre désert, il y eût un couvent de Carmélites, & qu'elles n'excédassent point le nombre que Sainte Thérèse marque dans sa Regle. Son intention étoit qu'elles fussent Hermites, & le séjour des Hermites est dans les bois. Leur bâtiment seroit fait sur celui d'Avila, qui fut le premier. La vie d'Hermite nous empêcheroit d'avoir un commerce trop fré-

quent avec elles. Mais plus elles feroient retirées du commerce du monde, plus nous aurions de la vénération pour elles. Ce feroit dans leur Eglise qu'on iroit prier Dieu. Comme il y auroit d'habiles Docteurs retirés dans notre désert, on ne manqueroit pas d'excellents Sermons; ceux qui les aimeroient iroient plus souvent, les autres moins, sans être contraints dans leur dévotion. J'approuverois fort qu'il y eût aussi une belle Eglise servie par des Prêtres séculiers, habiles & zélés, & qui iroient instruire les villages voisins. Je ne voudrois pas néanmoins qu'ils prêchassent sans mission, car j'aime l'ordre en toutes choses. Je voudrois que nous eussions un hôpital où l'on nourriroit de pauvres enfants, où on leur feroit apprendre des métiers, & où l'on recevroit des malades. L'on se divertiroit à voir travailler les uns, & l'on s'occuperoit à servir les autres. Enfin, je voudrois que rien ne nous manquât pour mener une vie parfaitement morale & chrétienne, de laquelle les plaisirs innocents ne sont pas bannis. Au contraire, on peut dire que c'est-là qu'on les goûte véritablement.

Devine si tu peux, & réponds si tu l'oses.

R É P O N S E

DE MADAME DE MOTTEVILLE.

IL est juste, grande & illustre Princesse, que vos idées surpassent les miennes, que leur perfection & leur beauté conviennent à la hauteur de votre naissance, & que toutes les productions de votre bel esprit nous marquent en toutes choses la différence qui est entre vous & les autres personnes de votre sexe. Dans l'inclination que j'ai toujours eue d'estimer la solitude, j'avois souvent trouvé que les bois, les prés, les ruisseaux & les rivières qui formeroient un agréable désert, feroient sans doute une délicieuse retraite pour des personnes raisonnables qui voudroient mépriser le monde, & qui le connoissant bien la voudroient pour vivre dans une vie innocente, & entièrement soumise aux divines Loix de l'Evangile. J'avois cru que cette vie seroit heureuse si l'on pouvoit joindre à la piété Chrétienne la sagesse des Philosophes, & la politesse des fabuleux bergers de Lignon. Mais, belle Amelinte, je n'aurois jamais cru qu'on pût perfectionner cette sorte de vie

au point que vous avez fait , qu'on pût assembler tant de contraires ensemble , & trouver le moyen , en fuyant la superfluité , d'orner nos déserts de pompe & de grandeur. Il est vrai que vous avez bâti une demeure qui me paroît plus propre à une Princesse qu'à une Bergere : vous y avez introduit des calèches & des carrosses , & vous ne voulez garder les brebis que par divertissement. Mais je vois bien ce que c'est : Vous êtes née pour commander & pour porter des Couronnes. Cela vous est si naturel , & il est si raisonnable que cela soit ainsi , que je ne m'étonne pas de ce que sans y penser vous vous êtes établie notre Souveraine. Cette puissance , grande Princesse , vous est légitimement due , en tous les lieux que vous habiterez ; & sans être Merlin , je prédis que bienheureux seront les Peuple que vous daignerez commander. Si votre Philosophie vous convie à chercher nos bois plutôt qu'un Empire , je suis assurée que la félicité de vos solitaires sujets sera si grande , que tous les Rois du monde auront sujet de l'envier. Vous ferez honte à ces anciens Législateurs qui ont donné des loix aux Grecs & aux Romains. Ces illustres Sages n'ont établi qu'une fausse sagesse , & n'ont gouverné que des Peuples abandonnés à la volupté

& à tous les dérèglements que le Paganisme leur promettoit. Mais les vôtres, aimable & vertueuse Princesse, sont beaucoup plus parfaites ; car elles bannissent les passions, ordonnent la pratique de la vertu, & font régner l'innocence même dans les plaisirs. Par elles vous faites dominer l'Auteur de tout être créé, & vous imprimez dans le cœur de tous vos sujets cette admirable vérité, que *les choses visibles sont pour un temps, mais que les invisibles sont éternelles*, & qu'il faut par conséquent leur donner les prémices de nos desirs & de nos soins. C'est pour quoi, généreuse Princesse, nous nous y soumettons fort volontiers, & vous supplions de nous commander, & de nous conduire dans le chemin de la sagesse. Mais comme il est de l'ordre de la raison que les inférieurs vivent différemment de leurs Souverains, nous choisissons d'être toujours bergers, & d'avoir pour principale occupation de garder nos troupeaux, parce que nous croyons que la longue habitude de la vie solitaire nous fera acquérir ce que vous possédez naturellement ; c'est-à-dire, nous donnera beaucoup d'esprit & de lumière, nous élèvera l'ame à la contemplation des choses célestes & aux belles connoissances, & nous rendra dignes d'être gouvernés par la plus grande

Princesse du monde. Nos premiers peres, qui étoient eux-mêmes de grands Princes, n'ont pas méprisé cette occupation, & le soin de leurs troupeaux ne les a pas empêché de pénétrer jusques dans les Cieux, & d'appercevoir les premiers les différents effets de leurs influences. C'est pourquoi nous tiendrons à gloire de leur ressembler, & d'enrichir notre simplicité des plus riches trésors de la vie. Nous ne voulons que de petites cabanes, dont nous bannirons non-seulement le magnifique, mais où nous ne voulons souffrir que le nécessaire. Chacun de nous choisira la situation du lieu de sa demeure selon son inclination particuliere; & comme vous préférez la vue aux autres beautés de la campagne, je fouhaiterois pour la mienne l'obscurité d'un bois, où je voudrois que la nature fît trouver un ruisseau, qui, selon votre goût, iroit en serpentant dans une prairie que je fouhaiterois fort proche de mon habitation. Les autres en useroient de même; car la liberté gouvernée par la raison & la justice, feroit un de nos plus sensibles plaisirs. Je voudrois que dans toutes les petites maisons, il y eût des chambres lambrissées de bois tout uni, & dont le seul ornement feroit la netteté, & que chacun de nous eût un cabinet qui,

selon vos ordres, belle Amelinte, fût rem-
 pli de Livres, & dans lesquels les hommes
 savants produiroient des ouvrages dignes
 d'éterniser notre champêtre république,
 & où nous autres bergers nous appren-
 drions du moins à perfectionner notre vie
 & nos mœurs, & à jouir de ce repos que
 nous aurions préféré aux turbulentes agi-
 tations de la Cour & du monde. Je vou-
 drois que par vos loix il ne nous fût per-
 mis d'avoir que deux ou trois personnes
 pour nous servir; car on a toujours re-
 marqué que la quantité de valets trouble
 le calme des familles. Ce nombre suffiroit
 pour nous apporter les choses nécessaires
 au soutien de la vie, & au soin de la net-
 teté, & pour garder nos troupeaux quand
 les saisons fâcheuses nous empêcheroient
 de nous y occuper nous-mêmes avec plai-
 sir. Nos habits, grande Princesse, seroient
 fort simples, mais fort propres, & je crois
 que vous approuveriez qu'ils fussent aussi
 éloignés de la vanité que de la laideur.
 Car il me semble qu'il est nécessaire pour
 la société civile de se plaire les uns aux
 autres; & pourvu que cet agrément ne
 passe point des yeux au cœur, vous auriez
 sujet d'être satisfaite de la sagesse de vos
 sujets. C'est avec grande raison, belle &
 charmante Amelinte, que vous avez ban-

ni la galanterie de leur commerce , pour y établir seulement le plaisir de la conversation , qui assurément est le seul estimable parmi les honnêtes gens. Mais j'ai grande peur , ma Princesse , que cette loi si sage & si nécessaire ne fût mal observée ; & comme en cela vous seriez contrainte d'y apporter du remède , je pense qu'enfin vous vous trouveriez obligée de permettre cette erreur si commune , qu'une vieille coutume a rendue légitime , & qui s'appelle mariage. Il est fâcheux d'être malade , & plus encore de prendre médecine pour se guérir ; mais comme les hommes les plus sains sont ceux qui sont le moins malades , & que les plus parfaits sont ceux seulement qui tendent le plus à la perfection , de même , belle Amelinte , ceux de vos bergers qui approcheroient le plus de celle que vous leur inspireriez par votre exemple , & que vous leur commanderiez par vos ordonnances , seroient les plus louables ; vous estimeriez ceux-là , & pardonneriez aux autres , & vous tireriez cet avantage de leur imperfection , que vos Loix & votre République , par leur durée , rendroient votre gloire immortelle. Il faut aussi que votre sévérité souffre que vos solitaires sujets puissent avoir l'esprit galant ; car , belle Amelinte , il est bon de per-

mettre aux jeunes gens d'aimer les Vers, & même d'en faire. Il seroit assez difficile, cela étant, d'empêcher que les bergers ne les écoutassent, & même il leur seroit honteux d'en ignorer la beauté. Il faut savoir connoître le péril pour l'éviter, & je souhaite que vos bergers soient sages par leur choix & par leur inclination, plutôt que par coutume; car l'ignorance & la stupidité ne peuvent jamais produire rien de bon. Les plus belles apprendroient en vous voyant, qu'on peut être fort belle, fort spirituelle, & fort sage tout ensemble. Par vos sages préceptes, vertueuse Amelinte, vous leur persuaderiez que les graces que nous recevons du Ciel ne nous doivent pas convier à l'offenser, & qu'elles feroient bien misérables d'en faire un mauvais usage dans les déserts, puisque vous, grande Princesse, avez conservé tous ces avantages dans toute leur pureté au milieu de la Cour, & dans la royale maison des Rois vos aïeux, où vous avez eu sans doute des esclaves que vous avez méprisés, où l'on vous a donné des louanges sans que vous ayiez daigné les écouter, & vous avez été l'admiration des hommes & des femmes, & celle de toute l'Europe, qui est par-tout remplie de l'éclat de votre gloire.

R E P L I Q U E

D E M A D E M O I S E L L E.

JE m'apperois par votre réponse que vous n'avez qu'à ofer, que vous pouvez tout ce qu'il vous plaît, & que j'avois eu tort d'en être en doute. Mais je suis dans une extrême étonnement lorsque vous me voulez prouver par de vives raisons, qu'il est non-seulement à propos, mais aussi nécessaire de se marier. Pour moi je ne le comprends pas. Cependant comme il faut avoir beaucoup de connoissance des choses pour en parler pertinement, comme il faudroit avoir de bonnes raisons pour détruite les vôtres, & que c'en feroit une fort mauvaise de vous dire que ce n'est pas mon avis, je me servirai en cela de cette autorité que me donne le sang de tous les Rois dont vous dites que je suis sortie. Je vous maintiendrai avec assurance, qu'il semble que l'on doit déferer à mon sentiment, que mon avis doit être le maître des autres. Enfin, ce que disent mes peres, que tel est mon plaisir, & tant pis pour ceux qui n'y trouveront pas le leur. Néanmoins pour

vous faire voir que je n'agis pas si absolument, je tâcherai de vous faire connoître que ce n'est point une chose sans exemple, que de voir les personnes accommoder leur inclination au goût & à l'humeur de ceux de qui on dépend. La Marquise de Senecay m'a dit que dans le village de Randan en Auvergne, jamais une veuve ne s'est remariée, & n'en avoit témoigné la moindre envie à quelque âge qu'elle eût perdu son mari, parce que feue la Comtesse de Randan en a usé ainsi. Apparemment la Comtesse de Fleix, ni la Marquise sa mere ne feront pas changer cette bonne coutume. Par-là vous pouvez connoître le pouvoir des bons exemples, & combien il prévaut sur les méchantes coutumes; & n'aurois-je pas lieu de croire que l'autorité du mien pourroit détruire dans nos déserts cette erreur qui s'est tournée en bienfaisance? Mon empire la borneroit-là; c'est pourquoi personne n'auroit droit de murmurer contre moi. Même j'étendrois ma bonté jusqu'à permettre que ceux qui auroient envie de se marier, nous quittassent plutôt que rendre notre solitude une habitation de gens sujets aux infirmités de la nature. Tout le monde n'a pas la force de la surmonter. M^r. de Luynes nous apprend que la grace n'est pas toujours

jours la maîtresse. Peut-être conviendrez-vous qu'il est plus aisé de ne se pas marier que de ne s'être jamais marié, & je demeure d'accord que cela peut être ; mais rien ne me persuade qu'on puisse avoir envie de se marier quand on est guéri de l'ambition. Or dans notre désert on y renonce absolument, & à toute sorte d'intérêt. Il n'y a donc que l'amour seul qui puisse inspirer cette fantaisie. Et c'est pour cela qu'il me semble que je n'avois pas mal fait de la bannir d'entre nous. Vous voulez qu'il y demeure ; mais vous le dois-je permettre ? Et s'il vous plaît de songer que de l'amitié on va souvent à l'amour, n'avez-vous point aussi pensé quelquefois à ces Vers :

C'est un penchant si doux, qu'on y tombe
sans peine ;

Mais quand il faut changer l'amour en amitié,
Que l'amour qui s'y forme est digne de pitié !

Je serois d'avis que dans toutes les maisons, ces Vers fussent écrits en quelques endroits remarquables, comme une sentence infallible, parce qu'assurément on en pourroit profiter. Mais comme rien ne nous lie & ne nous contient dans notre société, nous nous garantirons encore

du mariage par cette liberté que nous nous conserverons. Elle seroit plutôt un frein pour les passions, qu'une obligation contraignante; au-lieu que dès qu'on est obligé à quelque chose, on la hait, on la déteste, & on voudroit en être dehors. Cette chere liberté nous feroit connoître qu'il suffit de pouvoir les choses pour ne les pas vouloir. La raison & le bon sens feroient notre seul but & nos seules obligations. On considéreroit cependant sa douceur pour plaindre ceux qui s'y laisseroient tomber; & pour n'y pas glisser nous-mêmes, on remarqueroit que le retour en est fâcheux, & quelle pitié c'est de revenir de l'amour à l'amitié. L'une est commode, honnête, & nécessaire au commerce de la vie & à sa douceur. Ce bon sens & cette raison dont je fais tant de cas, y portent tout-à-fait. C'est un plaisir de durée, de toutes sortes de personnes, d'âges & de conditions, commandé même par les Loix divines. L'autre, au contraire, est défendu; son commerce est honteux, il est volage & inégal, sans foi & sans probité: c'est un enfant sans raison, & qui ne la connoît pas. Il ne cause que des inquiétudes, des embarras & des jalousies: si l'on pense l'avoir arrêté, il échappe, & les pleurs, les gémissements

ne le font point revenir. Enfin, sous quelque prétexte que ce soit, il ne me semble nullement propre à demeurer avec nous. C'est un impie, il se moque du Sacrement, il n'en use que comme les Turcs qui sont aux galeres, lesquels pour quitter leurs chaînes, se font baptiser, & puis s'en retournent en leur pays plus Turcs que jamais. Voilà comme il est fait. Vous y feriez-vous après cela, & voudriez-vous voir des Renégats parmi nous? Tout de bon, cela seroit terrible, & encore plus que ce soit vous qui l'ayiez proposé; j'en suis honteuse pour vous: mais je vois bien à quoi il en faudra venir, & ce sera d'expliquer la galanterie, qui de soi est une chose honnête, bien que souvent on la prenne en mauvaise part dans le monde, & qu'on la tourne du mauvais côté, comme on peut faire toutes choses lorsqu'on est mal intentionné. Cette belle galanterie que vous souhaitez parmi nous est assurément bienséante, l'air galant peut convenir à tout; & puisque l'on a dit * que Sainte Thérèse avoit l'esprit galant, qui ne le voudroit point avoir?

* Le grand Evêque d'Osma dit que cette Sainte avoit le même air & la même façon naturelle de s'expliquer, qu'avoit la grande Isabelle, Reine d'Espagne.

puisque'on voyoit le même air dans tout ce que faisoit l'Infante Isabelle, qui ne voudroit pas que sa maniere d'agir imitât la sienne? Enfin, cette galanterie générale & sans objet, est ce qui se peut permettre parmi nous. Je conviens qu'on la peut chercher dans nos habits avec la propreté & cette modestie que vous y desirez, & qui sont aussi fort à mon gré. Je souffrirois même que cet ajustement se pût louer comme la bonne santé qui paroît sur le visage. Cela n'étant dit que quand il seroit vrai que cette louange ne paroîtroit point une cajolerie; car les louanges qui sont véritables se peuvent donner par un esprit de cordialité & d'amitié, que j'approuverois fort, aussi-bien que les soins & la complaisance que l'on auroit les uns pour les autres. Toutefois je m'en dispense moi-même, parce que ce n'est pas mon esprit; peut-être aussi n'en ferois-je pas capable, parce que sans que je m'en apperçoive, la bonté de mon naturel souvent me fait faire des choses que je ne ferois pas si j'y songeois; car je crois n'être pas complaisante naturellement. Je voudrois que les hommes eussent pour les Dames ces déférences que les honnêtes gens doivent avoir, & qu'ils fussent toujours devant elles dans un esprit d'hon-

nêteté & de galanterie ; ce que ne font point ceux qu'on appelle les galants du temps ; car ils n'ont nulle civilité pour les femmes. Je ne voudrois pas auffi qu'ils en ufassent tout-à-fait comme les galants qui font décrits dans les Romans ; mais j'en voudrois quelque chose. Je prendrois de tout un peu , pour perfectionner les habitants de l'un & de l'autre sexe. Mais comme rien n'a été parfait en ce monde , il me seroit auffi difficile d'exprimer ce qui est nécessaire pour cela ; j'ajouterai seulement, & vous conviendrez avec moi qu'il seroit bon que toutes nos Dames eussent eu une conduite nette & sans reproche , & contre qui la calomnie n'eût pu faire d'impression ; car pour n'avoir jamais connu sa malice , c'est une chose presque impossible. Les hommes qui blasphèment sans cesse contre le Créateur , peuvent bien blasphémer contre les créatures. Je souhaiterois par la même raison , que ceux qui seroient de profession à porter l'épée fussent braves , & qu'ils eussent acquis de la gloire dans leur métier : que nos Docteurs eussent une science extraordinaire , & que leurs mœurs fussent capables de servir d'exemples ; & ainsi de tous les autres. Mais pour conclure par où j'ai commencé , vous souffrirez encore que je vous

dise que ce qui a donné la supériorité aux hommes a été le mariage , & que ce qui nous a fait nommer le sexe fragile , a été cette dépendance où le sexe nous a assujetties , souvent contre notre volonté , & par des raisons de famille , dont nous avons été les victimes. Enfin , tirons-nous de l'esclavage ; qu'il y ait un coin du monde où l'on puisse dire que les femmes sont maîtresses d'elles-mêmes , & qu'elles n'ont pas tous les défauts qu'on leur attribue , & célébrons-nous dans les siècles à venir par une vie qui nous fasse vivre éternellement.

*A cela Madame de MOTTEVILLE re-
partis ainsi :*

IL est difficile que je puisse trouver des raisons pour combattre vos sentiments , auxquels j'ose dire que les miens ont quelque rapport. Je n'ai été soumise à ce lien qui vous déplaît si fort que deux seules années de ma vie. Je n'avois que vingt ans quand la liberté me fut rendue , elle m'a toujours semblé préférable à tous les autres biens que l'on estime dans le monde ; & de la manière que j'en ai usé , il semble que j'ai été habitante du village de Randan. Ces illustres veuves , Madame la Marquise

de Senecay & Madame la Comtesse de Fleix sa fille, qui se sont signalées par mille belles qualités qu'elles possèdent, & par la gloire de leur veuvage, sont des Héroïnes que j'ai toujours estimées dignes d'être la gloire de toutes les autres femmes. Je vois toujours avec joie que la chasteté a fait de grands Saints, & j'envie aux Païens l'honneur qu'ils ont eu d'avoir des * Vestales parmi eux, qui ont mérité par leur pureté, que Dieu qui, parmi toutes sortes de Nations, est toujours le protecteur de la vérité & de l'innocence, fît des miracles en leur faveur. C'est pourquoi, grande Princesse, je suis beaucoup plus disposée à vous admirer qu'à vous contredire, & à vous obéir qu'à vous résister. Vous décrivez si éloquemment les défauts de ce petit Dieu qui cause tant de maux aux hommes, qu'il semble que ce seroit une entreprise trop hardie, que d'oser seulement y ajouter une parole. Vous ressemblez à ces grands Capitaines qui sont accoutumés à vaincre; dès aussi-tôt que vous l'avez voulu combattre, vous l'avez taillé en pieces; après l'avoir défait, vous

* C'est une théologie de femme. Ces miracles étoient faux, parce qu'il n'y avoit ni vérité, ni innocence.

l'avez envoyé aux galeres; & n'étant pas résolue de le bien traiter en aucune condition, vous ne l'en avez tiré qu'à sa honte. Mes armes sont trop foibles pour espérer de lui pouvoir faire du mal après vous. Mais comme j'ai une haine implacable contre lui, je vous supplie très-humblement, illustre Amelinte, de souffrir que je sois un des soldats de votre armée, & que je puisse au moins m'enrôler au nombre de ses ennemis, que je lui porte quelques coups, & que je puisse, tout abattu qu'il est à vos pieds, lui dire encore quelques injures. Il est toujours à craindre que n'osant se défendre contre vous par le respect qu'il vous porte, il ne puisse à la dérobée tirer quelques fleches par le monde, & peut-être que quelques-unes de vos bergeres, malgré toutes vos précautions, en pourroient bien avoir leur part. C'est pourquoi il n'y a pas danger que petits & grands lui courent sus. On ne sauroit trop le diffamer pour les mauvais tours qu'il fait au genre humain. Certes, la tyrannie qu'il exerce sur notre sexe nous doit obliger à l'outrager en toutes occasions où nous pourrons nous venger de lui. Les hommes par lui sont nos cruels ennemis. Lorsque les Dames les aiment, c'est alors qu'ils croient avoir plus de

droit de les persécuter, & le bien qu'elles leur font leur cause toujours beaucoup de mal. Ils cachent sous ces beaux mots d'adoration, de respect & de passion, ce venin dont ils offensent leur gloire. Elles souffrent par leurs trahisons de violentes douleurs; & l'amour légitime, par la froideur de son poison, les prive souvent de bonheur. Ceux même qui sont assez foux pour croire que ses peines sont préférables aux autres plaisirs, nous avoueront que

El mas felice estado

Enque pone el amor, el que bien ama

En fin trae un cuidado.

Je fais toutes ces vérités, belle Ameline, je fais de plus que les Loix qui nous soumettent à leur puissance sont dures & insupportables; je fais qu'ils nous donnent en partage la vanité, les louanges, & la beauté, pour mieux usurper sur nous le commandement de la Mer & de la Terre, les Sciences, la valeur, & la puissance de juger & d'être les maîtres de la vie des humains, les dignités en toutes conditions; & ôté la quenouille, je ne vois rien sous le soleil qu'ils n'aient mis de leur côté. Cependant leur usurpation n'est fondée sur aucun juste prétexte. Les Histo-

res sont pleines de femmes qui ont gouverné des Empires avec une singulière prudence, qui ont acquis de la gloire en commandant des armées, & qui se sont faites admirer par leur capacité. La politique n'a point de secrets qu'Isabelle de Castille, Isabeau d'Angleterre, la Duchesse de Parme, & Catherine de Médicis dans notre dernier siècle n'ayent sus & pratiqués; & dans le nôtre, nous avons vu que les sciences, qui, malgré les hommes, se sont rendues familières en tous les temps à beaucoup de femmes, ont enrichi l'esprit de M^e. de Brassaz, sans lui ôter sa modestie & son humilité. La chasteté est en nous une vertu nécessaire, sans laquelle toutes les autres perdent leur lustre; c'est pourquoi il est injuste de nous borner à celle-là. Je pense même que les hommes ne nous l'auroient pas donnée en partage, sans qu'ils ont pensé que comme elle nous est facile à pratiquer, ils prétendent aussi que nous en méritons fort peu de louanges. J'en demeure d'accord, & crois que ce sentiment seroit pour nous une chose fort aisée de nous délivrer de cet esclavage par la liberté de notre cœur & la pureté de nos sentiments; car je ne doute pas que beaucoup de Dames d'elles-mêmes ne soient capables de cette perfection. Mais,

ma Princesse, vous voulez des hommes dans votre Etat, & vous ne voulez pas vous souvenir que leur corruption se pourra communiquer à celles de notre sexe qui ne feront pas aussi fortes que vous. C'est pourquoy j'avois proposé le mariage comme un remede nécessaire à ceux & à celles qui honteusement disent avec Amarillis :

S'el peccar' è si dolce,

E'l non peccar' si necessario.

J'avois cru qu'il étoit de votre prudence d'obvier aux inconvénients qui pourroient arriver à vos sujets, dont la vertu ne peut pas être égale en tous, n'y ayant rien de si naturel en l'homme que le défaut & le changement. Il me semble même qu'il y auroit plus d'honneur à fuir cet engagement par choix & par estime que vos Bergers auroient pour la liberté, que par la défense que vous leur auriez faite. Je ne doute pas que votre seul exemple ne couvrît cet usage de honte ; car c'est assez l'ordinaire des peuples, de haïr ce que les Souverains ne pratiquent pas ; & ce qui se fait à l'égard des mauvaises coutumes, se doit beaucoup plutôt espérer en faveur des bonnes. Que si par

malheur les moins parfaites y contribuoient, elles auroient les maximes de St. Paul pour les défendre contre celles de votre fierté; au-lieu qu'étant convaincues d'une foiblesse qui passeroit pour une espèce de crime dans vos Etats, elles & leurs Bergers feroient inconsolables de perdre **en** même-temps votre estime, leur gloire, & leur agréable patrie. Votre générosité se trouveroit soulagée de la peine que votre rigueur leur feroit souffrir; car sans doute vous n'aurez pas de facilité à faire du mal; & si cette loi sévère s'établit dans votre République solitaire, il est à craindre que votre vertu ne soit souvent occupée à faire des malheureux. Il me semble même qu'il seroit assez à propos de les laisser quelquefois tomber dans les dégoûts qui suivent la condition du mariage, leur détrompement leur seroit salutaire, tant les hommes & les femmes connoîtroient par leur expérience, que ceux qui cherchent de la satisfaction & des contentements dans cette vie, n'en feroient trouver; que tout ce qui est sous le soleil est vanité & affliction d'esprit, & que pour être véritablement heureux, il ne faut chercher de volupté que celle qu'on reçoit à vivre vertueusement, & à faire de bonnes actions. Je fais que je dé-

fends le parti des foibles, & qu'il m'est honteux de soutenir ceux qui n'ayant pas mon estime, ne peuvent avoir de leur côté que ma seule pitié. Mais dans un Etat bien policé, il faut que le boiteux, l'aveugle & le difforme trouvent leur subsistance & sa protection aussi-bien que le plus parfait. C'est pourquoi, ma Princesse, je prends la liberté de vous représenter toutes ces raisons, afin que ma compassion attire la vôtre, & que vous donniez des remèdes à tous les maux qui pourroient troubler le repos de vos solitaires sujets. A l'égard des autres loix que vous leur donnez, elles sont toutes belles; & pourvu qu'il s'en trouve, comme je n'en doute pas, d'assez parfaits pour les observer, il n'y aura rien de plus admirable que leur vie & leurs sentiments. Mais comme je crois que leur nombre fera trop petit pour remplir votre Etat, & qu'il vous en faudra souffrir de moins parfaits, je veux vous faire part d'une méditation que j'ai faite sur ce sujet, afin de vous obliger à compatir aux foibleesses ordinaires des hommes, & à rendre grâces au Ciel de ce que vous en êtes exempte. Quand nous naissons, ce qui premièrement occupe notre cœur, c'est l'amitié & la tendresse que nous avons pour nos proches,

pour ceux qui nous servent, & pour les personnes de notre âge. Ces sentiments se conservent en quelques-uns, & se perfectionnent par la raison & par la vertu, & ceux-là sont les véritables sages, & les véritables heureux, qui ne tombent point dans des dérèglements qui perdent tant de personnes, & qui font tant de malheureux. Mais pour l'ordinaire, de cette innocente jeunesse, on passe avec les années à des passions plus violentes qui dominent l'ame, & troublent le repos du cœur. C'est alors que l'on passe souvent de l'amitié à l'amour; les uns, à ce qui s'appelle galanterie, qui quelquefois n'est pas tout-à-fait déshonnête, mais qui toujours est fort blâmable; les autres qui semblent plus sages, à des engagements légitimes. Les premiers conduisent ordinairement les hommes & les femmes à des fautes qui sont cause de leur perte, & les moins coupables à beaucoup d'inquiétudes & de peines; les autres se lient à une condition fâcheuse, laquelle, pour être accompagnée d'innocence, ne l'est pas toujours de bonheur. C'est ce qui vous fait dire sans doute qu'il est dur de changer l'amour en amitié. En effet, quand l'ame a passé ce trajet qui mene de l'un à l'autre, je suis assez persuadée de ce que vos Vers

nous enseignent, qu'elle ne peut revenir à cette médiocrité ; & ne le pouvant, je crois qu'en ce cas l'amour & l'amitié s'anéantissent entièrement, & que peu de personnes de celles qui ont laissé régner cette passion dans leur ame, hormis ceux que la brutalité assujettit toute leur vie, peu, dis-je, peuvent demeurer exposés aux tourments que cet état violent leur donne : * parce que je m'imagine que cette jalousie que les Poètes nous dépeignent si difforme, la perfidie, & l'infidélité dont on ne voit que trop d'exemples dans le monde, lassent les souffrants, usent leur patience & leur tendresse, les font enfin devenir plus insensibles ; & cette insensibilité, à ceux qui ont de belles inclinations, les rend toujours plus raisonnables & plus sages. Je dis bien davantage, que l'ingratitude que l'on rencontre dans l'honnête & pure amitié parmi les amis & les amies, parmi les proches & dans le commerce des honnêtes gens qui ne le font guere, fait sur nous le même effet. L'expérience qui nous apprend qu'il n'y a presque point de bonté dans le monde, nous endurecit, & nous dégoûte, & fait que nous ne saurions pas jouir d'un plai-

* Ceci est un peu brouillé.

fir dans la vie. Mais comme il est plus rare de trouver des criminels dans l'amitié que dans l'amour, parce que la raison & l'innocence sont les ordinaires compagnes de l'amitié, & que les dérèglements & la trahison sont naturellement celles de l'amour, je conviens avec vous, ma Princesse, que pour rendre vos sujets heureux, il faudroit qu'ils en demeurassent toujours à ce premier degré de l'amitié, & je souhaite pour votre commodité que vous puissiez mettre des bornes entre l'amour & l'amitié, pareilles à celles qui sont entre la France & l'Espagne. Je voudrois que comme la neige des Pyrénées refroidit les pays circonvoisins, vous pussiez produire le même effet à l'égard de leurs sentiments, & que ceux qui s'engagent dans les passions y trouvassent autant de difficulté, que ces montagnes en font trouver aux voyageurs qui vont d'un Royaume à l'autre. Alors, belle Princesse, il seroit facile d'observer les belles loix que vous donnez à vos sujets; ils pourroient avoir l'esprit galant sans tomber dans la galanterie; ils pourroient seulement avoir cette politesse que vous leur ordonnez, & qui est assurément la seule chose qu'il leur faut permettre; leur civilité n'auroit plus d'autre objet que l'honnêteté & la bien-

féance , & toutes choses feroient réglées selon l'ordre & la raison , qui est tout ce que vous voulez , & que vos justes loix ordonnent. Mais comme je compte toujours sur ce qui se pratique ordinairement plutôt que sur ce qu'il est presque impossible de faire , & que vous avez à commander à des hommes , & non pas à des Anges , je vous dis encore une fois qu'il est fort à propos de permettre le mariage ; car si vous ne le faites , il arrivera indubitablement que vos Bergers abuseront de la permission que vous leur donnez , de l'esprit galant ils iront à la galanterie , & sans y penser , vous bannirez l'amour légitime pour introduire parmi eux le criminel. Car il est difficile qu'ils aient toute cette innocente galanterie sans objet , que vous leur ordonnez & que je leur souhaite. Les hommes ne sont presque jamais vertueux en effet , ils se soucient seulement de le paroître. Ce qui se passe intérieurement ne leur donne point de honte , & vous jugerez aisément que de cette mauvaise source il pourroit naître beaucoup de troubles dans vos Etats. Si j'avois autant de lumière & d'éloquence que vous en avez , je pense qu'il ne me feroit pas impossible de vous convaincre , & vous persuader de recevoir mes avis comme très-salutai-

res. Il me souvient d'avoir lu autrefois un livre qui traite de ces matieres. Son Auteur estime fort le mariage, & lui donne beaucoup de louanges. Pour moi je ne me puis pas résoudre d'en faire autant; car je ne faurois pas aller contre mes sentimens & mon inclination. Mais pour vous obliger à souffrir ce mal comme un remede à un plus grand mal, je voudrois à-peu-près me souvenir de ce que dit mon livre en sa faveur. Il me semble qu'il allegue pour ses raisons, que depuis la création du monde, ce petit enfant que vous haïssez si fort, & que je trouve en effet si méprisable, est pourtant aussi-bien que le soleil le pere de toutes choses; que par lui, & dans l'ordre du mariage établi de Dieu même en la personne du premier homme, les nations trouvent leur durée & leur perpétuité; que le mariage doit être révééré comme celui qui regle la naissance & les biens de tous les hommes; qu'il établit l'ordre sur la terre; qu'il est le seul lieu par lequel l'homme & la femme se peuvent aimer & s'engager ensemble, & mille autres choses que j'ai oubliées. Il fait plus : il maintient que l'amour en général est la source de toutes les vertus des hommes, & dit qu'il inspire la vaillance, qu'il fait aimer la gloire; &

bien-loin de le soumettre à l'ambition, il croit que la plus belle & la plus louable vient de lui, & que beaucoup de Héros ont tout hasardé pour arriver à quelque grandeur que l'amour leur avoit fait désirer. Il nous représente toutes les femmes illustres qui ont sacrifié leur vie à l'amour légitime, il cite celles de Brutus & de Senèque, & n'oublie pas celles qui se sont rendues célèbres par les larmes qu'elles ont répandues sur le tombeau de leurs maris. En effet, grande Princesse, il faut avouer que dans notre siècle la douleur de Madame de Montmorency l'a rendue célèbre, & même l'on peut dire que ces illustres Dames que je révere d'un respect tout particulier, Madame de Seneçay & Madame de Flex ont aimé leurs maris; mais qu'elles ne tiennent point à honte d'avouer qu'elles ont senti pour eux quelque petite étincelle de ce feu qui n'est pas blâmable quand l'inclination avec l'innocence l'a fait naître, & vous-même les estimez de ce que le souvenir de cette affection les empêche de se remarier. Pour moi, grande Princesse, comme j'ai déjà dit, je suis fort ennemie de tout ce que vous défendez, & il ne me sera pas fort difficile d'observer vos loix dans toute leur rigueur. Mais je vous dirai de plus

que les miennes particulieres vont encore au-delà; car je suis lassé & fort rebutée du monde, je méprise tout ce qu'on y estime, & abhorre l'iniquité dont il est rempli. Tout en est mauvais; car même les choses indifférentes ne demeurent guere en cet état, & se changent souvent en vanité, ou du moins en des occupations fort inutiles. Si bien que si jamais je puis me voir dans nos bois, la solitude assurément fera le plus grand de mes plaisirs.

Voilà mes sentimens particuliers, & mes opinions pour la conduite de nos Bergers. Si vous les désapprouvez, grande Princesse, je vous promets que je ferai mon possible pour aider à les perfectionner selon vos loix; car je demeure d'accord que si elles peuvent subsister telles que vous les avez faites, elles contiennent en elles plus de perfection, & que ce seroit une chose admirable si on pouvoit bannir toute foiblesse de notre célèbre République.

MADemoiselle, *parlant de l'esprit galant, soutient qu'il n'est point opposé à la véritable piété, & le prouve par le tour d'esprit, & le bel air qui paroissoit en tout ce que faisoit Sainte Thérèse. Voici pour la confirmation*

*de cette vérité, ce qu'en dit le grand
Dom JEAN DE PALAFOX & de
MENDOCE, Evêque d'Osma.*

„ **C** On esta occasion no puedo dexar
„ de advertir, que aviendo leído yo
„ algunas cartas de la santa Reyna Don-
„ na Isabella Catolica, gloriosa Prince-
„ sa, y de las mayores que han visto los
„ figlos, he reparado que se parecen mu-
„ chissimo los estilos de esta gran Reina,
„ y de la Santa, no solo en el modo de
„ concebir los discursos, en explicar
„ los, y en las reflexas, en los reparos,
„ en dexar una cosa, tomar' otra, y bo-
„ luera la primera fin de la linno, sino
„ con grandissima gracia.

„ Yo confesso que quando lei estas car-
„ tas, hize concepto, de que eran tan pa-
„ recidos estos dos naturales, entendi-
„ mientos, y espíritus de la Sennora
„ Reina Catolica, y de Santa Teresa,
„ que me parecio que si la Santa huniera
„ sido Reina, fuera otra Catolica Donna
„ Isabel, y si esta clarecida Princesa fuera
„ Religiosa (que bien la fue en las vir-
„ dudes) fuera otra Santa Teresa.

Il y a quelques-unes des lettres de cette Princesse dans la Chronique de l'Ordre de Saint Jérôme, écrite par le Pere Josef de Siguença; elles sont écrites à Hernando de Talabera, Archevêque de Grenade.

Le judicieux Palafox, qui, six ans après, les avoit, les relut pour voir s'il ne s'étoit point trompé, & dit : *Y ayièndo buelto aora à leer las por' si me engannado, me he confirmado en el mismo dictamen.*





LES AMOURS
DE
MADemoisELLE
ET DE
M^R. DE LAUZUN.



Vous devez, fans doute, cher Lecteur, avoir oui dire qu'il y a environ deux ans ou plus, qu'on parla de marier M^r. le Comte de Saint-Paul à son Altesse-Royale Mademoiselle; ce qui donna beaucoup d'occasion à plusieurs personnes de parler, comme vous savez que l'on fait en de pareilles rencontres, principalement aux Gens de Cour, lesquels, comme plus savants en ces sortes de choses, en parlent plus pertinemment & plus hardiment.

Il y avoit en ce même temps une fort célèbre compagnie en un certain lieu de Paris ou ailleurs, je ne fais pas assurément l'endroit: mais je fais bien que c'étoit des intimes de M^r. le Comte de Lauzun, com-

me vous jugerez par leurs discours ; lesquels après avoir long-temps conversé ensemble , tomberent enfin sur le mariage de Mademoiselle ; & après en avoir dit chacun son sentiment , & le peu de cas que son Altesse-Royale en avoit fait , un de la compagnie s'adressa à M^r. de Lauzun , & lui dit : Et vous , Monsieur de Lauzun , à quoi songez-vous , & d'où vient qu'un homme d'esprit comme vous êtes , s'oublie dans une occasion si belle & si noble ? Quoi , croyez-vous que cette affaire ne mérite pas bien que vous y songiez ? Vous pourriez bien plus mal employer votre temps. Cette harangue si peu attendue , surprit si fort M^r. de Lauzun , qu'un esprit moindre que le sien auroit eu assez de peine à répondre. En effet , après avoir reculé deux ou trois pas : Quoi ! Monsieur , répondit-il à celui qui lui avoit parlé ; moi , dites-vous ? moi songer à Mademoiselle ? Ha ! Monsieur : je connois trop cette Princesse , & je me connois trop moi-même pour concevoir un dessein dont le bruit m'épouvante , & dont la seule pensée me rendroit criminel : je n'ai garde d'en oser seulement former le dessein. Pourquoi non , reprit son ami ? Vous savez que l'on perd souvent faute de chercher ; quel mal y auroit-il quand vous tenteriez la fortune ?

fortune? Cette Princeſſe n'eſt pas inacceſſible, & à vous ſur-tout; car nous ſavons que vous êtes aſſez bien avec elle, & même qu'elle vous ſouffre, & qu'elle vous écoute plus volontiers qu'aucun autre; ainſi quel mal y auroit-il, encore un coup, quand vous la fonderiez un peu? Ha! répondit Monſieur le Comte de Lauzun, je n'oſerois ſeulement pas y penſer; la réponſe que je ſuis obligé de faire à vos diſcours obligeants me met à la torture, tant je vois d'impoſſibilité à ce que vous me dites. Vous y ſongerez ſi vous voulez, ſ'écria alors toute la compagnie, nous ſommes tous de vos amis, & nous vous le conſeillons, parce qu'ayant tant d'eſprit & de conduite comme vous avez, & poſſédant l'oreille avec les bonnes grâces de votre Roi, comme vous faites, rien ne vous eſt impoſſible; penſez-y, ſi vous nous croyez: c'eſt pour vous, & nous aurions tous la dernière joie ſi vous pouviez réuſſir, & vous n'agirez pas ſagement ſi vous ne nous croyez. M^r. de Lauzun ayant répondu à tous comme il avoit fait au premier, & ſ'en étant défendu par des raiſons les plus fortes & les plus apparentes, cette illuſtre compagnie ſe ſépara. Or comme naturellement nous aimons ce qui nous flatte, quoique la bienſéance ne nous permette

pas de le témoigner, nous nous défendons souvent d'une chose, & la rejettons avec ardeur lorsque nous la souhaitons le plus; & plus l'esprit de l'homme est capable de connoître la valeur & le mérite d'une chose qu'on lui propose pour son avancement, plus il sent enflammer son desir à la possession.

M^r. le Comte de Lauzun s'étoit retiré chez lui après avoir quitté ses amis, où il ne fut pas plutôt arrivé, que tout ce dialogue qu'on lui avoit fait sur Mademoiselle lui repassa dans l'esprit, & ce qu'il avoit rejetté comme fâcheux par le peu d'apparence qu'il y trouvoit, lui parut un peu moins rude & plus facile. Et comme il a infiniment de l'esprit au-dessus du commun, il commença à ne désespérer pas entièrement : il y voyoit à la vérité beaucoup de difficulté; mais plus la chose lui paroissoit difficile, plus elle excitoit son courage, sachant bien que la plus grande gloire est attachée principalement aux plus grands obstacles. Il voyoit d'un côté une des plus grandes Princesses de l'Univers, qui avoit méprisé un grand nombre de Rois & de Souverains, comme si la nature n'avoit pas de quoi lui offrir un cœur digne d'elle. Il trouvoit dans cette Princesse l'humeur la plus fiere,

& le courage le plus grand & le plus élevé qu'on pût imaginer. N'importe, il passa par-dessus toutes ces considérations, après les avoir mûrement pesées pendant un mois, & après avoir très-souvent perdu le repos pour s'appliquer entièrement au grand projet qu'il avoit déjà fait. Il fit ce que faisoient ces fameux Héros de l'antiquité, lesquels n'entreprenoient jamais que ce qui paroïssoit presque impossible, ou du moins très-difficile. Et c'est par-là que plusieurs se font immortalisés, & se sont fait eux-mêmes un tombeau de gloire. Enfin, après avoir repassé mille fois une infinité de pensées qui lui venoient en foule dans l'esprit, & ayant fait réflexion au prix inestimable que lui offroient déjà ses travaux, s'il étoit assez heureux de pouvoir réussir, son grand cœur fait un puissant effort, & prend dès ce moment une forte résolution d'exécuter ce qu'il avoit projeté, voyant bien que s'il perdoit cette occasion il ne la recouvreroit de sa vie, & qu'il ne trouveroit jamais de si glorieux moyens pour élever & établir plus heureusement sa fortune. Le voilà donc qu'il recommence à redoubler ses soins pour rendre ses devoirs à Mademoiselle. Il n'eut pas bien de la peine de trouver accès auprès de cette

Princesse, son esprit des plus adroits l'avoit depuis long-temps. Il la voyoit tous les jours, & n'en fortoit que le plus tard qu'il lui étoit possible. Il ne lui parloit néanmoins que de respects, de devoirs, de nouvelles, & de mille autres gentillesses d'esprit capables d'attirer l'estime de tout le monde. Et comme un grand esprit goûte les belles choses bien mieux qu'un moindre, qui à peine les distingue, goûte celles qui sont médiocres, Mademoiselle prenoit grand plaisir à écouter M^r. de Lauzun avec une application merveilleuse : de maniere que notre Comte, qui ne jouoit autrement son jeu que couvert & à l'insu de tout le monde, ne manquoit jamais de nouvelles matieres & de nouveaux entretiens ; & son esprit éclairé, qui lui faisoit découvrir la façon obligeante avec laquelle il étoit écouté de la Princesse, lui fournissoit toujours de quoi satisfaire le plaisir qu'elle témoignoit y prendre. Cependant M^r. de Lauzun commençoit déjà à concevoir quelque rayon d'espérance, quoiqu'à la vérité foible. Il est vrai qu'il étoit bien reçu ; mais il l'étoit auparavant. Que si la Princesse lui témoignoit quelque bonté, ce n'étoit, ou ne pouvoit être qu'un effet de sa générosité ; ainsi il n'avoit pas un grand for-

dement en ses espérances. D'ailleurs, la grande disproportion qu'il voyoit entre cette Princesse & lui, le mettoit au désespoir, aussi c'étoit son plus grand obstacle; il poursuivit toutefois son dessein. Quelque-temps s'étoit passé de cette façon, lorsqu'il lui vint dans la pensée qu'il étoit temps de commencer son jeu un peu plus hardiment. Vous allez voir une leçon bien faite à ceux qui veulent se faire souffrir auprès d'une maîtresse; c'est qu'il faut sur-tout étudier à se faire à son humeur. Voilà le seul & véritable chemin par où l'on peut sûrement s'insinuer.

M^r. le Comte de Lauzun voulut, à quelque prix que ce fût, mourir ou s'insinuer dans l'esprit de Mademoiselle : il avoit besoin de secours pour cela; il s'étoit fait une règle de ne rien emprunter que de lui seul; que fait-il? Son génie s'attache à considérer attentivement cette Princesse, il s'y attache sérieusement pendant quelque temps : & enfin, ayant remarqué que cette Princesse aimoit & la Cour & les beaux esprits, & que naturellement (comme cela est ordinaire à son sexe) elle étoit curieuse, il se résolut de prendre cette route, comme la plus courte & la plus aisée pour arriver à la fin. Il étoit un jour chez cette Princesse, où, après mille beaux discours,

comme à son ordinaire , qui servirent comme de prélude à ce qu'il avoit médité , il tomba merveilleusement bien à propos sur son dessein ; & parlant des affaires de la Cour les moins communes : Hé bien , Mademoiselle , lui dit-il , V. A. R. veut-elle être toujours particulière , & ne jamais faire de commerce avec la Cour ? Est-il possible que la Cour du monde la plus florissante n'ait rien qui vous puisse plaire ? On y voit des gens qui y viennent incessamment des quatre coins de la terre pour voir la majesté & la magnificence du Louvre , & pour y admirer notre incomparable Monarque avec toute sa Maison Royale , qui est sans doute la plus belle & la plus charmante qu'il y ait dans l'univers. Est-il possible encore une fois , Mademoiselle , que tout cela , joint à la délicatesse des esprits qui y sont sans nombre , n'ait pas de quoi attirer votre Altesse Royale ? Il est vrai , Mademoiselle , que V. A. R. a seule l'avantage d'être à la Cour sans sortir de chez elle , & vous pouvez , en ôtant le plus bel ornement de la Cour du Louvre , je veux dire , en la privant de la présence de votre Royale Personne , vous pouvez en composer seule toute entière au Luxembourg ou ailleurs où V. A.

R. fera. Vous voulez donc rire, M^r. de Lauzun, répondit Mademoiselle, & votre esprit toujours galant veut enfin me faire part de ses galanteries. Ah! Mademoiselle, repartit M^r. de Lauzun, à Dieu ne plaise que je sorte jamais du respect que je dois à V. A. R. Je fais trop comme je dois parler à des personnes de votre rang pour manquer jamais à mon devoir, & ce que je prends la liberté de vous dire n'est qu'un foible effet du zele que j'ai eu toute ma vie, & que je sens augmenter à tous moments pour les services de Votre Altesse Royale. Oui, Mademoiselle, poursuivit-il, j'ai un desir, mais un desir que je ne puis exprimer, de vous voir maîtresse de tout l'univers; & si j'étois assez heureux pour y pouvoir contribuer quelque chose, ma vie seroit le moindre don que je voudrois pouvoir faire pour cela, tant il est vrai, Mademoiselle, que je veux désormais m'attacher aux intérêts de V. A. R. Ah! M^r. de Lauzun, répondit Mademoiselle, vous êtes trop généreux, & vous me comblez de civilités; je souhaiterois d'être en état de vous témoigner ma reconnoissance: mais comme mes sentiments sont hors du commun, & très-rares dans le siècle où nous sommes, il faudroit être quelque chose plus que je ne

suis pas, pour pouvoir dignement les reconnoître. Mais souvenez-vous au moins que je conserverai toute ma vie le souvenir de vos bons & généreux souhaits. Ce n'est pas, dit M^r. de Lauzun, une reconnoissance intéressée du côté des biens de la fortune, qui me fait parler ainsi; Mademoiselle, Votre Royale Personne en est le seul motif; & la cause m'en paroît si glorieuse & si juste, que je serai toujours prêt à toutes sortes d'événements pour tenir ma parole. Mais, M^r. de Lauzun, dit Mademoiselle, que voulez-vous que je fasse pour vous, après une si noble & si généreuse déclaration? Quoi! fera-t-il dit qu'un Gentilhomme aura par ses hauts sentiments mis une Princesse de ma qualité dans l'impossibilité de lui pouvoir répondre? Ha! de grace, contentez-vous de ce que je vous ai dit sans me presser davantage, & attendez du temps & de la fortune quelque chose de mieux, & vous souvenez sur-tout de votre parole, & si vous ne l'oubliez pas, je m'en souviendrai. Non certainement, Mademoiselle, dit M^r. le Comte de Lauzun, je ne l'oublierai pas; & lorsque V. A. R. me fera la grace de me demander des preuves, elle verra de quelle maniere je fais exécuter ce que j'ai une fois résolu. Et pour

mieux lui marquer ma sincérité, je vais dès-à-présent lui donner le moyen de m'éprouver. Vous savez, Mademoiselle, que je suis assez heureux pour être bien dans l'esprit de mon Roi, & qu'il se passe peu de choses à la Cour que je ne sache des premiers; de façon, Mademoiselle, que je prétends, si vous m'honorez de votre confidence, de vous instruire de tout; je ne vous parle point de secret, V. A. R. n'a jamais manqué de prudence dans les occasions les plus pressantes; ainsi j'ai lieu de m'assurer là-dessus. Enfin, Mademoiselle, vous êtes aimée du Roi, & la ferez encore davantage si vous voulez témoigner quelque empressement pour lui, vous ferez de la table, & la première de tous les plaisirs; le Roi fera ravi de vous posséder: & vous êtes une Princesse à marier; indubitablement Sa Majesté ne manquera point à vous pourvoir selon votre rang, s'il ne peut suivre votre mérite. Pour ce qui est de moi, Mademoiselle, V. A. R. peut compter là-dessus, comme sur une personne qui lui est entièrement dévouée; & je vous proteste, Mademoiselle, que je ne laisserai jamais passer un moment où il s'agira de votre intérêt, sans faire tout ce qui me sera possible, soit envers le Roi, ou bien ailleurs: &

j'espère même que Votre Altesse Royale s'appercevra bientôt de mes soins pour elle.

Cet heureux commencement ne peut promettre à M^r. le Comte de Lauzun qu'une belle & glorieuse fin; il parle à Mademoiselle de savoir des secrets, de confiance, de plaisirs, & enfin il touche en passant la corde du mariage. Ce furent de grands mots pour cette Princesse, & celui qui les disoit ajouta tant d'éloquence & d'agrément, qu'elle ne put résister à tant d'ennemis qui l'attaquoient à la fois; de façon qu'ayant écouté fort attentivement M^r. de Lauzun, cette Princesse y prit tant de plaisir, qu'enfin elle se rendit à un discours si doux, & qui la flattoit si agréablement. Le premier témoignage qu'en a reçu M^r. le Comte de Lauzun, fut par sa parole en cette manière : Hé bien, Comte de Lauzun, que faut-il donc faire? Je suis prête à faire ce que vous me dites; mais le moyen? C'est, Mademoiselle, répondit-il d'abord, qu'il faut qu'auparavant vous fassiez une confiance particulière avec quelqu'un sur qui vous fier. Mais où prendre, repliqua Mademoiselle en souriant, quelque personne sur qui l'on se puisse assurer? Ah, Mademoiselle, répondit M^r. de Lauzun,

que je serois heureux, si V. A. R. trouvoit en moi sur qui s'assurer; ah, que je serois fidele! Oui, Mademoiselle, si ce bonheur m'arrivoit, je me sacrifierois plutôt que de manquer de fidélité. Et de plus, après que Votre A. R. auroit commencé à se fier à moi, elle seroit assurée de n'ignorer rien de ce qui se feroit ou diroit jusques dans le cabinet du Roi, soit qu'elle fût à la Cour, ou non. Eh bien, M^r. de Lauzun, dit Mademoiselle, continuant à sourire, je suis résolue, puisque vous dites qu'il le faut pour mieux & secretement faire, de me choisir un confident à qui je découvrirai ma pensée fort ingénument pour l'obliger à en faire de même. Mais aussi il peut bien s'attendre que si je viens à découvrir qu'il m'est fourbe, il en fera tôt ou tard puni; au contraire, s'il en agit en galant homme, il fera mieux récompensé qu'il n'ose peut-être espérer. Quoi! Mademoiselle, répartit M^r. de Lauzun, après la charmante parole que V. A. R. vient de prononcer, se trouveroit-il bien un courage assez lâche pour manquer à son devoir? Ha, cela ne se peut, Mademoiselle, & le Ciel est trop juste pour permettre une si noire injustice. Que si par un malheureux hasard cela arrivoit, la grace que je demande dès à présent à V. A. R., c'est

qu'elle me permette d'espérer de servir d'instrument pour punir un si horrible crime, ou de mourir dans une si glorieuse entreprise. Eh bien, vous serez pleinement satisfait, M^r. de Lauzun, dit Mademoiselle, si cela est capable de vous satisfaire, & vous seul punirez ce coupable, du moins s'il le devient. Mais aussi ne prétendez pas avoir lieu de révoquer votre parole, car ce n'est pas des personnes de mon rang à qui l'on doit promettre plus qu'on n'a dessein de tenir. Oui, Mademoiselle, je vous la tiendrai cette parole, répondit M^r. de Lauzun, ou j'y finirai la vie. Mais si dans le choix que je fais pour mon confident, vous y trouviez un véritable ami, ou un parent proche ou allié, enfin quelqu'un que vous aimassiez plus que vous-même, que feriez-vous en cette rencontre? Car il est bon de vous expliquer toutes choses, afin que vous ne prétendiez point de surprise. Ha, Mademoiselle, Votre A. R. fait tort à mon courage, s'il m'est permis de lui parler ainsi avec tout le respect que je lui dois, & mon devoir m'est plus cher que parents & amis, de même que la vie ne m'est rien en comparaison de mon honneur. Mais enfin, Mademoiselle, continua notre incomparable Comte, ne m'est-il point permis de

demander, quel est cet heureux homme contre lequel V. A. R. semble avoir pris plaisir de m'animer, comme si j'avois une armée nombreuse à combattre? Comme l'ennemi, dit Mademoiselle, que vous aurez en tête, si l'on me trahit, est puissant & fort en effet, quoique petit en apparence, j'ai été bien-aïse de savoir si vous ne chanceleriez point à m'entendre parler. Moi chanceler, Mademoiselle, reprit M^r. de Lauzun? Vous me verrez toujours ferme & inébranlable. Je suis pourtant assurée, dit Mademoiselle, que son seul nom vous y fera songer plus d'une fois, & peut-être fera-t-il assez fort pour vous faire repentir de tout ce que vous avez avancé sur ce chapitre. Moi repentir, Mademoiselle? répondit M^r. de Lauzun; toute la terre ni la mort même n'est pas capable de me faire dédire; & quand toutes les Puissances s'armeroient pour ma perte, je les verrois venir avec un courage intrépide, sans rien diminuer de mon généreux dessein. Sur quoi Mademoiselle lui parla en cette façon: Préparez-vous donc à deux choses; l'une, ou à m'être fidèle jusqu'à la mort, ou à vous punir vous-même de ce crime si noir que vous voulez punir sur un autre, si vous êtes assez malheureux pour en être jamais coupable.

c'est sur vous seul que je veux me confier; je n'en connois point de plus capable, ni qui s'en puisse mieux acquitter : consultez-vous bien avant que de vous engager, & voyez si vous êtes disposé à me servir fidèlement. Oui, Mademoiselle, dit M^r. le Comte de Lauzun, je suis disposé à tout ce qu'il faudra faire pour votre service; & puisque V. A. R. me fait l'honneur de me préférer à mille autres qui le méritent mieux que moi, je lui proteste de ne manquer jamais de parole.

M^r. le Comte de Lauzun n'eut pas plutôt pris congé de Mademoiselle, qu'il commença à rêver sur l'heureux succès de son entreprise; enfin, il pouvoit se vanter d'avoir assez bien réussi pour une simple tentative : aussi ne manqua-t-il point à exécuter de point en point ce qu'il avoit promis à cette Princesse, qui d'ailleurs n'étoit pas peu aise de s'être assurée d'une personne, qui seule lui pouvoit donner des nouvelles certaines de tout ce qui se passoit à la Cour. Elle voyoit que cette personne s'étoit entièrement attachée à elle, qu'elle prenoit un soin particulier de l'informer de tout ce qu'il y avoit de plus secret. Enfin, cette Princesse étoit dans une joie qu'elle ne pouvoit presque contenir.

Quelque temps se passa de cette sorte,

& M^r. de Lauzun qui poursuivoit toujours sa pointe , & qui continuoit toujours à redoubler ses soins auprès d'elle , connut enfin qu'il étoit assez bien dans son esprit pour espérer d'y pouvoir un jour être mieux , si le sort lui étoit toujours aussi favorable qu'il avoit été , & c'étoit l'espérance du succès qui l'animoit toujours.

Un jour qu'il venoit un peu plus matin qu'à son ordinaire , soit par hasard , ou de dessein formé , ou bien qu'il eût effectivement quelque nouveauté à apprendre à Mademoiselle , il n'eut pas plutôt monté l'escalier , qu'ayant aussi-tôt traversé jusqu'à la chambre de cette Princesse , il se prépara pour y entrer comme il avoit accoutumé ; & pour cet effet ayant entr'ouvert la porte , il apperçut cette Princesse devant son miroir , ayant la gorge découverte : d'abord il se retira , & enfin il referma la porte , le respect ne lui permettant pas d'avancer plus avant. Mademoiselle qui entrevit quelqu'un , & qui entendoit la porte se fermer , cria assez haut , & demanda avec beaucoup d'empressement qui c'étoit ; & dans le temps qu'on y vint voir , elle demanda : N'est-ce point M^r. de Lauzun ? La personne qui y étoit venue voir , lui répondit qu'oui ; qu'il entre , s'écria cette Princesse par plusieurs

fois. Dans ce même temps M^r. de Lauzun étant entré, & ayant fait une profonde révérence, Mademoiselle lui dit : Hé pourquoi, Monsieur, n'entrez-vous pas sans faire toutes ces cérémonies ? Quoi ! poursuivit cette Princesse en souriant, est-ce par la suite que l'on fait sa cour auprès des Dames ? Mademoiselle, répondit-il, j'ai su jusqu'aujourd'hui ce que l'on doit aux Dames du commun ; mais je n'ai jamais pu apprendre tout ce que je dois à des Princesses, ou, si je l'ai su, je l'ai oublié depuis peu. Mais qu'est-ce que vous voulez dire, lui dit Mademoiselle ? Ce que je veux dire, Mademoiselle ? répondit M^r. de Lauzun, quoi ! V. A. R. voudroit-elle bien qu'en perdant le respect que je lui dois, je vinsse encore m'exposer à un combat où je prévois ma perte toute entière ? Mais encore une fois : Qu'est-ce donc que vous voulez dire, lui dit-elle en souriant ? Je ne comprends rien à vos discours, expliquez-vous mieux, si vous voulez que je vous entende. Ha, Mademoiselle, répartit M^r. de Lauzun, je crains de ne m'expliquer que trop pour mon malheur ; si toutefois V. A. R. feint de ne me point entendre, je m'en expliquerai plus ouvertement quand elle m'en donnera la permission. Je serois fort aise que

ce fût présentement, reprit Mademoiselle continuant son sourire. Puisque V. A. R. me le commande, dit M^r. de Lauzun, il faut lui obéir. A l'ouverture de la porte de votre chambre, commença-t-il, je n'ai pas eu sitôt fait le premier pas, que le premier objet qui s'est présenté à mes yeux a été votre Royale personne, mais dans un état si éclatant; que jamais mes yeux n'ont été si surpris, & cette surprise ou la crainte de manquer de respect, ou de faire naufrage, m'ont fait retirer avec la dernière précipitation : j'ai des yeux & un cœur comme un autre, j'aime les belles choses autant que qui ce soit. Ainsi, Mademoiselle, à l'entrée de votre chambre, j'ai apperçu, quoique de loin, comme un rayon du brillant éclat de votre Royale personne : je veux dire, Mademoiselle, V. A. R. sur qui les graces & les beautés ensemble faisoient un assemblage de tout ce qui peut flatter la vue. Car quoique vous soyez charmante toujours, la blancheur des lys que vous cachez sous du fil ou de la soie, cette gorge admirable, ce teint délicat du plus beau sein du monde, ni ce sein de neige, dont vous n'avez pas pu me dérober la vue; tout cela joint à la majesté sans égale de votre mille, auroit produit sur moi les mêmes

effets que sur les plus grands Princes du monde ; je n'aurois pu voir tant de merveilles ensemble , sans les vouloir considérer attentivement. Je fais que la considération des belles choses donne du plaisir , que le plaisir allume le desir , & enfin que le desir n'aboutit qu'à la jouissance. En un mot , je n'aurois jamais pu éviter ce charme , qui par conséquent auroit fait mon malheur. Hélas , je reconnois bien aujourd'hui que c'est une belle & avantageuse qualité que celle de Roi ou de Souverain , puisqu'il n'appartient qu'à eux d'aspirer sans crime à la possession de ces belles choses. Oui , je soutiens , Mademoiselle , que celui qui peut légitimement aspirer après ces beautés de V. A. R. , celui-là est sans doute le plus heureux homme du monde ; à plus forte raison le bonheur de celui qui les possèdera , sera encore plus grand. Je n'en attendois pas moins de vous , M^r. de Lauzun , dit Mademoiselle , & je m'imaginois bien que la feinte que vous avez faite à la porte de ma chambre , se termineroit enfin par la galanterie du monde la mieux inventée & la mieux conduite. Ha , Mademoiselle , reprit M^r. de Lauzun , que V. A. R. juge mal de moi si elle a cette pensée ! le respect que je dois avoir pour elle , & le vœu que j'ai

fait de finir ma vie pour son service, ne me feront jamais déguiser ma pensée; je publierai à toute la terre, quand il en sera besoin, ce que je viens d'avancer. Vous croyez donc, Monsieur, répondit Mademoiselle, qu'il n'y a que les Rois & les Souverains qui puissent prétendre légitimement à la possession des belles choses? Quoi! ne savez-vous pas que c'est le seul mérite qui doit avoir cette prétention, & que le sang ni le rang même n'augmente point le prix d'une personne, si elle n'a que cela pour partage? Vous savez qu'il y en a une infinité qui, sans le secours de la naissance ni du sang, se sont mis en état eux-mêmes de pouvoir aspirer à tout ce qu'il y de plus grand, & cela par leur propre mérite. Et je puis avancer sans feinte, que M^r. le Comte de Lauzun, autrement M^r. de Peguillin, en est un des premiers, & que sa vertu le distinguant du commun des hommes, cette même vertu le peut élever avec justice à quelque chose d'extraordinaire. Je ne veux pas vous en dire davantage; mais je fais bien que si vous saviez de quelle façon vous êtes dans mon esprit, vous n'auriez pas sujet d'envier un autre rang que celui où vous êtes, s'il est vrai que vous comptiez mon estime pour quelque

chose pour vous. Ha! Mademoiselle, répondit M^r. de Lauzun, que je suis obligé à Votre Altesse Royale, & que je suis heureux d'avoir l'honneur de vous avoir gratifié! Mais que je suis doublement heureux d'avoir quelque part dans votre estime! Oui, Mademoiselle, puisque V. A. Royale a eu la bonté de me laisser espérer un si grand honneur, souffrez de grace que je me laisse emporter aux doux transports que me cause la joie que je ressens, & que mon ame vous fasse connoître par quelque puissant effort l'extase dans laquelle vos dernières paroles l'ont mise. Car s'il est vrai, comme il n'en faut point douter, que votre ame soit sincere, n'ai-je pas raison de m'estimer le plus fortuné de tous les hommes? Et qu'est-ce que je pourrois faire pour reconnoître tant d'obligations que j'ai à V. A. Royale, puisque je suis assez malheureux pour ne pouvoir donner que des souhaits, mais des souhaits inutiles qui ne pourront jamais m'acquitter de la moindre de vos bontés? Je ne vous demande rien, lui dit Mademoiselle, sinon la continuation de ces mêmes souhaits, & l'exécution, si l'occasion s'en présente. Oui, Mademoiselle, répondit M^r. de Lauzun, je souhaiterai, j'entreprendrai, & j'exécuterai tout pour

le service de V. A. R. jusques au dernier soupir.

Voilà une belle avance pour notre nouvel Amant, & à mon avis jamais il ne conduisit une entreprise si douteuse & si hardie avec tant de succès ; aussi fut-ce une douce avance pour lui, que cette dernière conversation, où il trouva tout sujet d'espérer. Et ce fut ce qui l'enhardit de pousser sa fortune à bout.

Il passa quelque temps dans cet état, à toujours rendre ses soins avec plus d'assiduité qu'à l'ordinaire à Mademoiselle. Et s'il remarquoit que cette Princesse prît plaisir à le souffrir, il ne manquoit pas aussi de faire tout ce qu'un bel-esprit est capable de faire pour se maintenir dans les bonnes grâces d'une Princesse ; & il en avoit toujours l'occasion en main par cent belles choses que son génie lui fournissoit ; & dans tous les entretiens qu'il avoit avec elle, il faisoit paroître tant de respect dans toutes ses actions, & un certain enjouement dans son humeur, qu'enfin tout cela joint à la vivacité de son esprit, & à la force de son raisonnement, tout cela, dis-je, étoit trop puissant pour y résister. Aussi Mademoiselle, qui mieux que qui ce soit avoit un esprit capable de juger de ces choses, y trouvoit trop de quoi plaire

pour n'y pas prendre plaisir, & par conséquent pour se pouvoir défendre. Elle étoit même ravie quand elle le voyoit entrer chez elle, parce qu'elle le regardoit déjà comme une conquête assurée, & elle auroit quitté toutes choses pour avoir sa conversation, ne trouvant rien où elle eût un si agréable divertissement. Ils en étoient-là lorsque M^r. le Comte de Lauzun devenant de jour en jour plus hardi & plus familier avec Mademoiselle, à mesure qu'il en devenoit amoureux, il s'avisa d'une invention pour savoir si son bonheur étoit vrai ou faux, s'il en étoit l'ombre ou le corps. Et c'est un coup assez extraordinaire, comme vous allez voir; mais qui lui réussit merveilleusement bien, puisqu'il s'assura de son entier bonheur.

Un jour qu'il étoit avec cette Princesse, [car il ne la quittoit que le moins qu'il pouvoit, & s'il témoignoit de l'empressement pour y demeurer, Mademoiselle n'en faisoit guere moins pour le retenir.] Il étoit donc un jour avec elle, où, après un assez long entretien, il témoigna à cette Princesse qu'il avoit quelque chose de particulier à lui dire. Mademoiselle, qui n'eut pas de peine à le reconnoître, le tira à part, & lui ayant dit qu'elle étoit

prête à l'écouter s'il avoit quelque chose à lui dire : Il est vrai , répondit M^r. de Lauzun à Mademoiselle , que j'ai une grace à demander à Votre Altesse-Royale ; mais je n'ose pas le faire sans sa permission. Il y a long-temps que vous l'avez toute entière , Monsieur , dit Mademoiselle , vous n'avez qu'à parler , & demander hardiment tout ce qui dépend de moi , & vous assurer en même-temps de tout. Quoique Votre Altesse-Royale ait assez de bonté pour m'accorder ma demande , poursuivit M^r. de Lauzun , il n'est pas juste que j'en abuse ; & si tout autre motif que celui de vos intérêts me faisoit agir , je serois sans doute moins hardi & plus circonspect. Que ce soit votre intérêt ou le mien , dit Mademoiselle , tout m'est égal , parlez seulement avec assurance d'obtenir tout ce que vous voudrez. M^r. le Comte de Lauzun répondit à ces discours si obligeants de Mademoiselle par une profonde révérence , & poursuivit après en cette manière : Il y a déjà quelques jours , Mademoiselle , que je me suis mis en tête que Votre Altesse-Royale doit être bientôt mariée ; & cette pensée s'est si fort imprimée dans mon esprit , que je me la représente comme un présage assuré , ou pour mieux m'exprimer , comme une cho-

se faite ; & la créance que j'y donne , & la joie que je m'en promets , m'ont forcé à prendre la liberté de vous faire une très-humble priere ; c'est , Mademoiselle , que comme c'est une chose infailible selon toutes les apparences , puisque les plus Grands du monde ont aspiré à ce haut bonheur ; votre renommée a publié partout le pouvoir de vos charmes ; de manière que parmi tous ceux qui ont appris les merveilles de votre vie , il y en a peu , ou pour mieux dire , il n'y en a point dont l'esprit n'ait été agréablement surpris , & qui ne soupire pour vous. Ainsi dans cette foule de soupirants , il ne se peut , à moins que le Ciel ne le voulût rendre coupable de la dernière injustice , que vous ne soyez un jour à quelqu'un , & je fais que ce fera bientôt. Car enfin , je ne saurois faire sortir cette pensée de mon esprit , & mon imagination en est tellement préoccupée , qu'à tous moments , & même dans le peu de repos que je prends , je n'en suis pas exempt. Il y a déjà longtemps que je ne rêve à autre chose , de façon , Mademoiselle , que la grace que je demande à Votre Altesse-Royale , c'est que comme elle m'a si souvent honoré de sa confiance , il me soit permis d'en espérer une seconde. Alors Mademoiselle , en le
regar-

regardant d'un air doux & sincere, répondit en ces paroles : Il est bien juste, Monsieur, depuis qu'on a une fois choisi quelqu'un pour confident en une chose ; ce seroit démentir son choix, que de ne lui pas confier tout sans réserve. Pour moi, qui ne prétends pas démentir le mien, je veux vous faire l'unique dépositaire de mes pensées les plus secretes ; que si par hasard je manque de prudence en parlant, souvenez-vous qu'en qualité d'homme d'honneur comme vous êtes, vous êtes obligé par toutes sortes de raisons à en avoir pour garder le secret, & qu'il n'y a pas moins de science à le savoir taire, qu'il y en a à bien parler. A propos, dites-moi donc ce que vous me demandez. Je ne vous parle point de vos galanteries, je souffre même, pour l'estime que j'ai pour vous, que vous m'en disiez toujours quelqueune en passant, parce que je fais bien qu'un esprit galant & de Cour comme le vôtre ne sauroit s'en passer. Il n'y a qu'un Monsieur.... qui soit capable de cajoller de si bonne grace, jusques à vouloir faire passer une simple pensée pour inébranlable & assurée, lors même qu'elle n'est qu'imaginaire. Mais, Mademoiselle, repliqua M^r. de Lauzun, de grace, que dites-vous ? Vous croyez donc que je

n'ai pas seulement pensé ce que je viens de vous dire ? Que si Votre Altesse Royale pouvoit pénétrer jusqu'au fond de mon cœur, elle verroit bien la vérité de la chose, & je m'assure qu'elle n'auroit pas lieu de douter de moi comme elle fait. Et pour faire voir à Votre Altesse Royale que je suis persuadé de ce que je viens d'alléguer, c'est que assurément elle en verra bientôt les effets ; & si mes vœux sont exaucés, le temps en fera court. Et je demande à Votre Altesse Royale, que comme ce sera une chose que tout le monde aura tôt ou tard, que je sois le premier qui ait l'honneur de l'apprendre. Quoi ! interrompit la Princesse. Celui, poursuivit M^r. de Lauzun, pour lequel de tous vos soupirants Votre Altesse Royale aura plus de penchant, soit de tous ceux de la Cour, soit hors du Royaume ; tout le monde le saura un jour, & l'apprendra avec un plaisir extrême. Et comme je suis infiniment plus à vous que le reste des hommes, c'est pour cette seule raison que je demande la préférence à Votre Altesse Royale, afin que votre belle bouche m'ayant annoncé celui qu'entre les hommes elle veut rendre le plus heureux, je sois le premier aussi à vous en féliciter, & à vous témoigner la joie que j'aurai

quand je verrai approcher le moment qui vous doit donner celui que vous aurez honoré de votre choix, & que vous aurez trouvé digne de votre affection. Il finit ces derniers mots par un profond soupir, que Mademoiselle ne laissa pas passer sans le remarquer, car elle l'observoit de trop près pour perdre la moindre de ses actions. Mais Mr. de Lauzun, dit Mademoiselle, d'où vient que vous soupirez? Vous me prédites de si belles choses, & cependant vous les finissez par un grand soupir? Et où est donc cette joie que vous vous en promettiez? Il me semble que ce n'est pas en soupirant que l'on reçoit de la joie & du plaisir. Comment voulez-vous donc, poursuivit cette Princesse en souriant, que j'explique ceci? Ha! Mademoiselle, répondit-il, un esprit aussi intelligent comme est le vôtre, n'aura pas bien de la peine à une application juste de cette action, surtout quand elle se souviendra que c'est après ces choses que l'on desire ardemment, que l'on soupire. Il est vrai, répondit Mademoiselle; mais aussi vous n'ignorez pas que les soupirs ne sont pas moins les effets de la crainte que de la joie & du desir. Ainsi un cœur qui pousse des soupirs embarrasse fort un esprit à en faire la différence pour savoir connoître

leur véritable cause ; car je n'en ai jamais oui que d'une même façon, & sur un même ton. Je vois bien, Mademoiselle, dit M^r. de Lauzun, que Votre Altesse Royale veut se divertir ; mais enfin, que répond-elle à ma demande ? Vous seriez bien trompé dans votre attente, interrompit la Princesse, si c'étoit le refus. Mais puisque je me suis engagée, je veux vous tenir ma parole ; je vous assure que je vous la tiendrai ponctuellement, & je vous dirai au vrai celui que j'aimerois le plus de tous ceux que je croirai pouvoir aspirer à moi. Mais quand fera-ce, Mademoiselle, répondit M^r. de Lauzun, avec un transport & un empressement inconcevable ? La Princesse, qui en devinoit sans doute la cause, quoiqu'elle ne le témoignât pas ouvertement, & qui même faisoit paroître au-dehors une partie de la joie qu'elle en avoit au fond du cœur, lui dit toujours en souriant que ce feroit dans trois mois. Ha, Mademoiselle, que ce temps va être long pour moi, répartit notre Amant, & qu'il va mettre ma patience à une rude épreuve ! Mais n'importe, continua-t-il, il faut attendre, puisque Votre Altesse Royale le veut.

Voilà le premier progrès de cet expédient qu'il inventa pour savoir si c'étoit

tout de bon qu'il devoit espérer, ou non. Vous en verrez la fin par la suite & par l'effet qui en résulta.

Peu de temps après, l'on parla du voyage de Flandre; Monsieur le Comte de Lauzun ne songeoit qu'à plaire à Mademoiselle, & ne s'appliquoit qu'à en chercher les moyens; mais tout cela avec honneur, & sans perdre un moment de ce qu'il devoit au Roi son maître. Il étoit presque toujours chez cette Princesse, ou avec elle, quand elle étoit au Louvre; & sur-tout il ne manquoit jamais de nouvelles, & il les débitoit avec tant de grace, que quoiqu'il les dît, & qu'il y mêlât des choses sérieuses, là où il falloit une grande présence d'esprit, & une solidité de jugement toute particuliere, néanmoins la maniere aisée avec laquelle il racontoit ces nouvelles, & mille choses agréables, leur donnoit un nouveau lustre, & faisoit connoître à cette Princesse qu'il n'étoit pas tout-à-fait indigne de son attention. Aussi peut-on dire qu'il est seul capable d'entretenir agréablement quelque belle compagnie. Que cela soit ainsi, on en peut tirer la conséquence infaillible, puisqu'il subjuga l'esprit du monde le plus fin que l'on voit dans tout son sex. Comme il n'est point de plus fâcheux obstacle à un

amant qui veut s'établir dans l'esprit de l'objet qu'il aime, que l'éloignement & la privation de la vue, cette absence & cet éloignement sont beaucoup plus à craindre lorsqu'on a quelque heureux commencement, parce qu'il n'est pas seulement besoin de s'insinuer dans un cœur que l'on veut réduire entièrement, mais encore il est nécessaire de ne point lâcher prise que l'on ne s'en voye absolument le maître. Nous en avons même vu qui avoient tous les avantages, & qui se les conservoient par leur patience; aussi leur est-il arrivé, que de paisibles possesseurs qu'ils étoient, par ce moyen, ils ont perdu & l'objet & les espérances, souvent même le souvenir, pour s'être absenté. M^r. le Comte de Lauzun avoit trop de prévoyance pour ignorer toutes ces choses, & il avoit témoigné trop de conduite jusqu'à cet endroit pour en manquer à l'avenir; aussi trouva-t-il le secret d'éviter un si funeste & dangereux accident.

Notre amant si habile, voyant qu'il étoit obligé de suivre le Roi par-tout où il iroit, & par conséquent contraint de quitter son entreprise qu'il voyoit déjà si avancée, il s'avisa de faire en sorte que Mademoiselle fît le voyage avec la Cour; & pour cet effet il se servit de deux moyens

qu'il tenoit pour assurés, comme il arriva. C'est du voyage de Flandres que le Roi fit l'an 1671. Le premier moyen dont il se servit fut envers Mademoiselle, qu'il alla voir un jour. Il ne manqua pas d'abord de dire tout ce qui pouvoit faire tomber la conversation là-dessus. Ayant enfin trouvé l'occasion de parler, il dit à cette Princesse : Il ne faut pas demander, Mademoiselle, si Votre Altesse Royale sera du voyage de Flandres, la chose est trop juste & trop raisonnable pour en douter. Moi, dit Mademoiselle, j'en ferai, si le Roi le veut, autrement je ne m'en foucie pas beaucoup. Que dites-vous, Mademoiselle, répondit-il ? Vraiment le Roi ne le desire que de reste, & je suis assuré qu'il s'y attend. Je n'irai pourtant point sans qu'il me le dise, répartit la Princesse. Je fais bien, poursuivit notre Comte, que la Cour est par-tout où vous êtes, & que toute autre vous peut sans injustice paroître indifférente. Mais s'il m'est permis de dire ma pensée avec tout le respect que je dois à Votre Altesse Royale, vous ne pouvez pas vous dispenser de ce voyage, sans vous opposer en quelque maniere au dessein que le Roi a de paroître en ces pays-là avec le plus d'éclat qu'il lui sera possible ; parce que Votre Altesse Royale faisant

un des plus beaux & glorieux ornements de la Cour, vous ne pouvez vous en séparer sans en diminuer l'éclat. D'ailleurs, je fais que Votre Altesse Royale est trop considérée du Roi, pour vous permettre de vous arrêter à moins que vous ne le veuillez absolument, & je suis persuadé que vous aimez trop le Roi pour tromper ses espérances, car assurément il s'y attend. Vous direz & vous croirez tout ce qu'il vous plaira, M^r. de Lauzun, dit Mademoiselle; mais je puis vous assurer que je n'irai point sans ordre. Eh bien, Mademoiselle, répondit M^r. de Lauzun, s'il ne faut que cela, je suis assuré que mes souhaits seront accomplis, & que Votre Altesse Royale verra la Flandre. Il prit congé là-dessus de Mademoiselle, & dit en fouriant au sortir de la chambre de cette Princesse : Je m'en vais demander un ordre du Roi, ce n'est pourtant pas celui de Saint Michel ni du Saint-Esprit. Quel peut-il donc être? dit Mademoiselle avec un sourire, nous n'en avons point d'autre en France, hors celui de Malthe; mais je ne crois pas que vous songiez à celui-là. Votre Altesse Royale a raison, dit M^r. de Lauzun, qui s'étoit arrêté à la porte de la chambre de cette Princesse pour lui répondre. L'ordre, poursuivit-

il , que je vais demander au Roi , m'est infiniment plus cher & plus agréable que tous ceux que Votre Altesse Royale vient de nommer. Mais quel est-il donc , continua Mademoiselle en s'approchant de lui , & continuant son sourire , ne peut-on point le savoir ? Et comme je me promets de l'obtenir , dit notre Comte , V. A. R. fera la premiere à qui je le dirai. Mais vous reverra-t-on bientôt , Monsieur , dit Mademoiselle ? Oui , Mademoiselle , plutôt que vous ne pensez , & avec de bonnes nouvelles. Et ayant fait une profonde révérence , il s'en alla tout droit vers le Roi , à qui il dit après plusieurs discours , si Mademoiselle ne feroit point du voyage ? Le Roi lui répondit qu'elle en feroit si elle vouloit. Ah ! Sire , poursuivit notre amoureux Comte , vous savez que les Princes , sur-tout les Princesses du Sang , ne marchent pas sans ordre ; ainsi Mademoiselle n'y songera pas assurément d'elle-même , & puis il est important qu'elle en soit , afin de faire compagnie à la Reine. Il n'y en a point à la Cour qui fasse tant d'honneur à Sa Majesté , comme étant la premiere Princesse du Sang , & celle qui est en état & par ses biens , & par toutes sortes de raisons , de paroître avec plus d'éclat & de pompe. Ainsi Votre Majesté

aura égard, s'il lui plaît, qu'il est de conséquence que Mademoiselle ne quitte point la Reine, qui sans doute ne seroit pas bien-aïse de faire ce voyage sans avoir avec elle cette Princesse. Je fais, Sire, que Mademoiselle ne peut rien résoudre d'elle-même, par le profond respect qu'elle a pour Votre Majesté. Il seroit fâcheux que cette Princesse fût obligée de partir sans avoir eu le temps qu'il faut aux personnes de son rang pour se préparer, parce qu'il faudra sans doute faire les choses d'un air proportionné à la qualité & au desir qu'elle a de satisfaire pleinement au dessein de Votre Majesté. Vous n'avez donc, Sire, qu'à lui faire savoir vos ordres par quelqu'un, & je suis assuré que la soumission qu'elle m'a toujours témoignée pour vos volontés les lui fera recevoir avec joie. Et j'ose avancer même, que si Votre Majesté partoît sans cette Princesse, elle en seroit inconsolable, tant elle est attachée à ses intérêts. Allez-vous-en donc lui dire, dit le Roi, que je la prie de se tenir prête pour accompagner la Reine à son voyage, & que je lui en témoignerai ma gratitude. Il ne le fallut pas dire deux fois pour faire partir M^r. de Lauzun, qui voyant tous ses desseins si heureusement réussir, si heureusement, dis-je, pour ne s'éloigner pas

de Mademoiselle, partit sur l'heure sans s'arrêter un moment. Il s'en alla chez cette Princesse, qui le voyant entrer dans la chambre avec un visage gai, & qui marquoit un esprit content, lui dit : Vous voilà donc, Monsieur ; apparemment vous avez reçu du Roi ce que vous lui avez demandé ? Il est vrai, Mademoiselle, répondit M^r. de Lauzun, après avoir fait une grande révérence, & s'être approché un peu plus près, je viens d'être créé Chevalier tout présentement, & je viens exécuter ma promesse dès ce matin, & mon premier ordre. Nous l'aurons donc, dit Mademoiselle en riant, qui sans doute s'imaginoit bien la vérité de la chose. Oui, Mademoiselle, répondit-il, & je vais vous l'apprendre en peu de mots. V. A. R. continua-t-il, peut, s'il lui plaît, se préparer à prendre les armes ; le Roi ayant dessein de vaincre tous les Flamands, s'est avisé de les attaquer avec des armes auxquelles ils ne puissent pas résister, & c'est pour cela que Sa Majesté veut faire ce voyage dont j'ai eu l'honneur de vous parler ce matin. Et comme dans la dernière campagne qu'il fit dans le pays de ses ennemis, il ne put étendre ses conquêtes que sur quelques Provinces, il a résolu de ne les point quitter qu'il n'en soit le maître ab-

solu : & l'ordre que j'ai reçu de Sa Majesté est, qu'elle vous prie de vous disposer à l'accompagner; il n'y a que Votre A. R. dont il espere les principales forces. Il m'a commandé à vous exhorter de sa part à ne le pas abandonner dans un dessein si grand & si important. Notre amoureux Comte disoit si agréablement toutes ces choses, qu'il n'y avoit rien de plus charmant que de les lui entendre prononcer, & Mademoiselle qui y prenoit un plaisir singulier, l'écoutoit avec une merveilleuse attention. Mais voulant savoir la fin de cette galanterie, (car elle prévoyoit bien que c'en étoit une de l'invention de Monsieur de Lauzun) cette Princesse impatiente lui demanda : Que voulez-vous donc dire, Monsieur, quand vous me parlez de guerre, & le Roi auroit-il besoin de moi s'il en avoit le dessein? Vous seriez bien plus propre à lui rendre service que moi, puisque c'est votre métier. Il s'en faut bien, Mademoiselle, répondit M^r. de Lauzun; ce n'est pas avec des épées & des mousquets que le Roi veut attaquer ce peuple, il se veut servir de plus douces, mais de plus dangereuses armes; c'est par le grand éclat & la majesté de sa Cour que le Roi veut éblouir leurs esprits naturellement curieux des choses extraord-

naires ; & comme Votre Altesse Royale a plus de charmes que tout le reste ensemble , c'est d'elle aussi qu'elle attend le plus grand secours. Oui , Mademoiselle , je puis l'avancer avec justice , que vous seule avez de quoi vaincre agréablement , non-seulement les esprits les plus grossiers , mais tout le monde ensemble. Enfin , c'est assez dire quand le plus grand Roi du monde vous choisit pour être comme le plus beau & le principal instrument qui lui doit assurer ses conquêtes , & lui faciliter le moyen pour en faire d'autres plus grandes. Et si Votre Altesse Royale pouvoit espérer quelques secours étranger & hors d'elle-même pour la faire estimer , cette haute estime que notre glorieux & invincible Monarque fait éclater tous les jours pour votre rare mérite , lui donneroit un prix au-dessus de ce qu'on se peut figurer de grand & d'aimable. C'est-à-dire , dit Mademoiselle , que M^r. de Lauzun est toujours l'homme du monde qui a le don d'inventer à tous moments les plus agréables galanteries ; & quelques prières que je lui aye faites pour me les épargner , son bel esprit ne peut se faire cette violence. Est-il possible qu'il n'y ait qu'un Lauzun dans le monde , qui soit capable de si rares in-

ventions, & que lui seul se puisse vanter de débiter tout ce qu'il y a de beau & de recherché, pour former un entretien digne des plus beaux esprits du siècle? Pour moi je ne comprends pas, continua-t-elle, où vous prenez tout ce que vous dites; & je ne puis m'empêcher d'être surprise par la nouveauté des choses que vous faites paroître. Ha! qu'il est aisé de parler & de dire de belles choses, Mademoiselle, reprit M^r. de Lauzun, quand on a l'avantage de les voir éclater sur V. A. R. avec tant de brillant, & qu'il est aisé & glorieux d'avoir de l'esprit lorsqu'on a l'honneur de converser avec vous! Tai-fons-nous là-dessus, car je fais bien que je ne gagnerai rien contre vous, dit Mademoiselle, & sachons ce que vous a dit le Roi. Le Roi vous a priée, Mademoiselle, continua M^r. de Lauzun, de vous disposer à faire le voyage avec la Reine; mais il vous en prie très-instamment. Je savois que s'il ne falloit qu'un ordre pour cela; que vous ne resteriez pas ici, poursuivit-il en fouriant & d'une façon fort enjouée; car il m'auroit été trop rude, & fans doute impossible de pouvoir trouver de repos sans être toujours auprès de V. A. R. pour lui rendre mes très-humbles respects, & je bénirai toute ma vie ce

premier moment où j'ai été assez heureux pour contribuer en quelque chose à ce que la Cour n'allât pas sans vous. Oui, Mademoiselle, j'ai travaillé avec chaleur & avec empressement, parce que ma Charge & les étroites obligations que j'ai à mon Roi, m'obligent de le suivre par-tout; & Votre Altesse Royale demeurant ici, c'étoit m'arracher à moi-même que de m'éloigner des lieux où elle seroit demeurée. Je vous demande mille pardons, Mademoiselle, de vous parler si librement, & d'en user ainsi sans votre permission; mais j'ai cru qu'en me servant, je ne vous défobligeois pas, & que vous ne feriez pas fâchée d'aller avec un Roi qui vous aime tendrement, & qui me l'a fait connoître par les discours les plus passionnés & les plus sinceres du monde. Non, je n'en suis pas fâchée, reprit cette belle, & bien-loin de cela, je veux vous en remercier comme d'une chose qui m'est fort agréable. Et pour vous parler franchement, cette indifférence que je vous ai témoignée ce matin pour ce voyage, a été en partie pour voir si vous étiez aussi fort dans mes intérêts que vous le dites, & si vous pourriez me quitter sans peine; car je savois bien qu'ayant autant d'attache que vous témoignez en avoir

pour moi depuis si long-temps, & ayant l'esprit que vous avez, vous ne manquerez pas de tenir quelque chose pour cela, & je me promettois même que vous y travaillerez sérieusement, & que l'accès libre que vous avez par-dessus tous les autres auprès du Roi, vous feroit agir avec bonheur; & je ne fais pas même, si vous en aviez usé autrement, si j'aurois pu vous le pardonner de ma vie. Enfin, je vous remercie, & souvenez-vous que je n'oublierai jamais ce service, vous en verrez des preuves peut-être plutôt que vous ne l'espérez, & qui vous surprendront assez pour vous faire connoître que vous ne vous êtes pas attaché à une ingrate, mais à une personne qui mérite peut-être les soins que vous lui donnez. Voyez, de grâce, ce que c'est quand une fois le bonheur nous en veut, tout ce que nous faisons & entreprenons réussit à notre avantage.

M^r. le Comte de Lauzun avoit tellement le vent favorable, que non-seulement tout lui réussissoit à merveille; mais encore ce qu'il faisoit pour lui seul faisoit mériter des sentiments de reconnoissance toute extraordinaire; & vous eussiez dit, à entendre parler Mademoiselle, qu'elle lui étoit obligée de tout ce qu'il entreprenoit pour son intérêt propre, comme si

c'eût été pour elle-même. Le voilà donc content, autant que le peut être un homme qui a un grand dessein, & qui se voit en état de tout espérer. Il tenta tous les moyens que son génie lui suggéra, & tout lui fut favorable. Enfin, il n'a plus qu'une démarche à faire, encore est-il en trop beau chemin pour s'arrêter : il semble même que n'osant se découvrir comme il le souhaitoit, cette Princesse pour partager, pour ainsi dire, les peines de cette dure violence qu'elle est obligée de lui faire souffrir, cette Princesse, dis-je, qui voit dans ses yeux & dans toutes ses actions, & qui croit découvrir & pénétrer l'heureux motif qui le fait agir, le met souvent en train pour l'obliger à parler plus hardiment. Mais comme M^r. de Lauzun ne se croit pas encore assez avancé pour cela, il veut ménager toutes choses, afin de ne point bâtir, comme l'on fait souvent, sur le sable mouvant. Il continue cependant ses soins avec plus d'assiduité que jamais. Et cela est assez rare, qu'ayant affaire à une Princesse du rang de Mademoiselle, dont l'humeur fiere étoit tout-à-fait à craindre, il n'ait jamais rien perdu du libre accès qu'il trouva d'abord auprès de cette Princesse ; au contraire, il s'y est insinué peu-à-peu, mais toujours de mieux

en mieux ; de sorte qu'elle le souffre, l'estime, & le traite plus obligeamment qu'elle n'a jamais traité les plus grands Princes qui ont soupiré pour elle. Elle fait plus, car il ne se met pas sitôt en devoir de prendre congé d'elle, quand il y est, qu'elle lui demande avec empressement, quand elle le reverra. Il n'est point d'heure indue pour lui, & il lui est permis d'entrer chez elle à toute heure & à tous moments. Et je crois même que si elle eût eu envie de lui faire quelque défense, c'auroit été de ne sortir d'auprès d'elle que le moins qu'il lui seroit possible.

C'est de cette façon que Monsieur le Comte de Lauzun passoit agréablement mille doux moments tous les jours, à donner & à recevoir d'innocents témoignages d'un amour caché, & qu'il n'étoit pas encore temps de découvrir. Cependant le temps que Mademoiselle lui avoit dit qu'elle lui découvreroit sincèrement celui des hommes qu'elle aimeroit le plus, étoit fort avancé, & Monsieur de Lauzun comptoit les jours comme autant d'années. Enfin, le jour étant venu auquel le terme expiroit, notre Comte ne manqua pas d'aller chez Mademoiselle, & son impatience le fit même partir beaucoup plus matin qu'à

son ordinaire, & voici ce qu'il dit à cette Princesse après l'avoir faluée : Enfin, est arrivé, Mademoiselle, ce jour si désiré, & auquel je dois recevoir tant de joie. Je ne pense pas que Votre Altesse Royale se dédisse de sa parole ; elle me l'a promis trop solennellement pour y manquer. Il prononça ces paroles avec cet agrément dont il assaisonneoit tous ses discours. Mademoiselle, qui n'étoit pas fâchée du soin qu'il avoit à lui faire tenir sa promesse, fut bien-aïse de voir l'empressement de Monsieur de Lauzun ; & cette Princesse lui ayant demandé, quoiqu'elle le fût aussi-bien que lui, s'il y avoit déjà trois mois ? Sur quoi notre amant lui répondit en ces paroles : Il est vrai, Mademoiselle, que j'ai tâché de bien compter ; mais quelque exactitude que j'y aye pu apporter, je suis assuré que je me suis trompé moi-même, & qu'au-lieu de trois mois que Votre Altesse Royale avoit pris, j'ai laissé passer trois années ; & si je voulois compter selon l'ardeur de mon attente, je suis assuré que j'irois jusques à l'infini sans trouver jamais le compte. Mais, lui dit Mademoiselle : Qu'est-ce que vous en ferez de cette confidence, quand je vous l'aurai faite ? Ce que j'en ferai, repliqua M^r. de Lauzun ? je m'en réjouirai, & la joie

que j'en attends me rendra un des plus heureux hommes du monde, & d'autant plus que je ferai le premier à qui ce glorieux avantage sera permis. Eh bien, dit Mademoiselle, je vous le dirai ce soir. Mais de quelle façon, répondit-il ? Je vous l'écrirai sur une vitre de mes fenêtres, dit la Princesse. Sur une vitre ? Mademoiselle, repliqua notre Comte, & le premier de votre maison qui s'en approchera le fera même plutôt que moi, & ce n'est que l'honneur de la préférence que j'ai tant demandé à Votre Altesse Royale. Comment voulez-vous donc que je vous le dise, dit Mademoiselle ? Comme il plaira à Votre Altesse Royale, répondit-il, pourvu que je sois le premier qui le fasse.

Enfin, Mademoiselle fut bien-aïse de ne pouvoir pas en quelque façon se dédire, & cette violence que M^r. de Lauzun lui faisoit pour apprendre ce secret, diminua beaucoup la peine qu'elle avoit à le lui dire : de façon que ce que notre amant souhaitoit savoir, Mademoiselle souhaitoit de le lui dire quoiqu'elle n'en fît pas le semblant ; & je trouve qu'elle avoit plus à combattre qu'elle n'eût d'envie, & qu'elle ne pouvoit se considérer telle qu'elle étoit, sans consulter ce qu'elle alloit faire. Mais n'importe, elle a quelque chose

de plus puissant que le sang qui la fait agir, & elle veut achever ce qu'elle a commencé. Aussi cette Princesse prend tout-à-coup ses résolutions sur la réponse qu'elle avoit à faire à M^r. de Lauzun, & voyant qu'il la pressoit, mais agréablement, & dans un profond respect, de lui tenir sa parole, puisque le temps étoit écoulé : Oui, dit-elle, je vous la tiendrai ; mais sur-tout ne pensez pas que je vous le dise, je vous l'écrirai sur du papier, & vous le donnerai ce soir, je vous le promets. Il fallut encore attendre ce moment, malgré l'impatience de M^r. de Lauzun. Enfin, le soir étant arrivé, Mademoiselle s'en alla au Louvre. M^r. de Lauzun, qui étoit dans une extrême inquiétude, ne manqua pas aussi-tôt qu'il vit arriver cette Princesse, de se rendre auprès d'elle, & de débiter d'abord par le billet après lequel il soupiroit. Enfin, Mademoiselle, lui dit-il, voici le soir arrivé, Votre A. R. me remettra-t-elle encore ? Non, dit Mademoiselle, je ne vous remettrai plus, & en même-temps ayant tiré un billet plié & cacheté de son cachet, elle le donna à M^r. de Lauzun, & lui dit en le lui donnant avec des termes & une action tout-à-fait touchante : Voilà, Monsieur, le billet dans lequel est ce que vous souhai-

tez si ardemment; mais ne l'ouvrez pas qu'il ne soit minuit passé, parce que j'ai remarqué souvent que les jours du Vendredi, comme il est aujourd'hui, me sont tout-à-fait malheureux; ainsi ne me désobligez pas jusques-là, & je verrai si vous avez de la considération pour moi, & si vous m'obligez en ce rencontre. O Mademoiselle! répondit notre Comte, que ce temps me va être long! & le moyen d'avoir son bonheur entre les mains sans l'oser goûter? Je verrai par-là, dit Mademoiselle, si vous m'êtes fidele; & si vous me le refusez, je mettrai sur vous tous les événements qui suivront, s'ils me sont funestes. Oui, Mademoiselle, je vous obéirai jusques à la fin, répondit M^r. de Lauzun, & je ne manquerai jamais de donner des preuves de ma fidélité & de mon devoir à Votre Altesse Royale. Peu de temps après, onze heures frapperent; notre Comte qui tenoit sa montre dans sa main, ne manqua pas de la montrer à Mademoiselle, & pendant tout ce temps-là jamais homme ne témoigna plus d'empresment que fit M^r. de Lauzun. Et tous ces petits emportemens qu'il faisoit remarquer à cette Princesse, pour le temps qu'elle lui avoit fixé, étoient autant de puissants aiguillons qui la perçoient jusqu'au fond

du cœur. Elle étoit tellement ravie de le voir, aussi ce fut ce qui l'acheva d'enflammer, & qui lui fit déclarer toutes ses actions en faveur de cet heureux soupirant. Enfin, le voici encore qu'il vient avec la montre à la main, dire à Mademoiselle que minuit étoit passé. Vous voyez, dit-il, Mademoiselle, comme je suis fidele à vos ordres; minuit vient de sonner, & cependant voilà encore ce billet avec votre cachet dessus tout entier sans que j'y aye touché. Mais enfin, continua-t-il plus transporté que jamais, n'est-il pas temps encore que je me réjouisse de mon bonheur? Attendez encore un quart d'heure, dit Mademoiselle, après je vous permets de l'ouvrir. Ce quart-d'heure étant passé: Il est donc temps, Mademoiselle, dit-il, que je me serve du privilege que Votre Altesse Royale m'a donné, puisqu'il est presque minuit & demi? Oui, répondit Mademoiselle, allez, ouvrez-le, & m'en dites demain des nouvelles; adieu, jusques à ce temps-là, où nous verrons ce qu'à produit ce billet tant désiré. M^r. de Lauzun ayant pris congé de Mademoiselle, se retira chez lui avec une promptitude inconcevable.

La curiosité est comme une chose naturellement attachée à l'esprit de l'homme:

cela est si vrai, qu'il n'y a chose au monde que l'homme ne mette en usage pour apprendre ce qu'il s'est mis une fois dans la tête de savoir; & cette curiosité produit des effets différents, suivant les différents sujets qui la causent. Celle de M^r. de Lauzun étoit trop louable & très-bonne en elle-même, & la fin très-douteuse; car il vouloit savoir s'il se pouvoit faire aimer de Mademoiselle, & les moyens dont il se servit pour cela sont honnêtes, & même fort nobles; & quoique jusqu'ici il n'ait eu que de grandes espérances qui ont opéré de bons effets, néanmoins il n'a point encore de véritable certitude de son bonheur. Il n'y a donc que ce billet qu'il tient entre ses mains, qui le puisse instruire de tout, & ce sera par la fin qu'il nous fera permis aussi-bien qu'à lui, de juger certainement de toutes choses.

Il ne fut pas plutôt arrivé chez lui, où il s'étoit rendu avec la dernière promptitude, que la première chose qu'il fit, fut d'ouvrir ce billet; mais il ne fut pas peu surpris de voir son propre nom écrit de la main de Mademoiselle. Je vous laisse à juger de son étonnement, & si cette vue ne lui donna pas bien à penser; car enfin, il est certain qu'il y avoit également su-
jet

jet de craindre & d'espérer. Il est vrai que jusques-là toutes choses lui avoient fort bien réussi selon toutes les apparences. Mais comme le sexe est d'ordinaire fort dissimulé, Mademoiselle pouvoit n'avoir fait tout cela que pour son plaisir, & peut-être pour se moquer de lui; & la grande disproportion qu'il y a entre cette Princesse & M^r. de Lauzun, lui donnoit une furieuse crainte. Il eut pendant toute cette nuit l'esprit agité de mille pensées différentes : tantôt il repassoit dans son souvenir, & il y trouvoit mille bontés, & un traitement si favorable & si extraordinaire pour une personne de sa qualité, qu'il se figuroit que toutes les choses ne pouvoient partir que de la sincérité de cette Princesse; & la maniere obligeante avec laquelle elle avoit agi avec lui, lui disoit à tous moments qu'il y avoit quelque motif secret qui l'avoit poussée à toutes ces choses; mais qu'il étoit aisé de voir qu'assurément elle y alloit de bonne foi, & qu'il devoit espérer une glorieuse fin après un si heureux commencement & des progrès si avantageux. Il n'y avoit donc que l'inégalité de condition qui lui étoit un obstacle, & qui le faisoit toujours douter. Il étoit tellement embarrassé sur ce qu'il devoit faire, s'il lâcheroit

le pied, ou s'il poursuivroit jusqu'au bout, qu'il passa, comme j'ai déjà dit, la nuit entiere dans des inquiétudes horribles; & son cœur qui avoit combattu long-temps entre l'espoir & la crainte, étoit encore dans l'irrésolution sur ce qu'il devoit faire, lorsque le jour parut. Enfin, l'un l'emporta sur l'autre, & de tous les divers mouvements entre lesquels ce pauvre cœur flottoit, un seul l'emporta sur tous, je veux dire l'espérance; aussi elle est l'aliment & la nourriture de l'amour.

M^r. le Comte de Lauzun, dont l'ame étoit à la gêne, animé d'un doux & agréable espoir, prend une forte résolution de voir la fin de son entreprise à quelque prix que ce soit. Pour cet effet, après s'être préparé à toutes sortes d'événements, il veut comme un autre César, forcer le destin, faisant même voir par-là, comme fit ce grand Empereur, que son grand cœur n'est pas moins disposé à résister hardiment à toutes les attaques de la mauvaise fortune, qu'à recevoir agréablement le fruit d'un heureux succès. Il veut que ce cœur, qui se promet un siecle de délices s'il est victorieux, attende de pied ferme toutes les rigueurs de son infortune s'il est vaincu; il fait que c'est dans les grands combats, & dans les entreprises les plus

hardies & douteuses, que l'on trouve une véritable gloire, & qu'il n'est pas même besoin de toujours vaincre pour remporter la victoire; mais qu'il suffit de faire une glorieuse & vigoureuse résistance, & de ne souffrir jamais que notre ennemi ait la moindre prise sur notre courage, s'il a l'avantage sur notre fort. Cette matinée si désirée étant enfin arrivée, il s'en fut sans tarder chez Mademoiselle. Cette Princesse ne le vit pas plutôt dans sa chambre avec un visage pâle, & où l'image de la mort étoit entièrement dépeinte, qu'elle s'approcha de lui, & lui dit : D'où vient ce changement si prompt? Hier vous étiez le plus gai & le plus joyeux homme du monde, & aujourd'hui vous paroissez tout-à-fait triste & mélancolique. Quoi! est-ce là cette joie que vous vous promettiez de cette confiance pour laquelle vous avez témoigné tant d'empressement? Vous me disiez que vous seriez le plus heureux de tous les hommes, si je vous découvrais ce secret, & cependant vous êtes plongé dans la tristesse depuis que vous le savez. Voilà justement la conduite de ceux qui font tant les zélés. O Mademoiselle! répondit alors notre Comte, qui jusques-là avoit écouté fort attentivement, je ne l'aurois jamais cru

que Votre Altesse-Royale se fût moquée de moi si ouvertement. Quoi, Mademoiselle, pour m'être entièrement voué à Votre Altesse-Royale, la fidélité avec laquelle j'en ai usé méritoit, ce me semble, quelque chose de moins qu'une moquerie si claire, & qui me va rendre le jouer & la risée de toute la Cour; & vous me demandez encore d'où vient le sujet de ma tristesse? Vous me mettez, si je l'ose dire, le poignard dans le sein, & vous vous informez de la cause de ma mort? Enfin, vous me traitez comme le dernier de tous les hommes; & pour me rendre l'affront que vous me faites plus sensible, vous voulez encore me forcer à la cruelle confusion de vous le dire moi-même. Ha! Mademoiselle, que ce traitement est rude pour une personne qui en a usé si sincèrement avec vous! je n'ai jamais agi envers Votre Altesse Royale que de la manière que je le dois, je vous connois comme une des plus grandes Princesses de toute la terre, & je me connois moi-même comme un simple Cadet qui vous doit tout par toutes sortes de raisons. Mais quoique Cadet & simple Gentilhomme, la nature m'a donné un cœur haut & assez bien placé pour ne souffrir ni faire rien d'indigne. Mais que voulez-vous dire,

reprit Mademoiselle ? Il semble , à vous entendre parler , que je vous aye fait quelque grand tort , en vous accordant une chose qui m'est de la dernière importance , & dont j'ai fait un secret à toute la terre. Jusques ici vous m'avez paru fort galant ; aujourd'hui je vous avoue ce que vous me demandez , préférablement à tout autre ; cependant ce qui peut être un sujet de joie à beaucoup d'autres , n'est pour vous qu'un sujet de plaintes. En vérité , je ne fais pas ce qu'il faut faire pour vous satisfaire. De grace , Mademoiselle , répondit M^r. de Lauzun , n'insultez pas davantage un misérable , que votre Altesse Royale se divertisse tant qu'il lui plaira à mes dépens , j'y consens de tout mon cœur ; mais je lui demande seulement qu'elle ait la bonté de rétracter une raillerie qui donneroit lieu à tout le monde après vous de me traiter de fou & de ridicule. Et encore un coup , Mademoiselle , je n'ai reçu toutes ces marques de votre bienveillance dont V. A. R. m'a honoré , que comme des effets de votre générosité & d'une bonté toute particulière , & dont je n'ai jamais mérité la moindre partie ; & tous les bons accueils , ni l'estime que V. A. R. a témoigné avoir pour moi , ne m'ont jamais fait oublier

qui vous êtes, ni qui je suis. Que si j'en ai usé si librement, ç'a été sans dessein; & je vous demande, Mademoiselle, de m'en punir de toute autre manière qu'il plaira à Votre Altesse Royale; je subirai son jugement jusques à m'éloigner de sa vue pour jamais, je mourrai même pour expier les fautes que je puis avoir commises, quoiqu'involontairement, envers votre Royale Personne; je ne demande seulement à Votre Altesse Royale que l'honneur de son souvenir, & qu'elle soit persuadée que jamais elle ne trouvera personne qui soit plus soumis à ses volontés, ni si attaché à ses intérêts que moi.

Mademoiselle, qui jusques-là avoit feint de ne point entendre ce que vouloit dire M^r. de Lauzun, & qui même en avoit ri au commencement, voyant qu'il parloit tout de bon, & que la manière dont il avoit exprimé sa douleur étoit effectivement sincère & sans feinte, cette Princesse en fut effectivement touchée, & cette humeur riante faisant place à la compassion, se changea en un moment en un véritable sérieux. Et comme elle n'avoit fait d'abord tout cela que pour l'éprouver, & que d'ailleurs elle ne souhaitoit rien que de s'assurer du cœur de M^r. de

Lauzun, elle ne s'en crut pas plutôt assurée, que cette tendresse qu'elle avoit pris soin de cacher au fond de son cœur, se découvrit enfin en sa faveur; & cette langueur que Lauzun avoit sur tout son visage l'ayant touchée jusqu'au vif, Mademoiselle le regarda d'un œil plus favorable qu'elle n'avoit pas encore fait; & après avoir long-temps gardé le silence, elle lui dit : Ha, Monsieur, que vous faites un grand tort à la sincérité de mon procédé, & que vous connoissez mal les sentiments que mon cœur a conçus pour vous ! Si vous saviez l'injure que vous me faites de me traiter ainsi, vous vous puniriez vous-même de l'affront que vous me faites. Quoi, vous tournez en raillerie la plus grande affection du monde, où j'ai apporté toute la sincérité qui m'étoit possible ? Je me suis fait violence avant que de faire ce que j'ai fait pour vous; mais enfin, la tendresse l'a emporté sur ma fierté; je m'oublie, s'il faut le dire, pour vous donner la plus forte preuve d'amitié que j'aie jamais donnée à personne. J'en ai vu, & vous le savez, d'un rang qui n'étoit pas inférieur au mien, qui ont fait tout ce qu'ils ont pu pour mériter mon estime; cependant ils ont travaillé en vain; & non-seulement je vous donne cette estime,

mais je me donne moi-même. Après cela, dites que je me moque de vous, & que je hasarde votre réputation; je me hasarde bien plutôt moi-même. Néanmoins je passe par-dessus toutes ces considérations qui s'y opposent, & pourquoi cela? Sinon pour vous élever à un rang où, selon toutes les apparences, vous ne deviez pas prétendre, quoique vous méritiez davantage. M^r. de Lauzun, qui n'osoit pas croire encore ce qu'il venoit d'entendre, au moins en faisoit-il semblant, après avoir vu que Mademoiselle ne parloit plus, répondit en ces termes: O! Mademoiselle, que vous êtes ingénieuse à tourmenter un malheureux! & qu'il faut bien avouer, que les personnes de votre condition ont bien de l'avantage de pouvoir se divertir si agréablement, mais cruellement pour ceux qui en font le sujet! Votre Altesse Royale me veut rendre heureux en idée & en imagination pour un moment, pour me rendre malheureux en effet le reste de mes jours. Et, de grace, encore une fois, Mademoiselle, faites-moi plutôt mourir tout-d'un-coup, il me sera bien plus doux que de me voir languir, & être la risée de tout le monde; j'ai toujours eu le desir de me sacrifier pour V. A. R.; mais puisqu'elle m'en croit indigne, que du moins elle

ait égard à ma bonne volonté. Je le dis encore, Mademoiselle, que je n'ai jamais perdu le souvenir de ce que vous êtes, & de ce que je suis; & ainsi je n'ai jamais été assez audacieux pour aspirer à ce bonheur dont vous prenez plaisir de me flatter, seulement pour vous divertir. Il prononça ces paroles avec une action qui marquoit effectivement que son ame étoit dans un grand trouble, & que la douleur qu'il souffroit étoit des plus aigues; & Mademoiselle qui l'observoit de près, le reconnut aisément, de façon qu'elle souffroit de le voir souffrir, elle le témoigna assez par ces paroles: Quoi! dit cette Princesse, avec une action toute passionnée, que faut-il donc faire, Monsieur, pour vous persuader? Vous prenez autant de soin pour vous tourmenter, que j'en prends pour vous procurer du repos. Je vous le dis encore, que je suis une Princesse sincère, & ce que je vous ai déjà dit n'est que conformément à mes intentions, & je vous en donnerai telle preuve que vous n'aurez pas lieu d'en douter. Pensez-vous que je vous eusse tenu ce langage, si je n'eusse pas eu pour vous les sentiments d'une véritable tendresse? Non, poursuivit cette Princesse, versant quelques larmes qu'elle ne put retenir parce qu'elle

Voyoit M^r. de Lauzun dans la dernière affliction, & toujours obstiné à croire qu'elle se moquoit de lui : non, je ne déguise point ma pensée ; & puisque mes paroles n'ont pu vous persuader les véritables sentiments de mon cœur, il faut que j'emprunte le secours de mes yeux, & que les larmes que vous me forcez de verser vous en soient des témoins auxquels vous ne puissiez rien opposer. Me croyez-vous, Monsieur, après vous avoir donné des preuves si fortes de mon amour ? Doutez-vous encore de la sincérité de mon procédé, après l'avoir oui de ma bouche, & que mes yeux mêmes n'ont pas épargné leurs soins & leur pouvoir pour ne vous laisser aucun doute ? Répondez-moi donc, s'il vous plaît : cette déclaration si ingénue, & ce me semble, assez extraordinaire, mérite-t-elle que vous y ajoutiez foi ? M'acquittai-je bien de ma promesse ? Il vous peut souvenir sans doute, que lorsque vous me disiez qu'il n'y avoit que les Rois & les Souverains qui pussent justement prétendre à la possession des grandes Princesses, je vous répondis que vous vous trompiez, qu'ils n'étoient pas les seuls, & qu'il y en avoit d'autres qui, par leur propre mérite & sans le secours du sang, y pouvoient prétendre, & que parmi un

grand nombre qu'on en trouvoit, je n'en voyois point qui y eût plus de droit que vous. Je vous parlois alors pour vous animer, & aujourd'hui je vous parle pour vous faire heureux, si la possession d'une personne de mon rang peut vous le rendre. Je veux partager la peine avec vous, & travailler de concert à cela. Agissez hardiment & sans crainte, faites tout ce que vous pouvez de votre côté; & assurez-vous, foi de Princesse, que je n'oublierai rien du mien; êtes-vous content, Monsieur? Et après ce que je viens de vous dire, douterez-vous encore de ma franchise? Ah! Mademoiselle, s'écria M^r. de Lauzun, se jettant à ses pieds, enchanté du discours si tendre & si obligeant que Mademoiselle venoit de prononcer en sa faveur, qu'est-ce que je pourrois faire pour reconnoître l'excès de vos bontés? Quoi, Mademoiselle, fera-t-il dit que celui des hommes que V. A. R. rend le plus heureux, soit le plus ingrat par l'impossibilité de pouvoir rien faire qui puisse marquer sa reconnoissance? La plus grande Princesse du monde élèvera un misérable jusques au plus haut degré de bonheur, & il n'aura rien que des souhaits pour reconnoissance d'un bienfait si extraordinaire? Que vous me rendez heureux,

Mademoiselle, par l'excès d'une générosité sans exemple! Mais que ce haut point de gloire me fera rude, tandis que je ne pourrai rien faire pour reconnoître la déclaration que V. A. R. vient de faire en ma faveur! Elle m'est trop avantageuse, & a trop de charmes pour moi pour demeurer sans réponse, & la gratitude me doit obliger de dire aujourd'hui ce qu'un profond respect & le devoir même m'ont fait taire si long-temps; & puisque je ne puis rien faire pour Votre Altesse Royale, pour lui marquer ma gratitude, je dois lui dire du moins, & lui découvrir les sentiments de mon cœur. Il est vrai, Mademoiselle, que depuis que j'ai eu l'honneur de m'attacher à V. A. R., j'ai remarqué tant de charmes, que ce que je ne faisois autrefois que par devoir, je l'ai fait depuis par un motif plus doux & plus agréable. Oui, Mademoiselle, pardonnez, s'il vous plaît, à mes transports, si je vous parle si librement; je vous vis, je vous considérerai, je vous admirai pendant long-temps. V. A. R. a trop de charmes pour s'en pouvoir défendre. Les beautés de votre ame qui sont jointes à celles de votre corps, font un admirable concert de toutes les beautés ensemble; & ainsi, Mademoiselle, j'ai eu des yeux pour voir,

dès oreilles pour entendre, un esprit pour admirer, & un cœur pour aimer; j'ai fait tous mes efforts pour me défendre de cette passion lorsqu'elle ne faisoit encore que de naître; non pas par quelque forte de répugnance, car je fais trop qu'outre que vous méritez les adorations de toute la terre, je ne pouvois jamais être embrasé d'une si digne & si glorieuse flamme. Je pourrois ajouter à cela, quoique V. A. R. m'accuse de présomption, que si la nature a mis tant d'inégalité entre votre condition & la mienne, elle m'a donné un cœur assez noble & assez élevé pour n'aspirer qu'à de grandes choses, & qui jusqu'ici n'a pu se résoudre à s'attacher qu'à V. A. R. Oui, Mademoiselle, je l'avoue à vos pieds, après l'aveu sincère que vous venez de faire sur le sujet de vos inclinations, je n'en aurois jamais osé parler, si votre procédé ne m'en avoit donné la liberté, quoique je ne visse point d'autre remède à mon mal, que la langueur pendant le reste de mes jours. J'aimois mieux traîner une vie mourante dans un mortel silence, que de tenter à vous déplaire, & à m'attirer pour un seul moment votre disgrâce, par la moindre parole qui vous pût faire connoître mon amour. Et comme j'ai fait par le passé, je tâcherai avec soin à com-

poser & mes yeux & toutes mes actions, de peur qu'à l'insu de mon cœur ils ne vous disent quelque chose de ce qu'il ressent pour vous. Car quelle apparence, Mademoiselle, qu'un simple Cadet, qui n'a que son épée pour partage, osât aspirer à la possession d'une Princesse qui n'a jamais su regarder les têtes couronnées qu'avec indifférence, & qui a refusé les premiers partis de l'Europe? Quelle apparence, dis-je, de me voir si heureux après le refus envers tant de Souverains, parmi lesquels il y en a qui, par le rang qu'ils tiennent, pouvoient sans doute prétendre avec quelque justice à la possession de Votre Altesse Royale? Néanmoins toute la terre fait qu'elle a eu toujours un cœur inaccessible à toutes ces poursuites, comme si la terre ne portoit pas un homme digne de vous posséder. Ainsi, Mademoiselle, après une connoissance si parfaite de toutes ces choses, tout le monde ne m'auroit-il pas blâmé s'il avoit su quelque chose des sentiments de mon ame envers V. A. R.? Et n'aurois-je pas lieu de craindre toutes choses de votre ressentiment, si j'avois été assez téméraire pour vous le découvrir? Oui, Mademoiselle, je vous le dis encore, que de quelque suite affreuse de tourments dont je prévoyois que mon cruel silence

alloit être indubitablement suivi, je préparois mon ame à une forte & respectueuse résistance; il m'étoit bien plus avantageux de vous aimer d'un amour caché & à votre infu, que de hasarder une déclaration capable de vous déplaire, & de m'interdire l'accès libre que j'avois auprès de V. A. R. Il est vrai, Mademoiselle, que dans cet embarras je souffrois véritablement des peines inconcevables; & à parler à cœur ouvert, je ne fais pas si j'aurois pu y résister long-temps sans mourir: mais la crainte d'un grand mal m'étoit en quelque façon celui que je sento. Mademoiselle, qui jusques-là l'avoit écouté fort attentivement sans l'interrompre, prit la parole en cet endroit. Le choix que j'ai fait, dit cet Prince, n'est pas un choix fait à la hâte, il y a long-temps que j'y travaille, & j'y ai fait réflexion plus que vous n'avez pensé d'abord. Je vous ai observé de près auparavant, & je ne me suis déclarée enfin, qu'après avoir bien songé à ce que j'allois faire. Je n'ai pas choisi seule, afin que vous ajoutassiez plus de foi à l'avis de plusieurs qu'au mien seul; & ceux que j'ai consultés là-dessus m'ont entièrement confirmée dans mon dessein. C'est de votre esprit, de vos actions, de votre vertu, & de vous-même

que j'ai voulu prendre conseil, & je vous ai trouvé si raisonnable en tout depuis que je vous observe, que loin de me repentir de ce que je vous viens de dire, au contraire je crains de ne pas faire assez pour vous marquer sensiblement mon estime. Quant à cette inégalité de condition qui vous fait tant de peine, n'y songez point, je vous prie, & soyez assuré que je ne vous laisserai pas imparfaite une affaire à laquelle j'ai travaillé avec tant de plaisir, & que j'y travaillerai jusqu'à la fin avec soin, & comme à une affaire dont je prétends faire votre fortune & le sujet de mon repos; comptez seulement là-dessus. Ce que l'éclat des Couronnes, dont vous venez de parler, n'a pu faire sur mon esprit, votre mérite le fait excellemment; & mon cœur qui jusqu'à aujourd'hui s'est conservé dans son entière liberté, malgré toutes les recherches des Rois & des Souverains, n'a su cependant éviter de devenir captif d'un simple Cadet comme vous dites. Si tous les Cadets vous ressembloient, Monsieur, il se trouveroit peu d'hommes qui voulussent être les aînés. Je ne prétends pas faire votre panégyrique; mais je suis obligée de donner cela, premièrement à la vérité; secondement, à vous-même, afin que vous n'ignoriez pas que je vous

connois assez pour en juger ; troisieme-
 ment , au choix que j'ai fait , pour faire
 voir à toute la terre que je ne l'ai fait
 qu'après un long examen , & après l'avoir
 trouvé digne de moi , & à ma propre sa-
 tisfaction ; car il est bien juste , ce me sem-
 ble , & je vous crois trop raisonnable pour
 ne me pas permettre la même chose à
 votre égard , que vous vous êtes permis à
 mon sujet. Vous avez dit tout ce que votre
 bel esprit a imaginé de moi , de mes pré-
 tentions & de ma qualité , & de cent au-
 tres choses les plus belles & les plus obli-
 geantes du monde , sans qu'il ait été en
 mon pouvoir de vous en empêcher ; souf-
 frez que j'aye ma revanche. Ha , dit M^r.
 de Lauzun , que V. A. R. est ingénieuse
 à se donner du plaisir , & que le prétexte
 de revanche est agréablement exécuté ! Il
 est vrai , si je l'ose dire , que puisque vous
 avez , par un effet de votre bonté & d'une
 générosité sans exemple , voulu faire un
 choix si peu digne de vous , il semble qu'il
 est de votre intérêt de l'élever par des
 louanges excessives aussi haut que votre
 belle bouche le pourra , afin que l'appro-
 bation particuliere qu'en fera votre esprit
 éclairé , fasse naître celle de tout l'univers.
 Et puisque votre royale main me destine
 à une place dont le seul souvenir me fait

trembler de crainte & de respect, il faut que cette belle main qui me prépare un si haut bonheur, ne soit pas la seule à agir dans une action si peu commune ; c'est-à-dire, Mademoiselle, qu'étant assez malheureux pour ne mériter pas seulement que Votre A. R. pense à moi, & que notwithstanding toutes ces raisons elle a la bonté de me destiner au suprême degré de bonheur, vous devez, Mademoiselle, non pas pour l'amour de moi, mais pour l'amour de vous-même, m'estimer ; car c'est de votre estime seule que le choix que vous avez fait de moi recevra tout son prix, & c'est par-là que toute la terre me verra avec moins de peine & de tourment, monté en si peu de temps à ce haut faite de grandeur ; & cette élévation si prompte, & cette haute estime me feront trouver l'accès libre chez les personnes mêmes qui en feront d'abord surprises. C'est le seul moyen, Mademoiselle, de trouver de quoi vous satisfaire, & de quoi n'avoir pas lieu de vous repentir.

S'il ne faut que vous estimer, Monsieur, dit Mademoiselle, pour ne me point repentir, je me vante de ne me repentir jamais : & pour vous tout dire, il suffit de vous aimer tendrement, pour être aussi contente de mon choix que je me le pro-

mets. Et pour vous obliger à en faire au-
 tant, je suis assurée de vivre le reste de
 mes jours la plus heureuse Princesse du
 monde. Jusques ici vous n'avez eu que
 des paroles qui vous ayent flatté; mais
 vous verrez bientôt les effets, & je m'en
 vais vous faire voir la sincérité de mon
 cœur d'une manière qui vous ôtera tout
 scrupule, & je ne veux plus que vous ne
 croyiez qu'aux effets. Songez seulement à
 cela, si vous voulez votre fortune, & ne
 perdez point le temps si vous m'aimez. Le
 Roi vous aime, faites en sorte d'avoir son
 consentement, & soyez assuré du mien,
 & que je m'en vais y faire tout ce que je
 pourrai. O! Mademoiselle, s'écria alors
 le Comte de Lauzun, se jettant pour une
 seconde fois à ses pieds, qu'est-ce que je
 pourrai faire pour reconnoître toutes les
 étroites obligations que j'ai à V. A. R.
 après en avoir reçu des preuves si sensibles?
 Quoi! la plus grande Princesse de la ter-
 re en qualité, en biens & en mérite,
 s'abaissera jusqu'à venir chercher un sim-
 ple particulier, pour l'honneur de ses bon-
 nes graces; ha, c'est trop! Mais elle lui
 offre non-seulement ses bonnes graces, son
 amitié, mais aussi son cœur préférable-
 ment à tout autre; & pour dernier témoi-
 gnage d'une générosité si estimable, cette

même Princesse lui veut donner sa royale main, & généralement ce qui est en son pouvoir. Ha, fortune, que tu m'es aujourd'hui excessivement favorable, & que tu m'es en même-temps bien cruelle, puisqu'en me donnant tout, tu me laisses dans l'impossibilité de pouvoir témoigner ma juste reconnoissance que par de seuls desirs ! Le présent que tu me fais est d'une valeur infinie ; mais il seroit plus conforme & à mes forces & à mon peu de mérite s'il étoit moindre, parce que je pourrois concevoir quelque sorte d'espérance de m'acquitter. Il est vrai, Mademoiselle, que V. A. R. me met aujourd'hui au-dessus du bonheur même ; mais, de grace, souffrez, Mademoiselle, que je me plaigne de l'excès de votre bonté, & que je lui dise que je serois beaucoup plus heureux si je l'étois moins, parce que je goûterois ma fortune avec toute sa douceur, si elle étoit médiocre ; au-lieu que je me vois accablé sous le poids de celle que V. A. R. m'offre, tant elle est au-dessus de moi & de mes espérances. Agréez, s'il vous plaît, le vœu solennel que je fais à V. A. R. de tous les moments de ma vie. Le don que je vous fais est peu de chose en comparaison de ce que j'en ai reçu ; mais il est sincère. Et l'exactitude avec laquelle j'exécuterai ma

promesse, persuadera Votre A. R., & ne lui laissera jamais le moindre doute sur ce sujet.

Vous voyez quel admirable progrès en si peu de temps M^r. de Lauzun avoit fait sur l'esprit de Mademoiselle; non-seulement il avoit lieu d'espérer, mais encore il n'avoit rien à craindre, puisqu'il avoit obligé cette Princesse à se déclarer d'une manière qui surpassoit beaucoup toutes ses espérances. De façon que se voyant entièrement assuré de ce côté, & ne pouvant plus douter qu'il ne fût véritablement aimé de Mademoiselle, après la déclaration tendre & sincère qu'il en avoit ouïe de la propre bouche de cette Princesse, il ne songea plus qu'à avoir l'agrément du Roi, sans quoi il lui étoit impossible de pouvoir rien conclure. L'occasion s'en présenta peu de temps après, ou pour mieux dire, il la fit naître lui-même, voyant qu'il ne manquoit plus que cela à son entier bonheur.

Il étoit, comme j'ai dit, un jour auprès du Roi, où après avoir dit beaucoup de choses sur le sujet de Mademoiselle, qui faisoient assez connoître qu'il falloit qu'il se passât quelque chose d'extraordinaire entre cette Princesse & lui; le Roi, qui a un jugement & un esprit des

plus éclairés, se douta de quelque chose ; & comme il a toujours fait l'honneur à M^r. de Lauzun de l'aimer, Sa Majesté lui dit en riant : Mais, Lauzun, il semble que tu n'es pas trop mal dans l'esprit de ma cousine ; car, à t'entendre parler d'elle, il faut nécessairement que tu ayes plus d'accès auprès d'elle que beaucoup d'autres. Sire, répondit M^r. de Lauzun, je suis assez heureux pour n'y être pas mal ; & cette Princesse me fait l'honneur de me traiter d'une manière à me faire croire, que si Votre Majesté m'est favorable, je puis prétendre à un bonheur qui n'a point de semblable. Comment, reprit le Roi continuant davantage son rire, tu pourrois bien aspirer à devenir mon cousin ! Ha, Sire, répondit M^r. de Lauzun, à Dieu ne plaise que j'eusse une pensée au-dessus de ma condition, & qui me rendroit criminel si j'osois de moi-même la mettre au jour ; s'il étoit vrai que je l'eusse conçue, je fais trop mon devoir envers mon Roi & toute la Maison Royale, & outre ce devoir & ce respect, je fais encore que je ne suis qu'un gueux de Cadet, qui n'a rien qu'il ne tienne des libéralités de V. M. ; je fais que sans elle je ne ferois rien. Je n'avois rien quand je me suis voué à son service, & aujourd'hui je puis

me vanter d'avoir quelque chose : ou , pour parler plus juste , je puis avancer que je suis trop riche , puisque j'ai l'honneur de ne vous pas être indifférent. Tous les bienfaits que je reçois tous les jours de Votre Majesté , me font croire que j'ai le bonheur d'avoir quelque part dans vos bonnes grâces. Aussi , Sire , & mon devoir , & ma juste reconnoissance , jointes à toutes sortes de raisons , ne veulent pas que je prétende jamais rien sans l'aveu de Votre Majesté. Mais , Sire , s'il m'est permis de le redire encore avec tout le respect que je vous dois , si Votre Majesté ne m'est point contraire , je me puis dire le plus heureux de tous les hommes. Madame de Montespan qui étoit là , qui avoit écouté , sans parler , tout ce dialogue , & qui étoit aussi-bien que le Roi ravie d'étonnement de voir la façon passionnée & soumise avec laquelle M^r. de Lauzun venoit de parler , fut sensiblement touchée , & ce fut ce qui lui fit dire au Roi : Et pourquoi , Sire , vous opposeriez-vous à sa fortune ? Laissez le faire , il n'y a point de personne qui ait plus de mérite que lui , que cela vous fait-il ? Eh bien , dit le Roi , va , Lauzun , je t'assure , qu'au-lieu de t'être contraire , je te ferai autant favorable que je le pourrai. Ha , Sire , répondit M^r.

de Lauzun, les Rois & les Souverains peuvent promettre tout, sans qu'ils soient obligés à tenir s'ils ne veulent, puisqu'ils sont au-dessus des Loix. Allez, M^r. de Lauzun, dit Madame de Montespan, le Roi le veut bien, poussez votre fortune. Mais, Madame, reprit Lauzun, je ne puis rien que je n'aye la permission du Roi mon Maître. Le Roi voyant cet esprit dans une si louable & si soumise ambition, lui dit : Hé bien, Lauzun, pousse ta fortune ; je t'assure, ma foi, que je t'aiderai de tout mon pouvoir, & tu en verras les effets.

A votre avis y eut-il jamais homme plus heureux que Lauzun, ni qui eût fait de si heureux progrès dans une entreprise où toutes les apparences étoient directement contre lui ? Et ne pouvoit-il pas se promettre un entier bonheur, là où tout autre auroit trouvé sa perte ? Le voilà donc qui s'en va porter l'heureuse nouvelle de la parole qu'il avoit du Roi. Jamais cette Princesse ne témoigna plus de joie que dans cette rencontre. Ils demeurèrent quelques jours dans cet état à se donner mutuellement tous les témoignages innocents d'un véritable amour, ménageant toutes choses de manière qu'ils pussent achever & finir leurs desseins par un heureux mariage. Or

Or ce fut dans ce temps-là que la mort de Madame étant survenue, M^r. de Lauzun s'en alla d'abord chez Mademoiselle, & lui parla ainsi : Enfin, je vois bien, Mademoiselle, que le destin jaloux de mon bonheur, s'est aujourd'hui déclaré contre moi ; la mort de Madame va entièrement faire avorter tous les glorieux desseins que Votre Altesse Royale avoit conçus pour moi. La mort de cette Princesse vous a laissé une place plus digne de vous, & plus fortable à votre condition que celle que vous vous destiniez. Vous vouliez un cadet ; mais il falloit que dans ce cadet vous trouvassiez un grand Prince, & votre attente ne pouvoit jamais mieux être remplie que par la personne de Monsieur, frere unique du Roi. C'est avec ce grand Prince que vous jouirez d'un véritable repos & d'un bonheur solide, & plus proportionné à votre qualité, s'il n'y en a point qui le soit à votre mérite. Ma chute m'est d'autant plus sensible que je tombe du plut haut degré de gloire où V. A. R. m'avoit élevé, dans la plus grande confusion de me voir si malheureusement frustré du fruit de mes espérances ; mais dans cet étrange revers de fortune, j'y trouve encore une espece de consolation ; c'est, Mademoiselle, qu'ayant tout reçu de Votre

Altesse Royale, par le don qu'elle m'avoit déjà fait de sa personne, je lui étois infiniment obligé & redevable, quoique je me fusse donné à elle long-temps auparavant, par l'inégalité du présent qu'elle avoit fait, & de celui qu'elle avoit reçu. Mais aujourd'hui je prétends m'acquitter de tout envers elle. Vous avez fait paroître une générosité sans exemple, quand vous vous êtes donné à un simple cadet. Ce misérable Gentilhomme n'ayant rien à vous offrir pour s'acquitter envers vous de vos libéralités, a enfin résolu de vous rendre vous-même à vous-même, afin de contribuer par cette généreuse restitution, au repos de Votre A. R. Je ne veux pas vous donner la peine de vous dégager vous-même de votre promesse, je vous crois l'ame trop belle pour en avoir la pensée; mais je veux faire mon devoir en me dégageant moi-même. Ne pensez pas, Mademoiselle, qu'il y ait d'autre motif que celui de votre intérêt qui me fasse agir ainsi; j'ai un cœur tendre & sensible plus que Votre A. R. ne se peut l'imaginer, quoique dans la perte que je vais faire aujourd'hui, je prévois ma ruine. Oui, Mademoiselle, la langueur va succéder à toutes les joies que V. A. R. m'avoit causées par ses bontés; & ce cœur que vous aviez

animé par de si hautes & si glorieuses espérances, se va plonger dans la douleur, se va dessécher, & consumer à petit feu. Allez donc, grande Princesse, allez occuper cette place que Madame vient de vous céder. Après cette grande & vertueuse Princesse, il n'y en a point qui la puisse remplir si dignement que vous; elle vous est due par toutes sortes de raisons; & après la perte que Monsieur vient de faire, il ne peut être consolé que par V. A. R. Il mérite seul vos affections, & vous seule êtes digne des siennes. Allez, Mademoiselle, encore un coup, vivre heureuse le reste de vos jours. Que votre mariage avec ce grand Prince, vous rende tous les deux aussi contents que vous le méritez, & que je l'ai souhaité!

M^r. de Lauzun, pendant tout ce discours, fit paroître tant d'amour, & un si véritable regret de sa perte, qu'il disoit & croyoit sans doute aller faire, que dans le même instant Mademoiselle lui répondit: Je n'attendois pas un pareil bon jour de vous, Lauzun, je croyois que mon repos vous devoit être plus cher pour ne venir pas l'interrompre. Il me semble que vous ne cherchez qu'à m'inquiéter de plus en plus par des alarmes qui, malgré leur peu de fondement, me font cependant de la

peine. Je ne songe ni ne vis que pour vous, & pour vous mettre en état de n'envier le sort de personne. Ce n'est pas l'éclat ni la qualité que je cherche, vous savez que j'en ai refusé souvent pour n'en pas refuser aujourd'hui. Etes-vous content, Monsieur? Et cette déclaration est-elle assez ample pour vous ôter tout soupçon? Je veux encore faire davantage, & vous le verrez bientôt. A ces mots, M^r. de Lauzun se jettant aux pieds de Mademoiselle : Je vous demande pardon, lui dit-il, d'une conduite si légère; ne l'imputez, de grace, qu'à l'amour excessif que j'ai pour V. A. R. Si j'aimois moins, je craindrois moins, & vivrois plus en repos & sans inquiétude; mais la force de mon amour ne me permettra en aucune manière de n'être pas allarmé, que je ne sois parvenu à cet heureux moment qui me doit assurer paisiblement toutes les promesses de V. A. R. J'y vais travailler avec ardeur, afin que je vous laisse jouir paisiblement de ce repos que je vous ai souvent interrompu.

Peu de jours après, Mademoiselle voulant ôter toute apparence de crainte à M^r. de Lauzun, pria le Roi de vouloir prier M^r. de se désister de sa recherche, & de ne point songer à elle autrement que com-

me ayant l'honneur d'être sa parente. Ce que le Roi fit, dont Monsieur parut un peu fâché, sans savoir d'où cela provenoit. Cependant Mademoiselle ne manqua pas de dire à M^r. de Lauzun la prière qu'elle avoit faite au Roi; ce qui acheva de le mettre en repos, dont elle eut bien de la joie.

Or voulant enfin mettre fin à leurs desirs, ils demanderent au Roi l'effet de sa parole. Sa Majesté voyant que Mademoiselle le desiroit ardemment, y acquiesça volontiers; de sorte qu'il ne restoit plus que la cérémonie du mariage, M^r. de Lauzun ayant la dispense de M^r. l'Archevêque en sa poche, & la parole du Roi. Ce qui étoit assuré de sa part, ne se remettoit qu'afin de faire cette cérémonie avec plus d'éclat & de pompe; de maniere que cela ayant éclaté ouvertement, les Princes & les Princesses du sang firent tant auprès du Roi, qu'ils le firent changer; en sorte que Sa Majesté ayant mandé un soir Mademoiselle au Louvre, il lui en fit ses excuses. La première parole que cette Princesse proféra, après avoir oui ce rude arrêt: Et que deviendra Monsieur de Lauzun, Sire, & que deviendrai-je? Je ferai en sorte, reprit le Roi, qu'il aura lieu d'être satisfait. Mais, ma cousine, me promettez-

vous de ne rien faire sans moi ? Je ne promets rien, dit cette Princesse affligée, en sortant brusquement de la chambre du Roi. Et pour M^r. de Lauzun, le Roi lui dit pour le consoler, qu'il ne songeât point à sa perte, & qu'il le mettroit dans un état où il n'envieroit la fortune de personne.

N'admirez-vous pas ce prompt changement de fortune, qui jusques-là avoit ri à ces Amants, & au point qu'ils se croyoient en sûreté lorsqu'ils firent naufrage ? Et par une vicissitude qui n'eut jamais de semblable, tous les plaisirs que ces deux cœurs étoient à la veille de goûter ensemble, se font changés en des amertumes qui ne finiront qu'avec leur vie. Si vous avez fait réflexion sur cette première parole de Mademoiselle lorsque le Roi lui annonça ce funeste arrêt, elle demandoit quel sera le sort de son amant, & après, que deviendrai-je moi-même ? Comme si l'union de leurs corps ensemble devoit faire leur mutuel bonheur. Voilà, ce me semble, ce que l'on doit appeller amour sincère & véritable, & l'on en voit peut de cette trempe, principalement dans ce sexe. Je souhaiterois qu'elles prissent cette leçon pour elles à l'imitation d'une si grande Princesse.

N'avouerez-vous pas que voilà tous les soins & les peines de Mademoiselle & de M^r. de Lauzun bien mal récompensés, & qu'ils ne pouvoient desirer qu'un entier applaudissement de tout ce qu'ils avoient projeté? Mais lorsqu'ils étoient sur le point d'arriver au port, ils ont fait naufrage.

Peu de jours après, quoique ce mariage fût rompu, le bruit ne laissoit pas de courir parmi le peuple qu'il se raccommo-
doit; il est vrai que les uns en parloient d'une façon, & les autres d'une autre. L'on se fondoit sur la bonté que le Roi auroit pour M^r. de Lauzun, & que tout ce qui paroissoit au-dehors n'étoit qu'une feinte, que l'on croyoit que Sa Majesté faisoit pour faire cesser les discours que l'on auroit faits sur l'inégalité de Mademoiselle avec M^r. de Lauzun. Mais pour faire voir que le procédé du Roi n'étoit pas une feinte, mais une réalité, il en a voulu donner des preuves écrites de sa propre main, non-seulement aux personnes de la Cour, mais à tout le Public, par la lettre que je rapporte ici, où il s'explique assez ouvertement.

LETTRE DU ROI.

COMME ce qui s'est passé depuis cinq ou six jours par un dessein que ma cousine de Montpensier avoit formé d'épouser le Comte de Lauzun, l'un des Capitaines des Gardes de mon Corps, fera sans doute grand éclat par-tout, & que la conduite que j'y ai tenue pourroit être malignement interprétée & blâmée par ceux qui n'en seroient pas bien informés; j'ai cru en devoir instruire tous mes Ministres qui me servent au-dehors. Il y a environ dix ou douze jours que ma cousine n'ayant pas encore la hardiesse de me parler elle-même d'une chose qu'elle connoissoit bien me devoir infiniment surprendre, m'écrivit une longue lettre pour me déclarer la résolution qu'elle disoit avoir prise de faire ce mariage, me suppliant par toutes les raisons dont elle put s'aviser, d'y vouloir donner mon consentement; me conjurant cependant jusqu'à ce qu'il m'eût plu de l'agréer, d'avoir la bonté de ne lui en point parler quand je la rencontrerois chez la Reine. Ma réponse par un mot de billet fut, que je lui demandois d'y mieux penser, sur-tout de prendre garde de ne rien précipiter dans une affaire de cette nature, qui irrémédiablement pourroit être suivie de longs repentirs. Je me contentai de

ne lui en pas parler davantage, espérant de pouvoir mieux de vive voix & avec tant de considérations que j'avois à lui représenter, la ramener par douceur à changer de sentiments. Elle continua néanmoins par de nouveaux billets, & par toutes les autres voies qui lui pouvoient tomber dans l'esprit, de me presser extrêmement de donner le consentement qu'elle me demandoit, comme la seule chose qui pouvoit, disoit-elle, faire tout le bonheur & le repos de sa vie, comme mon refus de le donner la rendroit la plus malheureuse qui fût sur la terre. Enfin, voyant qu'elle avançoit trop peu à son gré dans sa poursuite, après avoir trouvé moyen d'intéresser dans sa pensée la principale Noblesse de mon Royaume, elle & le Comte de Lauzun me détachèrent quatre personnes de cette première Noblesse, qui furent les Ducs de Créquy & de Montausier, le Maréchal d'Albret & le Marquis de Guîtres, grand Maître de ma Garderobe, pour me venir représenter, qu'après avoir consenti au mariage de ma Cousine de Guise, non-seulement sans y faire aucune difficulté, mais avec plaisir, si je résistois à celui-ci que sa sœur souhaitoit si ardemment, je ferois connoître évidemment au monde que je mettois une très-grande différence entre les cadets

de Maison souveraine, & les Officiers de ma Couronne, ce que l'Espagne ne faisoit point; qu'au contraire, elle préféroit les Grands à tous Princes étrangers, & qu'il étoit impossible que cette différence ne mortifiât extrêmement toute la Noblesse de mon Royaume. Ils m'alléguèrent ensuite qu'ils avoient en leur faveur plusieurs exemples, non-seulement des Princesses du Sang Royal qui ont fait l'honneur à des Gentilshommes de les épouser, mais même des Reines Douairieres de France. Pour conclusion, les instances de ces quatre personnes furent si pressantes, & leurs raisons si persuasives sur le principe de ne pas déshonorer toute la Noblesse Françoisse, que je me rendis à la fin de donner un consentement, au moins tacite, à ce mariage, haussant les épaules d'étonnement sur l'emportement de ma cousine, & disant seulement qu'elle avoit quarante-cinq ans, qu'elle pouvoit faire ce qu'il lui plairoit. Dès ce moment, l'affaire fut tenue pour conclue; on commença à en faire tous les préparatifs; toute la Cour fut rendre ses respects à ma cousine, & fit des compliments au Comte de Lauzun. Le jour suivant, il me fut rapporté que ma cousine avoit dit à plusieurs personnes, qu'elle faisoit ce mariage parce que je l'avois voulu. Je la fis appeler, & ne lui ayant voulu parler qu'en présence

de témoins, qui furent le Duc de Montau-
zier, les Sieurs le Tellier, de Lionne, de
Louvois, n'en ayant pu trouver d'autres
sous sa main, elle désavoua fortement d'a-
voir jamais tenu un pareil discours, &
m'assura, au contraire, qu'elle avoit témoi-
gné & témoigneroit toujours à tout le mon-
de, qu'il n'y avoit rien que je n'eusse fait
pour lui ôter son dessein de l'esprit, & pour
l'obliger à changer de résolution. Mais hier
m'étant revenu de divers endroits, que la
plupart des gens se mettoient en tête une
opinion qui m'étoit fort injurieuse, que
toutes les résistances que j'avois faites en
cette affaire n'étoient qu'une feinte & une
comédie, & qu'en effet j'avois été bien-ai-
se de procurer un si grand bien au Comte
de Lauzun, que chacun croit que j'aime
& que j'estime beaucoup, comme il est
vrai; je me résolus d'abord, y voyant ma
gloire si intéressée, de rompre ce mariage,
& de n'avoir plus de considération ni pour
la satisfaction de la Princesse, ni pour la
satisfaction du Comte, à qui je puis &
veux faire d'autre bien. J'envoyai appel-
ler ma cousine; je lui déclarai que je ne
souffrirois pas qu'elle passât outre à faire
ce mariage; que je ne consentirois point
non plus qu'elle épousât aucun Prince de
mes sujets; mais qu'elle pouvoit choisir

dans toute la Noblesse qualifiée de France qui elle voudroit, hors le seul Comte de Lauzun, & que je la menerois moi-même à l'Eglise. Il est superflu de vous dire avec quelle douleur elle reçut la chose, combien elle répandit de larmes & de sanglots, & se jetta à genoux, comme si je lui avois donné cent coups de poignards dans le cœur. Elle vouloit m'émouvoir, je résistai à tout; & après qu'elle fut sortie, je fis entrer le Duc de Créquy, le Marquis de Guitry, le Duc de Montauzier, & le Maréchal d'Albret ne s'étant pas trouvé, je leur déclarai mon intention pour la dire au Comte de Lauzun, auquel ensuite je la fis entendre; & je puis dire qu'il la reçut avec toute la constance & la soumission que je pouvois desirer.

Cette lettre ôta tout le soupçon au Public; & comme l'on vit qu'effectivement il n'y avoit plus rien à prétendre, il y'en eut qui firent des Vers burlesques sur ce mariage, qu'ils firent couler de main en main, en sorte qu'ils sont venus aux mien-
 nes. Le Roi est représenté en Aigle comme le Roi des oiseaux; Mademoiselle en Aiglonne, & M^r. de Lauzun en Moineau, comme le plus petit de tous. C'est un Perroquet qui parle, & qui représente M^r. de Guise.

F A B L E.

L'Aigle, le Moineau, & le Perroquet.

TOUT est perdu, disoit un Perroquet;
 Mordant les bâtons de sa cage;
 Tout est perdu, disoit-il plein de rage.
 Moi tout surpris d'entendre tel caquet,
 Qu'il n'avoit point appris dedans son esclavage,
 Je lui dis : Parle, que veux-tu,
 Avecque ton, tout est perdu ?
 Ah ! je ne veux, dit-il, pas autre chose ;
 Après ce que hier certain Oiseau m'apprit,
 J'étoufferai si je ne cause.
 Voici donc ce que l'on m'a dit :
 Comme vous le savez, l'espece volatile
 Reconnoît de tout temps les Aigles pour ses Rois.
 Hé bien, vous savez donc que dans cette famille,
 De qui nous recevons les Loix,
 Est une Aiglonne généreuse,
 Grande, fiere, majestueuse,
 Et qui porte si haut la grandeur de son sang,
 Que parmi toute notre espece,
 Elle ne connoît point d'assez haute Noblesse
 Qui puisse lui donner un mari de son rang.

Mille Oiseaux pour elle brûlerent ;
Mais parmi tous ceux qui l'aimèrent ,
Aucun n'osa se déclarer ,
Aucun n'osa même espérer.

Mais ce que mille Oiseaux n'osèrent ,
Qui sembloient mieux le mériter ,
Un Oiseau de moindre puissance ,
Un (tant par-tout regne la chance !)
A même pensée l'emporter.

Ce Moineau donc suivant la règle
Qui commande aux Oiseaux d'accompagner
le Roi ,

Etoit à la suite de l'Aigle ,
Et même avoit près de lui quelque emploi.
Ce fut-là que , suivant la pente naturelle ,
Qui le portoit aux plaisirs de l'amour
Il s'occupoit moins à faire sa cour
Qu'à voltiger de Belle en Belle ;
Et s'y prenoit si bien , qu'il trouvoit chaque jour
Sujet de flamme & Maîtresse nouvelle :

Mais le petit ambitieux
Voulut porter trop haut son vol audacieux ;
Voyant souvent l'Aiglonne incomparable ,
Il la trouvoit infiniment aimable ;
Enfin il l'aime tout de bon ;
Et sans consulter la raison ,
Le drôle se mit dans la tête

De lui faire agréer ses feux,
Et d'entreprendre sa conquête.
Voyez comme l'amour nous fait fermer les yeux,
Et voyez cependant combien il fut heureux :
D'une si charmante maniere
Et d'un air si respectueux,
Il fut faire offre de ses vœux,
Que notre Aiglonne noble & fiere
Pour lui mettant bas sa fierté,
Ne se ressouvient pas de l'inégalité :
Oui, d'autant plus qu'il lui paroissoit brave,
Vigoureux, plein d'amour, galant au dernier
point,

La Belle ne dédaigna point
L'impérieux effort de cet indigne esclave :
Bien plus elle approuva son desir indiscret,
Lui fut bon gré de sa tendresse,
Rendit caresse pour caresse,
Et même n'en fit point secret.
Encor pour un de nous la faute étoit passable ;
Notre plumage verd la rendoit excusable ;
Ne peut-il pas tenter une jeune beauté ?
Et d'ailleurs notre qualité
Rendoit le parti plus sortable ;
Mais pour un si petit Oiseau,
C'est un aveuglement qui n'est pas pardonnable.
Il est vrai que c'étoit un aimable Moineau,

Quoiqu'à ce qu'on m'a dit il n'étoit pas fort beau;
Et l'on tient que parmi les simples Tourterelles

Il a fait de terribles coups,
Et que son ramage est si doux,
Qu'il a bien fait des infidelles,
Et plus encore de jaloux.

Mais qu'est-ce que cela, sinon des bagatelles;
Au prix du dessein surprenant
Que se proposoit ce galant?

Aussi quand l'Aigle, chef de toute la famille,
Fut averti de cette indigne ardeur,

Il prévint bien le déshonneur
Qui résultoit d'alliance si vile.

Ayant donc fait venir nos Amants étonnés;

Il les reprend de s'être abandonnés,
Aux mutuels transports d'une égale folie;

A l'Aiglonne, qu'étant sortie
Du plus illustre Oiseau qui vole sous les Cieux;
Elle s'abaisse & se ravale

Par un choix si peu glorieux:
Et au Moineau, sa faute sans égale,

De ce qu'oubliant le respect,

Il ose bien lever le bec

Jusqu'à l'alliance Royale:

Pour conclusion leur défend

De faire jamais nid ensemble.

Malgré l'amour qui les assemble.

Notre couple accablé sous un revers si grand,
 A ses commandements se rend,
 Quoique ce ne fût pas sans traiter de barbare;
 D'injurieux & de cruel,
 L'Ordre prévoyant qui sépare
 Ce qu'unissoit un amour mutuel.
 L'Aiglonne fiere & glorieuse,
 S'éleva dans les airs affligée & honteuse;
 De voir ouvertement son dessein condamné;
 Et le Moineau passionné,
 De désespoir de voir son espérance en poudre,
 Se retira de son côté,
 Et fut contraint de se résoudre,
 De rabaisser sa vanité
 Sur des objets de plus d'égalité.
 Voilà donc le récit fidele
 De ce qui me tient en cervelle;
 Est-ce que je n'ai pas sujet
 De dire que l'Amour ne fait plus ce qu'il fait;
 Que la Nature se déregle,
 Puisque l'on voit par un dessein nouveau,
 L'Aigle s'abaisser au Moineau,
 Et le Moineau s'élever jusqu'à l'Aigle?
 Et n'ai-je pas raison de dire à haute voix,
 Tout est perdu pour la troisieme fois?
 Ici le Jaseur hors d'haleine.

Et quoiqu'avec bien de la peine ,
 Mit fin à sa narration.
 J'en trouvai l'histoire plaisante :
 Mais y faisant réflexion ,
 Je la trouvai trop longue & trop piquante ,
 Mais quoi ? C'étoit un Perroquet ,
 Il faut excuser son caquet.

R É P O N S E

Du Moineau au Perroquet.

HA ha, vous parlez donc, Monsieur le
 Perroquet ?

Et jasez dedans votre cage ?

A ce qu'on dit, parbleu, vous faites rage ?
 D'où vous vient un si grand caquet ?

Vous qui depuis long-temps souffrez un
 esclavage

Qui doit vous avoir abattu.

Dès que je vous ai entendu

A tort & à travers parler d'une autre chose

Que de celle qu'on vous apprend ,

J'ai bien vu qu'un Perroquet cause ,

Sans savoir souvent ce qu'il dit.

Sachez donc, Perroquet, qu'entre la volatile ;

Qui reconnoît toujours les Aigles pour ses Rois,
Et qui a du respect pour toute leur famille,

Dont elle exécute les Loix,

Un jeune Oiseau dont l'ame est généreuse ;

Grande , belle , & majestueuse ,

Qui joint à la vertu la noblesse du sang,

Peut bien souvent changer d'espece.

Son mérite suffit avecque la Noblesse,

Pour pouvoir aspirer au plus illustre rang.

Cent Moineaux autrefois brûlerent

Pour des Aigles , & les aimerent ,

Sans l'oser jamais déclarer ;

Ceux-ci ne l'osant espérer ,

Mille Oiseaux plus petits l'osèrent ;

Qui pouvoient moins le mériter :

Mais ayant eu le cœur de le tenter ,

Firent si bien tourner la chance ,

Qu'ils eurent lieu de l'emporter.

Ce n'est pas toujours une regle ,

Que l'on puisse manquer de respect à son Roi

Pour aimer quelquefois une Aigle ,

Sans s'écarter de son emploi.

C'est entre les Oiseaux chose fort naturelle ,

De s'adonner aux plaisirs de l'Amour ;

Chacun d'eux veut faire sa cour ,

Chacun cherche à charmer sa Belle ;

Et si dans peu de temps il n'y voit pas de jour ;

Il tâche d'allumer une flamme nouvelle.

Ce n'est pas être ambitieux ;
Et un jeune Moineau n'est pas audacieux ,
Quand il aime une Aiglonne encor qu'in-
comparable.

Il faut aimer ce que l'on trouve aimable ,
Et il faut l'aimer tout de bon :
C'est être privé de raison ,
Et c'est se rompre en vain la tête ,
D'improver de si justes feux :
Chacun cherche à faire conquête ;
Et sans se mettre en peine où l'on porte ses yeux ,
On cherche seulement à devenir heureux ,
Sans s'arrêter à la manière.
D'ailleurs , quand on dit , je le veux ,
On peut faire offre de ses vœux ,
A la plus belle Aiglonne , & même à la plus fière ;
Quand elle met bas la fierté ,
Qu'elle veut suppléer à l'inégalité ,
Pourvu qu'un jeune Oiseau soit brave ,
Vigoureux , plein d'amour , galant au dernier
point ,

Une Aigle ne dédaigne point
De recevoir les feux d'un si charmant Esclave :
Un si parfait Oiseau ne peut être indiscret ;
Il peut témoigner sa tendresse ,
Et recevoir quelque caresse ,

Sans faire le moindre secret.

Quoi ! un Moineau bien fait dont la taille est
passable ,

Pour aimer une Aiglonne est-il inexcusable ?

Ne peut-il pas tenter une jeune Beauté ?

D'ailleurs , s'il est de qualité ,

Le parti n'est-il pas sortable ?

Mais en un mot il est Oiseau ;

Et entre les Oiseaux il est bien pardonnable ;

Qu'une Aiglonne orgueilleuse aime un jeune
Moineau ,

Sage , discret , civil , adroit , vaillant & beau.

L'Aiglonne n'aime pas comme les Tourterelles ,

Elle est sensible aux moindres coups ;

Les feux d'un Moineau lui sont doux ,

Quand elle les connoît fideles ;

Et s'il se trouve des jaloux ,

Elle entend leurs discours comme des bagatelles.

Qu'y a-t-il donc de surprenant ?

Un jeune Oiseau qui est galant ,

Qu'on connoît généreux , & de noble famille ;

Qui sert son Prince avec ardeur ,

Qui ne fait rien qu'avec honneur ,

Son alliance est-elle vile ?

S'il y a des Oiseaux qui s'en sont étonnés ;

Ce sont des envieux qui sont abandonnés

286 *LES AMOURS DE MADEMOISELLE*

Aux cruels mouvements d'une étrange folie.

Quoiqu'une Aiglonne soit sortie
D'un des plus grands Oiseaux qui volent dans
les Cieux ,

Croyez-vous qu'elle se ravale,
Et qu'il lui soit peu glorieux

De choisir un Moineau dont l'ame est sans égale ,

Qui a pour elle du respect ,

Qui n'a point d'aile ni de bec

Que pour cette Aiglonne Royale ?

Où est cette Loi qui défend ,

Que l'on ne puisse mettre ensemble

Deux Oiseaux que l'Amour assemble ,

Et quin'ont rien en eux que d'illustre & de grand ?

C'est une injustice qu'on rend ,

Et c'est un sentiment sans doute trop barbare ;

Et qu'on peut appeller cruel ,

De quelque raison qu'il se pare ,

Que de blâmer un amour mutuel.

L'Aiglonne , quoique glorieuse ,

Pour aimer le Moineau doit-elle être honteuse ?

Un feu si naturel sera-t-il condamné ?

Mais un Moineau passionné ,

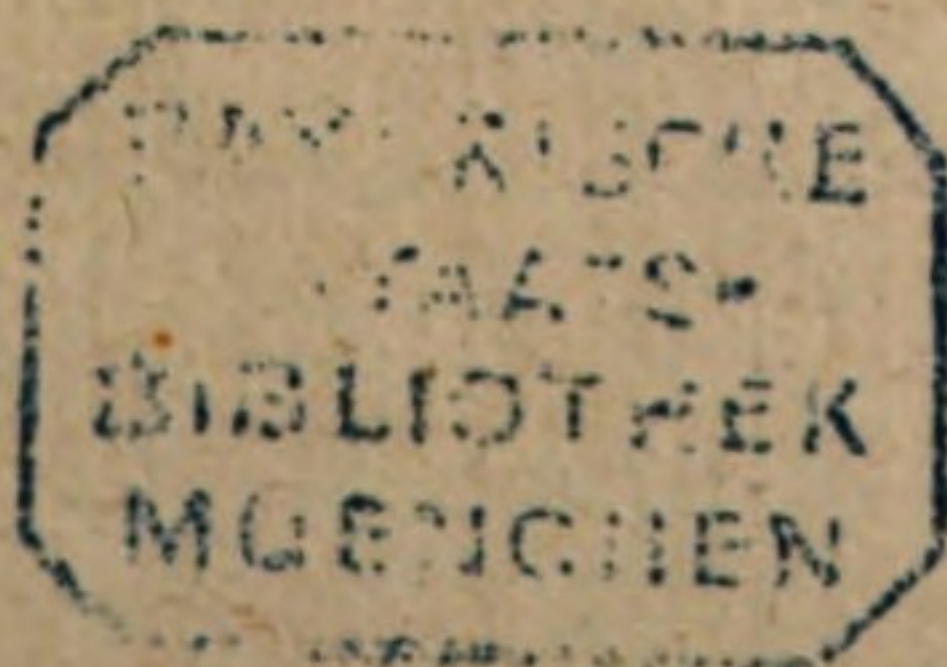
Qui peut mettre en un jour cinquante Oiseaux
en poudre ,

Qui a le Dieu Mars à côté ,

Dont le cœur fier s'est pu résoudre ,

A modérer sa vanité ,
Et le traiter avec égalité ;
Si ce beau Moineau est fidele ,
Qu'est-ce qui vous donne sujet
De déclamer si fort contre tout ce qu'il fait ?
Si votre cerveau se déregle ,
Pour avoir bu par trop de vin nouveau ;
Faut-il en faire souffrir l'Aigle ?
Apprenez, Perroquet, qu'il faut changer de
voix ,
Et parler mieux une autre fois.
Lorsque j'aurai repris haleine ,
Vous pourrez vous donner la peine
De poursuivre pourtant votre narration ;
L'histoire en est assez plaisante ;
Et sans faire réflexion ,
Si elle peut être piquante ,
Puisque ce n'est qu'un Perroquet ,
On se moque de son caquet.

*Fin des Amours de Mademoiselle & de
Mr. de Lauzun, & du Tome VII.*



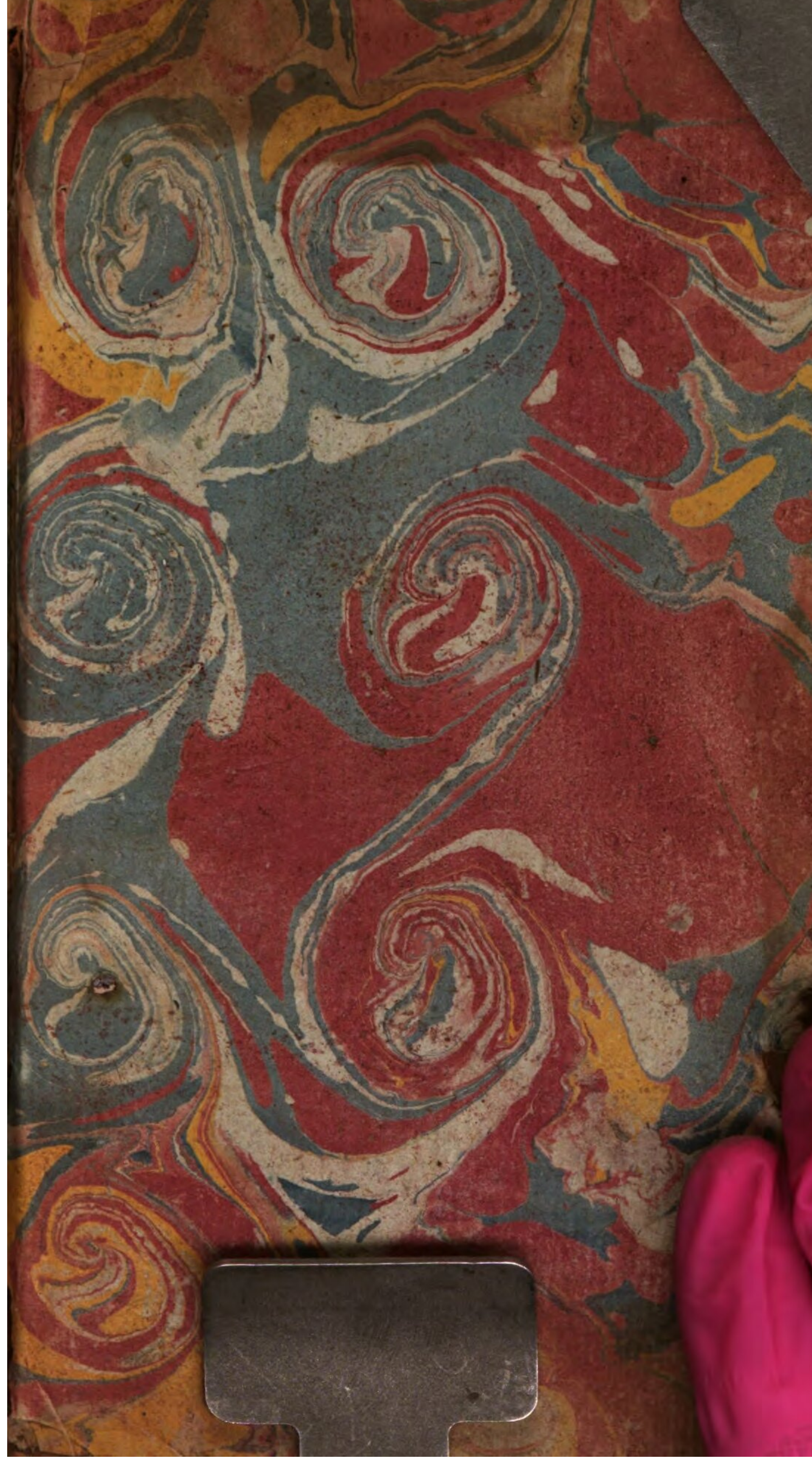
227
M. de la Roche

A Monsieur le Ministre,
J'ai l'honneur de vous adresser
ci-joint le rapport que vous m'avez
demandé par votre lettre du 15
dernier. J'ai cru devoir vous
le présenter sous la forme d'un
rapport, plutôt que sous celle
d'un mémoire, parce qu'il s'agit
d'un fait qui a été constaté
par des personnes compétentes.
Je prie de vous agréer, Monsieur
le Ministre, l'assurance de ma
haute considération.

Fait au Ministère de l'Intérieur, le 20
Mars 1811.

ROBERT
Ministre de l'Intérieur





Montpensier, Anne Marie Louise Henriette D'Orléans de, 1627-1693

Mémoires

Bd.: 7. - 287 S.

Maestricht 1776

Gall.com. 402 n-7

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10415791-2